ESPIONNAGE

PAUL KENNY

M. Gourdon

DERNIER JOUR

Editions
"FLEUVE NOIR"

CHAPITRE PREMIER

Le rapide Paris-Amsterdam roulait maintenant à vive allure, ayant dépassé depuis quelques minutes les dernières gares de la banlieue parisienne. Comme il faisait froid, les voyageurs restaient emmitouflés dans leur manteau en attendant que le train veuille bien se réchauffer.

La vitesse et le vent rabattaient devant la fenêtre du compartiment de lourds panaches de fumée qui se tordaient en volutes échevelées. Assis dans un coin, près de la vitre embuée, Francis Coplan méditait. Les mains dans les poches de son pardessus de tweed gris, les paupières à demi fermées, il arborait une expression vaguement morose. De temps à autre, d'un geste paresseux, il essuyait du bout des doigts le carreau de la fenêtre et il jetait un coup d’œil sur le paysage. Dehors, sous la gelée blanche de ce matin de décembre, la campagne était comme décolorée, transie, abandonnée par les hommes. Parfois, un banc de brume traînait sur un village ou sur un boqueteau solitaire.

Coplan détourna la tête, étouffa un bâillement et reprit sa méditation somnolente. Il se remit aussi à étudier les autres personnes installées dans le compartiment. A côté de lui, sur la même banquette, un homme d'une soixantaine d'années dormait paisiblement. En face, un homme et une femme d'âge mûr, tous les deux habillés avec élégance, lisaient les journaux français du matin. Une autre femme, juste devant Coplan, fumait d'un air dédaigneux une cigarette américaine et jouait distraitement avec le briquet en or dont elle venait de se servir. A la dérobée, elle examinait Coplan. Elle n'était pas mal, bien qu'elle ne fût plus toute jeune : blonde, les yeux gris bleu, la bouche sensuelle. Elle avait de jolies mains, longues et soignées, ornées de bagues opulentes. Elle ne portait pas d'alliance.

Elle baissa les yeux en esquissant un geste de la main pour faire tomber la cendre de sa cigarette.

Coplan tira de sa poche une revue technique et se mit à lire. La blonde, aussitôt, recommença à le détailler. Elle avait déboutonné

son manteau de fourrure. Son buste cambré mettait en valeur une poitrine généreuse, fort provocante.

En d'autres temps, Coplan n'aurait peut-être pas dédaigné l'occasion qui s'offrait. Elle avait de belles jambes dont le galbe annonçait de plus secrètes beautés. Ces femmes qui ont franchi le cap de la trentaine s'y entendent à faire le bonheur d'un célibataire bien bâti.

Mais Francis avait d'autres chats à fouetter...

Il consulta sa montre, se replongea dans sa revue. Pendant dix minutes, il ne leva pas le nez. Le martèlement monotone et berceur du convoi lui procurait un engourdissement agréable. Les radiateurs du compartiment dégageaient peu à peu une tiédeur enveloppante.

A 9 h 30, le train brûla à toute allure la grande gare de Tergnier. Coplan referma sa revue, la glissa dans sa poche de droite, se leva, passa dans le couloir. Pendant cinq minutes encore, il demeura accoudé devant une fenêtre. Ensuite, il se dirigea vers les toilettes.

Personne n'avait circulé dans le couloir depuis Tergnier. Les toilettes étant libres, Coplan s'y enferma, alluma une Gitane et se mit à surveiller d'un œil attentif la progression de l'aiguille des secondes sur le cadran de sa montre-bracelet.

Deux ou trois minutes s'écoulèrent.

Ce rendez-vous anonyme intriguait Francis. Contacter de la sorte un interlocuteur inconnu, cela pouvait amener de drôles de surprises.

Une minute de plus s'écoula. Et Coplan se demanda alors si la rencontre allait avoir lieu ou pas.

Si personne ne se présentait au rendez-vous dans les soixante secondes à venir, c'était un coup d'épée dans l'eau. Autrement dit, ce voyage-éclair de Paris à Bruxelles n'aurait servi strictement à rien.

Soudain, la poignée de la porte tourna trois fois, manipulée par une main nerveuse. Coplan rabattit le loquet de cuivre, tira le battant métallique, déboucha sur la plate-forme et se trouva en présence d'un grand gaillard maigre, au teint foncé, vêtu d'un pardessus brun à chevrons noirs. L'homme tenait dans sa main gauche un numéro du « TIMES » dont le titre était bien visible.

- J'espère qu'il ne va pas se mettre à neiger ? dit Coplan en anglais. Amsterdam sous la neige, c'est plutôt moche.

L'inconnu avait fixé son regard sur la revue technique dont le titre dépassait ostensiblement de la poche de Francis.

- Je ne vais pas à Amsterdam, je vais à Wuppertal, répondit il en anglais également. Excusez-moi.

D'une main preste, il glissa un billet dans la paume de Coplan et s'avança pour aller s'enfermer à son tour dans les waters, laissant Francis seul sur la plate-forme.

Avant de prendre connaissance du message qui venait de lui être remis par l'inconnu, Coplan vérifia si personne n'arrivait le long du couloir ou si nul voyageur ne l'observait du wagon voisin. Enfin, rassuré, il déplia le billet et lut :

« *Impossible vous contacter dans ce train. Je n'ai pas les coudées libres comme je l'avais prévu. Si vous pouvez vous arranger, venez ce soir, à 22 heures très précises, à Anvers, 122 Avenue Metsys, chez Petrus Van Bommel. Dites que vous venez de la part de Moncelli. Je serai là. Ne parlez de rien, je sortirai avec vous. Carlo Picca. Détruisez sans faute ce papier*. »

Contrarié par ce changement de programme, Coplan fourra le billet dans sa poche et regagna son compartiment. La blonde, lorsqu'il reprit sa place, lui dédia un regard où la coquetterie et le désir de plaire se cachaient (mal) sous une feinte indifférence. A présent, elle avait complètement déboutonné son manteau de fourrure dont elle avait écarté les pans. Sa robe de fin lainage bleu-roi modelait des hanches capiteuses et sculptait ses cuisses rondes.

Tassé dans son coin, derechef abrité par sa revue technique, Francis oublia la blonde et concentra son esprit sur un problème plus important. Il se remémora le personnage de Carlo Picca, le mystérieux Italien qui venait de lui fixer rendez-vous à Anvers. Il ne l'avait vu que quelques secondes, mais c'était bien assez : la figure gravée dans sa mémoire ne s'en effacerait plus jamais.

De toute évidence, ce Picca était un aventurier. Et un vrai dur. Assez sympathique au demeurant ; ses yeux de braise, son visage anguleux, sa voix profonde, ses gestes sobres et assurés, tout cela respirait la force. Il y avait certes de la rudesse dans son allure, et

son pardessus trop neuf lui donnait un air guindé. Mais ce gaillard devait être un véritable caïd et non un truand pour cabarets de nuit.

Quand le train stoppa à Aulnoye, Coplan descendit sur le quai pour se dégourdir les muscles et se rafraîchir les poumons. L'air était froid, mais vivifiant.

Le col relevé, les mains dans les poches, Francis arpenta le quai, allant et venant le long du train. Lorsque le convoi se remit en route, Coplan grimpa dans le wagon de tête.

Il resta environ un quart d'heure sur la plate-forme ; après quoi, il entreprit de rejoindre son compartiment. En traversant la quatrième voiture, il aperçut, au passage, Carlo Picca. L'Italien était en pleine conversation avec son voisin et avec une jeune femme assise en face de lui. Le trio bavardait avec animation, à grand renfort de gestes. La fille, une ravissante brune aux dents éblouissantes, riait, enjouée. L'autre type, plus petit et plus râblé que Picca, avait le même teint foncé et les mêmes yeux noirs. Mais sa figure épaisse était plus marquée, sa mâchoire plus lourde.

En débarquant à Bruxelles, Coplan ne sortit pas directement de la gare. Il se rendit d'abord au bureau du change où il acheta une provision de francs belges. Puis, ayant allumé une Gitane, il traversa le hall immense, remit son billet au contrôle et se trouva dans la rue.

A pied, il s'en alla vers le centre de la ville. Sa montre marquait midi trente-cinq. Un ciel gris, annonciateur de pluie, pesait sur la capitale belge.

Une centaine de mètres avant le carrefour animé de la Bourse, Coplan bifurqua brusquement sur la droite, passa derrière un tram qui stationnait, enfila une deuxième rue à droite, pressa le pas pour fendre la foule et se lança ensuite dans un véritable slalom dont il connaissait chaque méandre par cœur.

A une heure moins deux minutes, il s'attablait dans un café, au coin de la Grand-Place, et commandait un verre de bière. Quelques minutes plus tard, François Walkens pénétrait à son tour dans l'établissement et rejoignait Coplan à sa table.

L'agent bruxellois du S.R. français était un grand gars d'une trentaine d'années, vêtu d'un pardessus gris. Tête nue, une serviette de cuir sous le bras, un nœud papillon en guise de cravate, Walkens évoquait l'employé de banque du type courant.

- Bonjour, Carpin, dit-il en serrant la main que Coplan lui tendait. Depuis la dernière fois, ça fait déjà un moment qu'on ne s'est plus vus, hein ?

- Onze mois, spécifia Coplan, souriant. Et je vois que vous êtes toujours en pleine forme. Félicitations.

- Et vous alors ! rétorqua le Belge. On dirait que vous rajeunissez !

La serveuse apporta le verre de bière commandé par Francis. Walkens en profita pour demander la même chose. Quand la femme au tablier blanc se fut éloignée, Coplan s'enquit à mi-voix :

- Alors ?

- Rien, naturellement. C'est au moins la centième fois que je fais ce truc-là et ça n'a jamais rien donné.

Le sourire de Coplan s'accentua.

- C'est une des manies du grand patron, expliqua-t-il. Chaque fois qu'il envoie un de ses hommes à l'étranger, il le fait automatiquement filer à sa descente de train par un collègue de l'endroit. Cette petite précaution lui a permis de sauver jadis la peau de quelques-uns de nos confrères. Depuis lors, c'est devenu un principe sacro-saint.

Le Belge opina, puis :

- J'ai reçu l'ordre de me tenir à votre disposition. J'espère que vous allez me sortir de ma routine ? On s'encroûte ici.

- Désolé, mon vieux, soupira Coplan. Je croyais que j'allais avoir besoin d'un coup de main, mais la combine est tombée à l'eau. Le type que je devais contacter dans le train a changé ses batteries. Pour vous comme pour moi, c'est terminé.

Walkens fut sur le point de poser une question, mais il se rappela à temps que les interrogations inutiles n'étaient pas de mise dans le Service.

- Eh bien, tant pis, laissa-t-il tomber, déçu. De toute manière, vous savez comment on peut m'atteindre en cas de besoin, n'est-ce pas ?

- Oui, mais c'est exclu. Je rentre à Paris dès ce soir.

Walkens tira son paquet de cigarettes de sa poche, offrit une Belga à Coplan. La serveuse vint déposer sur la table le second verre de bière.

Coplan aspira deux ou trois bouffées de fumée, esquissa une grimace et considéra sa cigarette d'un air écœuré. Il était à ce point habitué au goût de ses Gitanes que nul autre tabac ne lui plaisait.

Mais, sous cette pensée futile, une autre préoccupation sollicitait son esprit : n'était-il pas en train de commettre une erreur en déclinant les offres de service de François Walkens ? Cette mission comportait un aspect extrêmement ambigu. La veille, à Paris, le Vieux avait souligné avec insistance : « Pendant tout votre séjour à Bruxelles, ayez soin de vous faire couvrir par notre ami François Walkens. C'est un garçon très bien, vous le savez. Appuyez-vous sur lui, n'ayez pas peur de l'employer à fond ; il connaît son métier. Et, surtout, tenez-vous tous les deux sur le pied de guerre, sans oublier de prévoir un système de rappel pour le cas où l'un d'entre vous disparaîtrait dans une trappe, ce qui ne me surprendrait pas outre mesure. »

Mais Coplan n'aimait pas traîner une ombre derrière lui, fût-elle amie. Puisque la rencontre avec Carlo Picca allait se faire à Anvers au lieu de se dérouler dans le train, c'était un bon prétexte pour éluder les instructions du Vieux. Rien ne stimulait Francis comme de pouvoir jouer cavalier seul.

- A la vôtre, dit Walkens en saisissant son verre.

- A la vôtre, enchaîna Coplan.

Ils trinquèrent.

Le Belge quitta le café vers une heure et demie. Coplan sortit quelques instants après pour aller déjeuner dans un grand restaurant du boulevard Adolphe Max.

A cinq heures de l'après-midi, après avoir fait un tour en ville, il remonta vers la Porte de Namur, entra dans un café, commanda un filtre et réclama au garçon de quoi écrire. Le message qu'il rédigea ne fut pas long. Néanmoins, il glissa dans l'enveloppe le billet transmis par Carlo Picca. Comme ça, si les choses tournaient mal à Anvers, Paris serait en mesure de réagir vite et à bon escient.

Pour occuper les heures creuses qui lui restaient, Coplan se réfugia dans un cinéma voisin. On y donnait justement un film américain bourré de gangsters et de jolies filles. Il s'amusa beaucoup.

Lorsqu'il sortit, la nuit était tombée. Un taxi le déposa à la gare. Il demanda un billet pour Anvers et monta dans un train qui partit presque immédiatement.

A Anvers, il pleuvait. Une pluie de fin d'automne, tenace, pénétrante, chargée de nostalgie. De la Gare Centrale, Coplan emprunta l'avenue De Keyser. Mais, au lieu de prendre le Meir et de descendre ainsi vers le port, comme il en avait d'abord eu l'intention, il tourna dans une large artère, à gauche.

C'était dans cette avenue qu'habitait le nommé Petrus Van Bommel chez qui le contact avec Carlo Picca devait se faire à 22 heures, c'est-à-dire dans une vingtaine de minutes.

Coplan était en avance sur l'horaire. Par routine, il procéda à une reconnaissance des lieux.

Le 122 ne se trouvait pas dans la partie aristocratique de l'avenue, et l'immeuble - passablement vétuste - formait un contraste avec les belles demeures voisines. Située en face d'un parc, quelques mètres avant le coin de la rue Van Lerius, la maison en question n'avait que deux étages ; le rez-de-chaussée à usage commercial comportait deux vitrines, une porte centrale pour les bureaux et une large porte latérale pour le passage du charroi. Les volets de fer étaient baissés.

Dans la demi-clarté d'un lampadaire électrique assez éloigné, Francis put déchiffrer sur chacun des volets et sur la grande porte cochère :

PETRUS VAN BOMMEL

Transports maritimes

Courtages

Agence en douane

Une porte particulière, située à gauche par rapport aux installations commerciales, donnait accès aux étages. En passant, Coplan constata qu'il n'y avait qu'une sonnerie et un seul nom sous le timbre, celui de Petrus Van Bommel. Le courtier occupait donc

seul l'immeuble. Deux fenêtres, au premier étage, laissaient filtrer, sur les bords des rideaux fermés, des rais de lumière où la pluie faisait scintiller ses hachures fugaces.

Coplan continua sa route. Puisque Carlo Picca avait pris la peine de stipuler dans son billet : « 22 heures très précises », cela voulait dire qu'il ne fallait pas se présenter avant l'heure convenue.

D'un pas rapide, Francis descendit vers le bas de la ville en longeant les façades pour se protéger de la pluie. Les abords du Steen étaient sinistres ; le vent balayait le fleuve et chassait vers les quais une lourde odeur d'eau et d'humidité. Plus loin, vers les docks du port, des grues illuminées travaillaient sans relâche. Un remorqueur lança dans la nuit sa plainte rauque.

Pendant une minute, quai des Messageries Maritimes, Coplan resta immobile, debout devant la rampe de pierre qui surplombe l'eau. Des tas de souvenirs lui revenaient à la mémoire (Voir : « Équipe spéciale » et « Message priorité »).

Anvers, plaque tournante du delta occidental, avait toujours été un repaire d'espions et de trafiquants. C'était une ville noble cependant. Enrichie au cours des siècles par le grand négoce, elle pouvait s'enorgueillir de ses traditions artistiques, de ses fortunes fabuleuses, de son génie tenace. Mais c'était une ville dangereuse aussi, du moins pour ceux qui se meuvent dans l'univers obscur des activités illégales.

A 10 heures moins cinq, Coplan tourna le coin de l'avenue Rubens. A 10 heures pile, il s'arrêta devant le 122 de l'avenue Metsys.

Si l'énigmatique Carlo Picca avait une idée derrière la tête, on allait savoir laquelle. D'une main décidée, Coplan sonna.

CHAPITRE II

Le timbre de la sonnerie devait se trouver tout au fond de l'appartement, à l'étage ; malgré son ouïe aiguisée, Coplan ne perçut pas le moindre bruit. A titre de vérification, il appuya de nouveau l'index sur le bouton de cuivre. Il n'entendit pas le plus léger

tintement. Mais, tout à coup, la porte s'ouvrit avec un déclic. D'un petit parlophone rond aménagé dans le mur, une voix grasse (et qui roulait ses « R » à la flamande), prononça sur un ton d'invite :

- Entrez, s'il vous plaît. C'est au premier étage.

Coplan obtempéra. En refermant la porte, il tâta rapidement le dispositif automatique qui commandait l'ouverture du battant.

Un vestibule étroit, dallé de carreaux noirs qui brillaient dans la lumière discrète d'un plafonnier de verre mat, conduisait à l'escalier. Coplan monta les marches recouvertes de tapis. Au premier, sur le palier exigu, un homme d'une cinquantaine d'années, gros, chauve, vêtu d'un complet gris foncé, attendait le visiteur.

- Vous venez pour Carlo Picca, je suppose ? s'enquit le quinquagénaire.

- Oui. Je viens de la part de Moncelli.

- Entrez un instant.

Répondant au geste d'invite du gros bonhomme chauve, Coplan pénétra dans une petite pièce carrée, à peine meublée, dont les murs s'ornaient de gravures représentant des paquebots belges et hollandais.

- Carlo Picca m'a téléphoné, reprit le Flamand en dévisageant Francis. Il m'a demandé de l'excuser et de reporter votre rendez-vous à minuit, ici même, si cela vous est possible. Il a été retenu à Bruxelles plus tard qu'il ne le pensait.

- Ah ? maugréa Coplan. Petrus Van Bommel, c'est vous ?

- Oué, c'est moi. Je vous dirais bien d'attendre Carlo ici, mais j'ai un travail urgent à terminer.

- Ne vous tracassez pas pour moi. Je reviendrai dans deux heures.

- Je suis vraiment désolé, dit encore l'Anversois. Ma vieille servante prend congé le samedi et le dimanche. Si vous étiez venu un autre jour, elle vous aurait préparé un repas froid.

Coplan, d'un regard très bref, avait photographié Van Bommel. Le courtier flamand était antipathique. Tellement antipathique que Francis aurait presque parié que toute cette combine était pourrie.

- Bon, soupira-t-il. A plus tard.

- Vous faites des affaires avec Picca ? s'enquit Van Bommel d'une voix détachée.

- Il en est question, répondit Coplan.
- Vous êtes acheteur ou vendeur ?
- C'est selon.
Tout en reconduisant son visiteur vers le palier, le Flamand demanda encore :
- Vous comptez traiter avec Picca lui-même ou avec Varanic ?
- Je n'ai rien décidé. Vous travaillez depuis longtemps avec Picca, vous ?
- Depuis sept ou huit ans. Mais pas directement avec lui. D'ailleurs, je ne sors jamais de mon rôle d'intermédiaire. Et, si cela vous intéresse, nous en reparlerons tout à l'heure. Un intermédiaire qui connaît bien son métier, c'est une garantie pour tout le monde. Pensez-y !
Coplan hocha la tête en guise d'acquiescement.
- Inutile de me reconduire jusqu'en bas, dit-il en prenant congé, ouvrez-moi simplement la porte.
Coplan, le col relevé, les mains dans les poches, retourna en direction de la Gare Centrale. Dans un café, il mangea deux sandwiches au jambon qu'il arrosa de bière mousseuse. En attendant minuit, il parcourut les journaux bruxellois. Pas question de se balader sous cette pluie.
A minuit moins le quart, il décida de se remettre en route. Il avait hâte, à présent, de rencontrer enfin l'étrange Carlo Picca. Tous ces changements de programme lui avaient mis les nerfs en boule. De délai en délai, ce contact - qui, selon les arrangements prévus, aurait dû s'opérer entre 9 h 35 et 9 h 40 dans le rapide Paris-Bruxelles - avait déjà quinze heures de retard ! Comme entrée en matière, ça ne faisait pas très sérieux. Il y avait au moins trois semaines que les modalités de cette rencontre avaient été fixées ; par conséquent, l'Italien avait eu largement le temps de prendre ses dispositions. Pourquoi ces changements à la dernière minute ?
Arrivé au 122, Coplan jeta un coup d’œil vers les fenêtres de Van Bommel. Les mêmes rais de lumière filtraient sur les bords des rideaux tirés.
Francis sonna un coup bref. Au même instant, un clocher du proche voisinage commença à égrener les douze coups de minuit.

Surpris de ne pas entendre le déclic de l'ouvre-porte, Coplan leva la main pour enfoncer derechef le bouton de cuivre de la sonnerie. Il s'aperçut alors que la porte était entrebâillée ; on avait prévu son arrivée ponctuelle. Il poussa le battant, referma la porte avec soin, longea le vestibule et monta l'escalier. Quand ses yeux arrivèrent à hauteur du palier, il s'arrêta net, opéra un brusque quart de tour et s'adossa contre le mur.

Immobile, les muscles contractés, il se prépara à subir l'attaque adverse.

Mais rien ne vint, rien ne se produisit. La maison était silencieuse comme une tombe.

En fait, c'était une tombe. En se glissant le long du mur, Coplan gravit les dernières marches qui le séparaient encore du palier. Le gros Van Bommel gisait de tout son long sur le tapis élimé. Les bras repliés sur la poitrine, les doigts crispés, la face pétrifiée, il avait la bouche grande ouverte et les yeux figés. Deux petits trous ornaient sa tempe gauche. Les deux blessures se touchaient presque, et elles étaient cerclées d'une auréole noirâtre. Des filets de sang avaient ruisselé sur les joues adipeuses du Flamand, le long de son nez, dans sa bouche, sur le tapis.

Coplan, sur le qui-vive, se pencha. Van Bommel avait cessé de vivre, pas de doute. Mais il avait encore la chaleur d'un vivant ; ses oreilles charnues étaient encore tièdes. La mort ne devait guère remonter à plus d'un quart d'heure ; une demi-heure au maximum.

Les deux balles avaient été tirées à bout touchant. Van Bommel s'était écroulé contre le chambranle de la porte, puis sur le sol ; ses jambes se trouvaient sur le palier, sa tête et son buste dans l'entrée de l'appartement.

Enjambant le cadavre, Francis promena un regard dans la minuscule pièce carrée qui faisait office d'antichambre. Il arqua soudain les sourcils : l'arme du crime, un Mauser 9 mm, avait été poussée d'un coup de pied derrière l'épaule massive du mort.

Coplan se baissa, ramassa l'automatique, s'avança lentement dans la pièce.

Il poussa une porte. Personne. C'était la salle à manger. Trois verres, dont un seulement avait été vidé jusqu'au fond, traînaient sur un plateau de bois laqué. Sur la table également, des registres de

comptabilité voisinaient avec deux classeurs et un paquet de factures. Les factures portaient l'en-tête de la firme Petrus Van Bommel.

Coplan regarda sa montre : elle marquait minuit et six minutes. Il examina alors le Mauser, comme s'il espérait y lire l'explication du drame qui s'était passé dans l'appartement du courtier.

Rien ne démontrait que Carlo Picca avait joué un rôle dans ce meurtre. Le seul indice, c'était l'ordonnance paisible de l'appartement ; il n'y avait pas eu de bagarre entre Van Bommel et ses deux visiteurs. Ils avaient pris du cognac ensemble. Donc, des amis.

Sans perdre une seconde, Coplan éteignit toutes les lumières, écarta les rideaux, ouvrit les deux fenêtres de la pièce. Il entendit au même moment le ronflement d'un moteur : une voiture stoppait devant la maison.

D'un bond, il retourna sur le palier, sauta par-dessus le cadavre de Van Bommel et dévala l'escalier. La seule issue encore praticable devait se trouver du côté du magasin. Mais de violents coups de poing retentirent soudain contre la porte de la rue. Une voix impérieuse clama en flamand.

- Police ! Ouvrez, police !

Sans hésiter, Coplan fit demi-tour et remonta en trombe l'escalier. Dans le noir, il traversa l'appartement de Van Bommel, frôlant au passage les meubles et les chaises. Il arriva dans une des pièces situées sur le derrière de la maison. Les dents serrées, les yeux brillants et durs, il s'orienta rapidement. Il se trouvait dans une chambre à coucher, celle du courtier probablement. Il attrapa le rideau qui cachait l'unique fenêtre ; mais il mit une telle force dans son geste qu'au lieu de faire glisser l'épais tissu de velours, il arracha toute la tenture qui dégringola par terre. Une pâle clarté vint alléger les ténèbres de la chambre.

D'en bas, l'écho assourdi d'un choc résonna. Les policiers essayaient d'enfoncer la porte. Les coups se répétèrent avec insistance.

Coplan ouvrit la fenêtre, se pencha. Les moyens d'évasion paraissaient limités. A gauche comme à droite, les immeubles voisins dressaient leurs murs latéraux qui dépassaient de plus de dix mètres la bâtisse de Van Bommel. Au rez-de-chaussée, dans le prolongement du magasin, il y avait le toit plat de l'entrepôt où le courtier remisait les marchandises. Plus loin, c'était le mur de clôture. Un jardinet séparait la propriété de Van Bommel et le jardin attenant à la maison bâtie dans une rue parallèle.

Coplan tâta de la main le mur autour de la fenêtre, se hissa sur le rebord de pierre, allongea le bras gauche autant qu'il pût. Il espérait rencontrer un point d'appui quelconque, mais il ne trouva rien. La maçonnerie était vieille, et le ciment se désagrégeait.

Ses ongles s'incrustèrent entre les briques, ses pieds abandonnèrent le rebord de la fenêtre pour aller se caler tant bien que mal dans les interstices de la muraille. Au prix d'un effort terrible, il parvint à se déplacer de trente centimètres vers la gauche. Gêné par son manteau, incapable de distinguer nettement les joints de ce vieux mur qui lui rabotait la joue, il sentait ses doigts se raidir. Changeant de prise, il réussit à s'éloigner de quelques centimètres encore de la fenêtre. La pluie cliquetait sur une tôle de zinc, quelque part en bas.

Coplan allait risquer une nouvelle progression quand il perçut soudain, tout près de son oreille gauche, une sorte de murmure liquide. La pluie dévalait avec un léger glouglou. Cette maison, comme toutes les bicoques de cet âge, devait être pourvue d'une conduite de fonte assurant l'écoulement des eaux depuis la corniche. Effectivement, la main de Coplan heurta le métal froid et mouillé.

Il aspira une profonde bouffée d'air, rassembla toute son énergie, évalua au juger l'ampleur du bond qu'il avait à faire. S'il ratait son coup, c'était la chute de quatre ou cinq mètres au moins et l'atterrissage brutal sur le toit bétonné de l'entrepôt.

Des éclats de voix provenant de l'appartement de Van Bommel le stimulèrent. D'une détente des jarrets, il s'élança. Sa main droite rejoignit sa gauche et s'agrippa au tuyau de fer, tandis que son corps, en rupture d'équilibre, se balançait au-dessus du vide. Repliant ses genoux, il se cala contre la conduite d'eau et il cessa

d'osciller. Par petites secousses, il entama sa descente. Mais ses paumes dérapèrent brusquement, il tomba de tout son poids sur le toit de l'entrepôt et s'étala sur le dos.

En jurant, il imprima à son corps un rapide mouvement de torsion, puis, ramassé sur lui-même, il galopa vers le mur qui marquait la mitoyenneté avec le jardin voisin. Sans se redresser, il empoigna les bords luisants des grosses tuiles faîtières ; comme un chat, il parcourut les deux mètres qui le séparaient de la propriété voisine. Une voltige en souplesse le projeta dans l'autre jardin. Ses jurons assourdis redoublèrent ; il venait de se flanquer en plein dans un massif de rosiers dont les épines lui transperçaient le bas du pantalon.

Un rectangle de lumière éclata au-dessus de l'entrepôt Van Bommel. La police inspectait l'appartement.

Francis se dépêtra doucement des rosiers, piqua un sprint pour s'éloigner du mur. Plié en deux, attentif à se confondre avec l'ombre de la nuit, il arriva devant une grille qu'il escalada prestement. Cette maison - dont l'arrière regardait la façade postérieure des établissements Petrus Van Bommel - était calme et silencieuse. La grille qui s'ouvrait sur le jardin donnait également accès au garage aménagé sur le côté de la bâtisse.

Ayant atteint la rue sain et sauf, Coplan fila en direction de l'avenue De Keyser. Dès qu'il fut en sécurité, il opéra un demi-tour pour regagner l'avenue Metsys.

Au premier coin de rue, il s'arrêta pour déchiffrer le nom de la voie : Herentalsstraat. Il tourna à gauche, traversa l'avenue et longea le parc. Il vérifia d'un rapide coup d’œil sa tenue. Tout allait bien : ni le mur mouillé ni les épines de rosiers n'avaient laissé de traces trop visibles sur ses vêtements.

Il y avait déjà du monde devant le magasin Petrus Van Bommel. Et d'autres badauds venaient grossir l'attroupement. Dans toutes les villes, c'est pareil : même à minuit, le drame attire des curieux qui semblent surgir de l'air comme par magie. Francis se mêla à un groupe et il comprit alors que ces gens n'étaient pas des promeneurs mais des clients échappés des cinémas voisins dont la dernière séance venait justement de finir.

Devant le 122, il y avait maintenant deux cars de police, trois conduites intérieures noires et une ambulance. Des agents assuraient le service d'ordre. Les murmures étouffés de la foule racontaient la nouvelle : Petrus Van Bommel venait d'être assassiné par des bandits qui avaient réussi à prendre la fuite en passant par une fenêtre du premier étage.

Coplan eut soin de se tenir au large, loin du lampadaire électrique. Il vit les infirmiers qui sortaient le cadavre du courtier anversois pour le charger dans l'ambulance. Le ton des conversations avait baissé subitement. Dans cette nuit froide et pluvieuse, la scène était plutôt lugubre.

Alors qu'il s'approchait de la maison du crime, Francis fit un pas sur le côté pour se poster derrière trois badauds abrités sous un parapluie.

Une lueur fugitive passa dans son regard lorsqu'il examina mieux la silhouette qui venait de capter son attention.

CHAPITRE III

Coplan, caché par les trois personnes derrière lesquelles il s'était faufilé, observait la jeune femme. Nul doute n'était possible : c'était bien la fille au profil de madone, aux dents éblouissantes, aux prunelles de velours, la belle Italienne avec laquelle Carlo Picca avait fait le voyage depuis Paris.

Mêlée aux badauds, l'inconnue suivait avec une attention extrême le va-et-vient des policiers qui commençaient leur enquête chez Van Bommel.

L'Italienne devait être renseignée à présent, car les murmures de la foule confirmaient que la police était arrivée trop tard et que les assassins du courtier avaient disparu.

L'ambulance étant partie, deux des voitures policières et l'un des cars quittèrent également les lieux du drame. Sous l'injonction d'un gardien de la paix, les gens commencèrent à se disperser.

La jeune femme s'éloigna de quelques mètres, d'un pas réticent.

Coplan fut obligé de suivre le mouvement ; le gros type et les deux femmes derrière lesquels il s'était placé s'en allèrent vers l'avenue Van Eyck. A moins de deux mètres de ce trio - le bonhomme avait une femme à chaque bras - Francis arriva près de la Loos Plaats. Il s'arrêta, revint discrètement sur ses pas. L'amie de Carlo Picca n'avait pas bougé.

Lorsque la jeune femme se résigna enfin à s'éloigner, Coplan la suivit. Elle contourna le parc, traversa l'avenue de France, enfila la rue de Mai et continua en ligne droite sans tourner dans le Meir.

La filature durait depuis cinq ou six minutes quand Francis estima que le moment était venu de brusquer les choses.

L'amie de Picca marchait vite. Emmitouflée dans son manteau de fourrure, un foulard de soie noué sur la tête, elle baissait les yeux pour éviter les flaques d'eau. Elle ne se retourna pas une seule fois.

Elle venait de dépasser la longue Rue Neuve quand Coplan, en quelques foulées souples et silencieuses, la rattrapa.

- Bonsoir, articula-t-il à mi-voix, tout en refermant autour du coude gauche de la femme une main plus ferme qu'un étau d'acier. Pressée de rentrer ?

Immobilisée net, l'Italienne tourna vivement la tête. Elle n'avait même pas sursauté. Sous ses dehors de pin-up, elle était maîtresse de ses nerfs.

Malgré l'obscurité, Coplan put voir que les yeux sombres de la jeune femme s'étaient un peu éclairés.

- Ma parole, murmura-t-il, on dirait que ça vous fait plaisir de me revoir !

L'Italienne répondit spontanément :

- Dieu merci ! Vous avez réussi à vous échapper. Je craignais qu'on ne vous ait arrêté chez Van Bommel.

Son soulagement apparent ne convainquit pas Francis.

- Votre sollicitude me touche, assura-t-il, mais votre ami Carlo devra trouver mieux la prochaine fois.

- Mais...

Interdite, la fille se tut et scruta Coplan avec une intensité accrue. Il lui tenait toujours le bras. Il l'entraîna de force vers un coin où l'obscurité était plus épaisse, derrière une église dont la masse imposante s'érigeait à quelques mètres.

- Alors ? maugréa-t-il, de mauvais poil. Qu'est-ce que c'est que cette salade ? Si vous m'avez fait venir de Paris uniquement pour me compromettre dans une histoire de meurtre, votre système est idiot. Où voulez-vous en venir ?

Il la secoua sans beaucoup de galanterie, mais elle ne parut pas s'en offusquer.

- Je devine ce que vous pensez, dit-elle avec calme. A votre place, je réagirais de la même manière.

Elle parlait un français correct, à peine teinté d'un léger accent méridional.

Après une courte hésitation, elle reprit :

- Ce n'est donc pas vous qui avez abattu Van Bommel ?

- Changez de tactique, gronda Coplan. Vous savez qui a fait le coup et vous vouliez avoir la certitude que la police m'avait embarqué à la place du coupable.

- Mais vous faites fausse route ! Si vous avez failli être arrêté, Carlo et moi nous n'y sommes pour rien ! Au contraire, c'eût été un sale coup pour nous. J'étais venue vous chercher. Quand je suis arrivée chez Van Bommel, une voiture de la police venait de s'arrêter devant le 122. J'ai continué mon chemin, me demandant ce qui avait pu se produire et j'ai fait le tour du parc pour revenir dans l'avenue. J'étais à mille lieues de me douter de ce qui s'était passé chez Petrus.

Elle ajouta, soucieuse :

- Évidemment, je me mets à votre place. Les apparences peuvent...

- Les apparences ? coupa-t-il, hargneux. Vous ne manquez pas d'humour.

- Mais enfin, protesta-t-elle avec indignation, vos soupçons à notre égard sont ridicules ! Pourquoi vous attirer dans un piège, vous jeter dans les bras de la police belge ? Pourquoi ?

- C'est précisément la question que je me pose.

Elle répliqua :

- Vous devez savoir mieux que personne que ce serait exactement à l'encontre de ce que nous voulons. Si vous n'êtes pas disposé à nous accorder un minimum de confiance, nos projets sont voués à l'échec. Vous allez nous obliger à chercher ailleurs.

Une idée germa dans le cerveau de Coplan.

- Puisque vous parlez de confiance, enchaîna-t-il, je vous prends au mot. Suivez-moi de votre plein gré dans un hôtel des environs. J'ai envie de prolonger cette conversation. Nous verrons ensuite quelles dispositions il y a lieu de prendre.

- Comme vous voudrez, accepta-t-elle. Mais ce sera une perte de temps pour vous comme pour moi. Carlo nous attend tous les deux et il va s'inquiéter.

- Qu'il attende. Je l'attends bien depuis ce matin, moi.

Elle haussa les épaules et demanda :

- A quel hôtel voulez-vous aller ?

Il lui lâcha le bras :

- A deux pas d'ici, dans la Longue Rue Neuve. Faisons demi-tour.

Coplan avait logé dans cet hôtel plusieurs années auparavant, mais l'établissement n'avait pas changé. C'était un de ces hôtels d'apparence modeste où la simplicité du service n'a d'égale que l'indulgence du propriétaire. L'employé de garde, un vieillard au visage sillonné de rides, aux cheveux gris, aux yeux fatigués, ne demanda même pas à vérifier la fiche que Coplan lui restitua après l'avoir promptement remplie.

Comme le couple n'avait pas de bagages, Francis dut payer la chambre avant d'en prendre possession. C'était une petite pièce carrée, au second étage, à peine confortable mais propre.

L'Italienne, qui avait fait preuve d'une docilité extrême, alla s'asseoir sur le bord du lit.

- Vous avez des procédés bizarres, dit-elle avec un léger sourire

- Sûrement moins bizarres que les vôtres. Ôtez votre manteau et passez-le moi.

Elle obéit de bonne grâce. Coplan prit le manteau, fouilla les deux poches extérieures du vêtement puis la poche intérieure aménagée dans la doublure. Il déposa sur la table son butin : un portefeuille de cuir, un poudrier, un bâton de rouge dans un étui doré, un minuscule porte-monnaie de daim, un mouchoir de linon.

- Tenez, dit-il en restituant le manteau à sa propriétaire, mettez-le si vous avez froid.

Elle enfila le manteau et reprit sa place sur le bord du lit.

Francis, s'asseyant d'une fesse sur le coin de la table, entreprit un inventaire rapide du portefeuille.

- Diana Veggiani, soliloqua-t-il en lisant le nom inscrit sur le passeport italien de la fille. Célibataire, née à Ventimiglia, le 3 septembre 1931. Domiciliée à Turin, Corso Ferruci numéro 417. Profession : secrétaire.

Il leva les yeux et demanda :

- Secrétaire ? De qui ?

- Actuellement sans emploi, répondit-elle sur un ton ironique.

- Où avez-vous appris le français ?

- Ma mère est française, d'Antibes. J'ai moi-même passé toute ma jeunesse à Antibes, chez mes grands-parents maternels.

Pendant deux ou trois minutes, ils se regardèrent.

Elle était vraiment très jolie ; elle paraissait détendue ; toute anxiété avait disparu de sa physionomie. La lumière tamisée du lustre l'éclairait de biais ; l'ovale de son visage était d'une pureté admirable ; le foulard qui enserrait sa chevelure soulignait la noblesse de son front légèrement bombé, la minceur élégante de son nez, la douceur parfaite de ses joues ambrées.

Nullement troublée par cet examen, elle murmura en posant un doigt sur sa montre :

- Minuit quarante. Si vous avez des questions à me poser, faites-le. Carlo doit se faire du mauvais sang à notre sujet.

- Expliquez-moi ce qui s'est passé.

- Vous avez lu le billet que Carlo vous a remis dans le train ?

- Oui, naturellement, puisque je suis ici.

- Nous ne devions être qu'à nous deux, Carlo et moi, pour aller à Bruxelles. Mais, à la dernière minute, un de nos amis nous a annoncé qu'il ferait le voyage en notre compagnie. C'est la présence de cet homme qui a bouleversé nos projets antérieurs.

- Comment s'appelle-t-il, cet homme ?

- Ernesto Varanic. Vous avez dû l'apercevoir ; il est petit, trapu, avec un visage assez lourd et deux plis autour de la bouche.

- Comment pouvez-vous savoir que j'ai vu ce type ?

- Comment m'auriez-vous identifiée parmi la foule qui stationnait devant la maison de Van Bommel ?

Une lueur de malice pétillait dans les prunelles de Diana Veggiani. Elle avoua :

- Quand vous faisiez les cent pas sur le quai, à Aulnoye, Carlo m'a fait comprendre d'un clin d'œil que c'était vous l'émissaire de Paris.

- Et ce Varanic ?

- Carlo vous donnera des renseignements détaillés sur lui.

- Pourquoi n'est-il pas venu à ce rendez-vous qu'il m'avait lui-même fixé, votre ami Carlo ?

- Nous avons été obligés de faire face à une situation que nous n'avions pas prévue. Un peu avant onze heures, Carlo et Varanic ont eu une entrevue fort orageuse avec le gros Petrus, à la suite de laquelle Carlo a préféré ne pas retourner lui-même chez le courtier anversois. Je venais vous chercher quand...

- Oui, vous me l'avez déjà dit, mais la suite ?

- Quelle suite ?

- L'assassinat de Van Bommel et l'alerte donnée à la police. Je devais me présenter chez l'Anversois à minuit. La police est arrivée positivement sur mes talons. Comme coïncidence, c'est plutôt gratiné, vous ne trouvez pas ?

- Je ne possède encore aucun indice pour élucider ce mystère, mais je me doute vaguement de ce qui a pu se produire. Ernesto Varanic nous a quittés à onze heures et demie. Il devait regagner Bruxelles avec la Chevrolet qu'il avait louée au début de l'après-midi. Je suppose qu'il est retourné chez Van Bommel et qu'il a liquidé le bonhomme.

- Pourquoi ?

- Parce que Van Bommel a essayé de rouler notre réseau dans une affaire de trafic d'armes.

- Quel est le rôle de Varanic dans votre réseau ?

- C'est lui qui supervise les activités de notre zone.

- Il n'est pas au courant de nos projets ?

- Non, évidemment. Mais son comportement semble indiquer qu'il a flairé quelque chose et qu'il se méfie. C'est un homme perspicace.

- Et le nommé Moncelli ?

- C'est un trafiquant avec lequel nous sommes en relations suivies. Carlo vous a recommandé de citer ce nom pour ne pas

éveiller les soupçons de Varanic, justement. Vous veniez soi-disant de la part de Moncelli pour nous proposer un nouveau marché.

Coplan soupira :

- Un beau mic-mac. Vous adorez les complications.

Diana redressa le buste et répliqua :

- Je ne connais pas vos méthodes, mais si vous comptez donner suite à notre offre, ne vous faites pas d'illusions : ce sera très difficile, et compliqué jusqu'au bout.

- Où se trouve-t-il en ce moment, Carlo Picca ?

- A l'hôtel, rue du Pélican.

- Pouvez-vous lui téléphoner ?

- Oui, pourquoi ?

- Pour lui fixer un nouveau rendez-vous.

- Il nous attend dans sa chambre. Pourquoi modifier encore les dispositions ?

- Je préfère le rencontrer en terrain neutre... Et je vous emmène comme otage.

- Quand ? Et où ?

- Dans un quart d'heure. Je connais un petit bar, rue de la Gare, qui s'appelle le « Moby Dick ». C'est un endroit discret où nous serons à l'aise pour causer jusqu'à l'aube si ça nous chante.

- Le téléphone est en bas. Vous permettez ? Il s'avança vers la jeune femme.

- Mille excuses, dit-il.

Il renversa l'Italienne sur le lit, écarta les pans de son manteau de fourrure, lui souleva sans vergogne sa jupe qu'il rabattit jusqu'au-dessus de la taille. De la main droite, il palpa la gaine minuscule qui enveloppait les hanches ravissantes de la fille.

- J'ai failli me faire descendre un jour par une charmante enfant qui cachait un 6,35 à cet endroit-là, expliqua-t-il.

Il s'écarta ensuite du lit, ramassa les objets de Diana sur la table et les lui restitua.

- Vous rendez le métier agréable, continua-t-il sur un ton impersonnel. Certaines nécessités n'ont rien d'une corvée avec vous.

- Merci du compliment.

D'un air renfrogné, elle ajusta ses dessous, effaça les plis de sa jupe, reprit possession de ses objets.

Ils quittèrent la chambre.

Le vieillard aux cheveux gris somnolait dans son fauteuil. A la requête de Francis, il conduisit le couple dans un petit salon où se trouvait l'appareil téléphonique.

Diana Veggiani décrocha, forma le numéro. A voix basse, en français, elle expliqua à Carlo Picca pour quel motif elle l'appelait. L'Italien accepta le rendez-vous sans poser de questions. Coplan en déduisit que deux ou trois mots employés par Diana avaient une signification précise, distincte de leur signification courante, et suffisamment rassurante pour garantir le bien-fondé de la communication.

Lorsqu'ils prirent congé du vieillard, celui-ci posa sur Coplan un regard empreint de pitié.

De toute évidence, le vieil homme déplorait que Francis eût poussé l'inconscience jusqu'à expédier en un quart d'heure son tête-à-tête avec une poulette aussi appétissante.

Dehors, il pleuvait de plus belle.

- Ne vous en faites pas, dit Coplan à Diana. Ce n'est pas loin.

Il lui prit le bras.

En coupant directement par le Théâtre Royal et par la Place Franklin Roosevelt, ils atteignirent le « Moby Dick » en moins de cinq minutes.

C'était un de ces endroits où le Vieux entretenait des amitiés aussi fidèles que dévouées.

En pénétrant dans l'établissement, Francis fut un peu surpris, malgré tout, d'y voir plus de clients qu'il ne l'aurait pensé. Des six box particuliers que comportait l'aménagement de la salle rectangulaire, quatre étaient occupés par des couples tendrement enlacés. Apparemment, c'était l'heure des conversations intimes.

Au comptoir, deux hommes et trois filles échangeaient en flamand des plaisanteries d'assez mauvais goût. Les filles jetèrent un coup d’œil vers les arrivants. Un couple, ça ne les concernait pas : elles étaient là pour remonter le moral des noctambules solitaires.

Coplan et Diana s'installèrent côte à côte dans un box inoccupé.

- Je vais demander deux grogs bien tassés, décida Coplan en filant vers le comptoir.

En passant la commande au barman, il ajouta plus bas :

- Dites à Domine que je suis un copain de son ami Vendôme.

- N'y manquerai pas, acquiesça le barman.

Coplan retourna s'asseoir sur la banquette de velours, près de Diana. Elle dénoua son foulard, secoua la tête pour rendre la liberté à ses boucles noires et chatoyantes.

- Vous savez, murmura-t-elle, c'est un peu mon œuvre, cette rencontre. N'en dites rien à Carlo, mais, sans qu'il s'en doute, c'est moi qui suis à l'origine du projet.

- Vous êtes... euh... la maîtresse de Carlo ?

- Non. Il n'y a rien entre lui et moi, sauf que nous faisons partie du même réseau. Je vous dirai plus tard ce que je suis exactement. Du moins, si nous parvenons à nous mettre d'accord.

- Cigarette ? proposa-t-il en offrant son paquet de Gitanes.

- Volontiers, mais pas de ce tabac français. Trop dur pour moi.

Le garçon vint déposer devant eux les deux grogs fumants et parfumés.

- Un paquet d'américaines, commanda Coplan.

- Camel, Chesterfield ? questionna le garçon.

Diana répondit :

- Chesterfield, si vous en avez.

A cet instant précis, la porte du bar s'ouvrit et la haute silhouette de Carlo Picca émergea de la nuit.

CHAPITRE IV

Coplan fut de nouveau frappé par cette impression de vigueur et d'énergie que dégageait l'Italien. Ce dernier, en entrant dans le bar, n'avait jeté qu'un seul regard sur la salle ; mais son œil noir semblait avoir saisi d'emblée toute l'atmosphère un peu spéciale de l'établissement.

Très droit, le visage impassible, il s'avança d'un pas tranquille vers le box où l'attendaient Francis et Diana.

- C'est intime, ici, dit-il à mi-voix. Je m'installe ?

- Ne vous gênez pas, répondit Coplan.

Picca acquiesça d'un hochement de tête, ôta son chapeau mouillé, le déposa sur une chaise, enleva son pardessus brun, le secoua et alla le pendre à une patère de cuivre assujettie dans la cloison latérale du petit compartiment. Puis, en s'asseyant devant Coplan et la jeune femme, il murmura en plaçant sur un coin de la table ses cigarettes et son briquet :

- Vous en avez mis du temps. Pourquoi ce retard ? Et pourquoi ce nouveau changement de programme ?

Diana prit les devants.

- Petrus a été abattu chez lui, annonça-t-elle d'une voix à peine audible. Juste comme j'arrivais devant sa maison, la police s'amenait. Il devait être minuit et quelques minutes.

Le visage anguleux de Carlo se creusa. Son regard vrilla celui de Coplan. Pendant plusieurs secondes, les deux hommes s'observèrent. Coplan ressentit derechef une curieuse sympathie pour l'Italien. Aucune tendresse ne se lisait dans son masque buriné, mais ses yeux pénétrants et sa bouche volontaire n'étaient pas ceux d'un fourbe. Sa force physique devait être le reflet exact de sa force morale. Ce type pouvait être brutal, violent, implacable, mais ni déloyal ni sournois.

- Comment doit-on vous appeler ?

- Moreau... Pierre Moreau, répondit Coplan.

- Vous étiez chez Van Bommel quand la police est arrivée ?

- Oui. J'ai réussi à me débiner par une des fenêtres postérieures, mais il était moins une. Je suis revenu à tout hasard dans l'avenue, et je suis tombé sur votre amie Diana. J'aime autant vous dire que je ne me sentais pas trop bien disposé à votre égard.

- Elle vous a expliqué ?

- Oui, grosso-modo.

En voyant approcher le garçon qui venait prendre la commande, Picca se relaxa un peu. Il alluma une cigarette, demanda un cognac. Coplan réclama deux autres grogs.

Ils attendirent en silence que le garçon eût servi les consommations. Enfin, de nouveau seuls, ils reprirent la conversation. L'Italien marmonna en regardant sa cigarette :

- Évidemment, je comprends que vous ayez préféré ne pas venir à mon hôtel... Comme début, ce n'était pas très encourageant.

- Je ne serais pas allé à votre hôtel de toute manière, précisa Francis. Nous avons horreur des magnétophones, chez nous.

L'Italien était susceptible.

- J'aurais pu ne pas venir ici, fit-il remarquer.

- Bien sûr, admit Francis. Et j'étais assez curieux, d'ailleurs, de voir comment vous alliez réagir. Après tout, c'est vous qui avez désiré entamer ces négociations.

- Hm, concéda Picca en opinant d'un air vaguement condescendant. Mais nous ne sommes pas des mendiants qui tendent la main pour avoir une aumône. Ni des ouvriers sans travail qui cherchent de l'embauche... Nous avons un marché à vous proposer, et nous voulons traiter d'égal à égal. Si l'affaire vous intéresse, tant mieux. Si elle ne vous intéresse pas, c'est tout.

Comme Coplan ne bronchait pas, l'Italien poursuivit :

- Je déplore ce qui s'est passé ce soir chez Van Bommel. Cet incident est d'ailleurs beaucoup plus grave pour nous que pour vous, et je vous expliquerai tout à l'heure pourquoi. Mais, dans un sens, c'est une leçon dont nous pouvons tous tirer profit. Je ne suis pas responsable de la mort de l'Anversois, je ne savais même pas qu'il devait être éliminé.

Il posa ses avant-bras sur la table et prononça d'une voix confidentielle

- Ceci vous donne une idée du climat dans lequel nous opérons. Et je vais être loyal jusqu'au bout, Moreau : pendant des semaines et des semaines, nous allons tous vivre dans une atmosphère malsaine, nocive. Si vous estimez que le jeu n'en vaut pas la chandelle, que les risques sont trop lourds par comparaison avec les bénéfices éventuels de l'opération, dites-le maintenant. Si vous revenez par la suite sur votre décision, je ne réponds plus de rien.

En disant cette dernière phrase, Picca avait écrasé dans le cendrier de porcelaine son mégot qu'il souleva trois ou quatre fois pour l'aplatir durement et l'écrabouiller entre ses doigts d'une manière quasi symbolique.

En voyant ce geste, Coplan eu un léger sourire.

- Rassurez-vous, Picca. Ce que je redoute seulement, ce sont les malentendus. Surtout dans une histoire comme celle-ci. Je serais désolé si je me trouvais dans l'obligation de vous expédier, vous et votre amie, dans le pays où Petrus Van Bommel a débarqué un peu avant minuit.

Il dévisagea Carlo Picca, puis Diana. Les deux regards braqués sur lui étaient tendus.

L'Italien, après un bref silence, affirma d'une voix assourdie :

- Il se peut qu'on nous trahisse, mais alors ce sera de l'extérieur. N'oubliez pas que nos activités sont contrôlées, surveillées, confrontées par de continuels recoupements. Ne vous laissez pas induire en erreur par les apparences.

- Ce n'est pas mon habitude.

Picca opina une fois de plus en hochant la tête, lentement, avec cette expression sombre et concentrée qui révélait son caractère. C'était sûrement un être passionné, fougueux, mais qui se jugulait sans relâche.

- Comment vous a-t-on présenté l'affaire ? s'enquit-il. Que savez-vous exactement ?

- Le plus simple, c'est que je vous répète textuellement les paroles de celui qui m'a confié cette mission. Voici ce qu'il m'a dit : « *Pour des motifs d'ordre personnel et politique, six agents communistes appartenant à un réseau Nord-Italie désirent changer de camp et se mettre au service de la France. Si cette offre est sérieuse, l'affaire nous intéresse. Un rendez-vous anonyme a été fixé : allez-y et faites l'enquête d'usage*. » Voilà, je ne sais rien de plus.

- Bien, approuva Picca, la transmission a été faite correctement. Quels sont les gages que votre service compte exiger de nous à titre de garantie ?

- N'allons pas trop vite en besogne, dit Francis, vaguement cordial tout à coup. Comme je viens de vous l'expliquer, je ne suis même pas chargé des négociations ; je suis seulement chargé de l'enquête préalable. La décision sera prise en haut lieu. Est-ce vous qui êtes chef de cellule ?

- Vous avez raison, approuva l'Italien, je vais trop vite en besogne. Non, je ne suis pas le chef de notre cellule, et mon rôle est

à peu près le même que le vôtre. Quand vous m'aurez fait connaître vos conditions, notre chef décidera. De notre côté, nous voulions d'abord savoir si cet accord était réalisable ou non.

- C'est de bonne guerre, reconnut Francis, et nos positions sont maintenant clairement définies. Les trois points capitaux de mon enquête sont les suivants : primo, nous voulons connaître les raisons véritables qui motivent votre désir de changer de camp ; secundo, nous devons savoir ce qu'il y a au-dessus de vous tertio, enfin, nous jugeons qu'il est indispensable de vérifier la filière que votre offre a suivie pour arriver jusqu'à nous. Ces trois points doivent être éclaircis une fois pour toutes, dans votre intérêt comme dans le nôtre.

- Naturellement, acquiesça Picca.

Diana, en silence, opina pour marquer son assentiment sur ces préliminaires. Elle avait les yeux brillants, les traits animés. Cet entretien, c'était visible, suscitait en elle une sorte d'exaltation ardente, fiévreuse.

Carlo, après avoir allumé une nouvelle cigarette, commença en baissant le front comme pour mieux se concentrer mentalement.

- Je devrais remonter trop loin en arrière si je voulais vous raconter étape par étape notre évolution politique. Notre réseau s'est constitué bien après la dernière guerre, à l'époque où le Parti s'est réorganisé. Nous avons été rattachés à l'ensemble des réseaux secrets opérant en Italie. Nous étions tous des idéalistes, inutile de le dire. Pour nous, la Cause était une religion. Malheureusement, notre idéal a été mis à rude épreuve et, au fil des années, le Kremlin est devenu pour nous une source d'amertume plutôt qu'une source de joie ou de fierté. Nous étions tous issus de vieilles familles communistes pour lesquelles Moscou était non seulement infaillible comme le Pape, mais intangible comme Dieu.

Il esquissa une moue un peu ricanante.

- Un beau jour, tout a changé... Les gens du Kremlin, poussés par un nouveau nationalisme russe, devenaient les bourreaux des Hongrois, des Tchèques et j'en passe. De plus, ils s'en allaient par le monde distribuer des sourires pour mieux conquérir des marchés économiques. Nous étions indiscutablement les dindons de la farce.

Il leva la tête, rencontra le regard de Coplan et conclut :

- Vous devinez la suite, j'imagine ?... Ecoeurés, nous avons commencé à détester cette fausse religion et ses prophètes imposteurs. Malheureusement notre opinion allait beaucoup plus loin qu'un simple choix politique : nous étions embrigadés. Comment nous en sortir ? Comment rester logiques avec nous-mêmes ? Il n'y avait qu'un moyen : servir un pays ou la liberté et la civilisation, malgré tout, ne sont pas encore devenus de vains mots.

Diana, se penchant, intervint pour préciser :

- Notre idéal reste le même. Ce n'est pas nous qui avons changé.

Les mains jointes, elle était frémissante. Carlo ajouta d'un air désabusé :

- Nous ne sommes pas des amateurs, Moreau. Loin de là !... Nous sommes de bons outils et nous pouvons encore rendre de grands services à la main qui nous utilisera. Entre les deux blocs impérialistes ; la Russie, d'une part, et les États-Unis, de l'autre, nous sommes prêts à servir la cause de la paix, du peuple ouvrier et de la liberté. C'est notre dernière chance. Un homme qui a mené de longs combats pour son idéal n'accepte pas facilement d'avoir lutté pour rien.

Coplan, pour dissiper l'âcre mélancolie que ce bilan avait suscité dans l'esprit de l'Italien, passa délibérément au deuxième point de son enquête.

- Comment votre réseau est-il articulé ?

- Il y a deux secteurs distincts. Le premier, c'est l'information. Notre chef dirige personnellement ce secteur. Le second, c'est l'agitation et la propagande. C'est mon domaine. Nous avons une zone d'action qui s'inscrit dans le triangle Milan, Gênes, Nice, et qui constitue la réplique fidèle de votre « Secteur 3, Zone Méditerranée ». Bien entendu, nous avons des ramifications à l'échelon inférieur et elles couvrent toute la région en question. Au-dessus de nous, il y a un agent qui supervise : Ernesto Varanic. C'est un Yougoslave naturalisé Italien, un ancien élève de l'École de Léningrad. Il centralise et transmet après vérification. Il diffuse également les consignes édictées en haut lieu.

- Je vois, murmura Coplan. Et je présume que ce monsieur va nous donner du fil à retordre ?

- Oui, probablement. Mais, par réciproque, rien ne nous empêche de nous servir de lui pour accroître la portée de nos opérations futures.

- Reste l'affaire de l'indicateur qui a joué le rôle d'intermédiaire entre vous et Paris. Qui est-ce ?

- Un ingénieur qui habite Turin. Il se nomme Aldo Fantini. Vous le trouverez, si cela vous intéresse, dans une pension de famille de la Via Tiziano, au 258. C'est un petit gars qui porte des lunettes et qui boite légèrement. Il a été écrasé par une moto quand il avait douze ans. Il est secrétaire syndical.

- Je n'ai rien d'autre à vous demander à ce sujet, dit Coplan, songeur. Quand et où désirez-vous organiser la prochaine rencontre ?

Carlo Picca réfléchit un moment.

- Eh bien, cela dépendra de votre décision, dit-il. Voici ce que je vous suggère : dans deux semaines, c'est-à-dire le 28, vous vous trouverez à 10 heures du soir au bar du Palace, à Turin. Diana vous y rejoindra. Si notre proposition ne vous intéresse pas, vous le lui direz et l'affaire en restera là. Si vous avez de nouvelles questions à poser ou des objections à formuler, Diana me fera signe. Si vous avez reçu ordre de pousser les négociations plus loin, Diana vous arrangera un rendez-vous avec notre chef.

- D'accord sur toute la ligne, accepta Coplan.

Et il ajouta négligemment :

- Si possible, ne modifiez pas ce programme.

Carlo haussa les épaules d'un air fataliste.

- Ça ne dépend pas de moi, grommela-t-il. En cas d'alerte, ne venez pas à Turin à la date convenue : le rendez-vous sera reporté automatiquement, de vendredi en vendredi, jusqu'à la fin janvier. Passé ce délai, nous saurons que vous préférez faire le mort. Ou que vous l'êtes éventuellement.

- A la vôtre, trinqua Coplan en vidant son grog qui était froid mais bien corsé.

Puis, les coudes sur la table :

- Si nous parlions un peu de cette affaire Van Bommel ?

CHAPITRE V

Avant de quitter Anvers, Coplan avait passé un coup de fil à Paris afin d'annoncer son retour. Il tiqua un peu en constatant qu'un collègue du service l'attendait lorsqu'il débarqua de l'avion régulier de la Sabena.

- C'est une nouveauté ? demanda-t-il à son confrère après les contrôles d'usage. Le service a organisé un comité d'accueil pour les agents qui se déplacent ?

Guy Mérand, un jeune gars aux allures de sportif, répondit en riant :

- Tu parles C'est plutôt le contraire, à vrai dire. Le Vieux a pensé que ta première idée serait de faire un saut jusqu'à son bureau. Or, comme il n'a pas le temps de te recevoir, il m'a envoyé à ta rencontre pour te signaler qu'il t'attendra lundi, à 10 h du matin. D'ici là, quartier libre.

- Fort bien. Tu es en voiture ?

- Oui. Je t'emmène et je te dépose où tu voudras.

- La première bouche de métro fera l'affaire.

Guy Mérand acquiesça.

Francis passa un dimanche très paisible dans son appartement. Comme il pleuvait, il ne sortit même pas pour aller au restaurant. Il prépara lui-même sa tambouille. Le reste du temps, tout en flânant entre ses bouquins et ses disques, il médita les résultats de son expédition à Anvers.

L'histoire de Carlo Picca, de Diana Veggiani et des autres personnages de ce réseau communiste n'était pas bien originale. Débordés par les événements, dégoûtés de servir une cause qui avait renié ses propres principes, ces gens-là s'étaient mis à la recherche d'une nouvelle orientation. Trop engagés pour reculer, habitués aux aventures de la vie clandestine, ils n'avaient d'autre ressource que de changer de bord. Jamais ils n'auraient pu se résigner à mener une existence bourgeoise ; d'une façon ou d'une autre, ils avaient besoin de poursuivre le combat qui justifiait leur destin. Et, en outre, ils avaient besoin de se sentir encadrés par une

organisation solide, puissante, capable de les protéger le cas échéant.

Le lundi matin, lorsqu'il arriva au Service, Coplan ne fut pas introduit dans l'antre de son patron, mais dans l'une des salles de conférence qui se trouvent au premier étage de l'ancienne caserne.

Quatre personnes étaient déjà assises autour de la table : le Vieux lui-même, James Cadénac, René Vautier et un autre personnage que Francis connaissait de vue mais dont il ne savait ni le nom ni les titres. Le Vieux présenta sommairement Coplan à cet inconnu, puis ajouta :

- C'est l'inspecteur Coplan qui s'est occupé de l'enquête préliminaire. Se tournant vers Francis :

- Monsieur Giron-Marreste représente la Commission interministérielle. Comme notre service n'est pas seul en cause et comme nous ignorons les développements futurs de l'affaire, il m'a semblé opportun de réclamer une délégation de la commission.

Coplan admit in petto l'habileté du Vieux. Depuis plusieurs mois, on savait qu'il y avait du tirage entre les divers services chargés de la Sûreté et du Contre-espionnage. Par ailleurs, le recrutement de certains anciens agents communistes avait déjà failli faire du raffut dans les sphères gouvernementales. A toutes fins utiles, le Vieux se ménageait une couverture officielle.

La conférence commença par un exposé rapide de l'affaire dont le Vieux résuma, en quelques phrases, le contenu.

Coplan fut ensuite invité à donner son rapport verbal. Ce qu'il fit en relatant fidèlement les événements de son voyage à Anvers.

Lorsqu'il se tut, il y eut un silence de plusieurs minutes. Chacun réfléchissait. Le délégué ministériel, qui avait pris quelques notes, demanda enfin en fixant sur Francis ses yeux gris :

- Votre avis personnel, inspecteur ? Comme vous êtes le seul à avoir vu cet agent italien, votre opinion peut nous servir de base de discussion.

- Carlo Picca et Diana Veggiani m'ont fait bonne impression, dit Coplan sans hésiter. Tout me porte à croire qu'ils sont sincères. En outre, Carlo Picca me paraît un élément de valeur. Physiquement et moralement, c'est un homme qui a de la classe. En d'autres termes,

une recrue de choix. Cependant, l'affaire me paraît relativement dangereuse. L'assassinat du courtier Van Bommel peut être un avertissement, soit pour nous, soit pour les transfuges.

Le Vieux, le front penché, grommela sans lever la tête :

- Ces affaires-là sont toujours dangereuses. Mais elles le sont dans la mesure où elles peuvent être fructueuses. Ces gens nous intéressent parce qu'ils peuvent nous apporter des renseignements d'une valeur inestimable. Or, c'est justement parce qu'ils les détiennent, ces secrets, qu'ils sont menacés.

- Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire, rectifia Coplan sur un ton pondéré. En soi, l'affaire ne me paraît pas saine.

Le Vieux, haussant ses lourdes épaules, grogna derechef :

- Un espion qui change de camp, c'est toujours malsain. Mais le problème n'est pas là. Ce qui compte, c'est de savoir si cela nous intéresse d'obtenir des renseignements inédits sur la structure des réseaux communistes de l'Italie du Nord. Le reste, c'est une question de cuisine. Qu'en pensez-vous, Cadénac ?

James Cadénac, le chef du secteur Méditerranée, était un individu âgé d'une cinquantaine d'années. Grand et maigre, sec, très distingué, habillé avec une élégance toute britannique, on le connaissait dans la bonne société niçoise comme ancien officier colonial devenu fort riche grâce à d'heureuses spéculations boursières. Ses relations mondaines auraient été surprises d'apprendre que ses propriétés de la Côte d'Azur, ses voitures, ses réceptions, ses fastueux loisirs et ses jeunes maîtresses appartenaient en réalité aux fonds secrets des Services Spéciaux. Nonobstant quoi, le personnage avait des qualités personnelles indéniables : l'intelligence, la sagacité, la parfaite maîtrise de soi, une vaste culture et beaucoup d'entregent.

- En ce qui me concerne, dit-il avec vigueur, j'estime que nous n'avons pas le droit d'hésiter un quart de seconde. Le moindre renseignement de première main sur les organisations clandestines que Moscou entretient dans mon secteur revêt une importance capitale. Quels que soient les risques, prenons-les. Cela en vaut la peine.

Giron-Marreste, tout en jouant avec son stylomine, objecta d'une voix feutrée :

- Votre opinion me paraît un peu... euh... un peu absolue. Quels que soient les risques, dites-vous, prenons- les. Est-ce judicieux ? Embaucher des agents adverses, c'est une arme à double tranchant. Nous avons des positions à protéger, nous aussi.

- D'accord, dit Cadénac, et je ne perds pas de vue que c'est un poker dont les conséquences peuvent être fâcheuses pour nous. Mais je vous répète : prenons le risque, le jeu en vaut la peine.

- En êtes-vous si sûr ? insista le délégué ministériel.

- Oui, rétorqua Cadénac, et je vais vous le prouver séance tenante. Au début de cette année, des indiscrétions ont porté à la connaissance des stratèges russes les nouvelles dispositions envisagées par l'O.T.A.N. Comme vous le savez, ces dispositions préconisent, en cas de conflit, le groupement de toutes les défenses atlantiques dans une zone méridionale allant de Marseille à Rome. En réponse à ces informations, Moscou a décidé ipso-facto de renfoncer ses réseaux dans cette zone. Et de cela, nous avons des preuves. Ce ne serait qu'un demi-mal s'il ne s'agissait que de réseaux de renseignements ; mais ce qui est plus grave, c'est qu'il s'agit également de réseaux d'agitation et de propagande. Or, nous sommes bien placés pour savoir quels dégâts ces techniciens des sections « agitrop » peuvent commettre dans des moments de crise.

Cadénac s'échauffait visiblement. Mais, chez lui, l'ardeur combative ne se traduisait ni par des gestes ni par des haussements de ton. Au contraire, il s'animait à froid. Sa diction devenait plus précise, sa voix plus calme. Ses mains, posées sur le buvard vert, ne bougeaient plus.

- Nous devons méditer la leçon des événements passés, continua-t-il. Depuis la fin de la guerre, partout où il y a eu des conflits armés, ce n'est pas la guerre des Titans qui s'est déchaînée, c'est la guerre des Lilliputiens ! La guérilla dans les campagnes et les villages, la guerre des saboteurs, des terroristes, des francs-tireurs isolés... C'est ainsi que se gagnent les batailles de nos jours. Il est possible que des fusées stratosphériques nous tombent un beau matin sur la tête. A cela, nous ne pouvons guère remédier, nous ; c'est l'affaire des États-majors. Mais si des menées politiques habilement inspirées se transforment en révolution, si le désordre s'installe entre Toulon et Gênes, à ce moment-là notre rôle sera

décisif. Car si nous connaissons nos adversaires éparpillés dans les villes et dans les hameaux, si nous savons où se trouvent leurs repaires, leurs centres de ralliement, nous gagnerons la partie en moins de deux. Je crois que c'est clair ?

Le silence qui tomba autour de la table était une approbation tacite. Tacite et unanime. Giron-Marreste, comprenant qu'on venait de le mettre au pied du mur et qu'il devait prendre position, reconnut :

- Oui, évidemment, considérée de la sorte, l'affaire est digne d'être envisagée.

Le Vieux, impassible, contemplait d'un œil pensif sa pipe éteinte. Et Coplan, qui l'observait, se marrait en douce. Un vrai Machiavel, le Vieux. Cette discussion entre le délégué ministériel et James Cadénac, c'était exactement ce qu'il avait souhaité. Sa décision était prise depuis longtemps, et la présence de René Vautier à la conférence le prouvait, mais il ouvrait son parapluie.

- Eh bien, reprit Giron-Marreste, examinons à présent les aspects pratiques de l'affaire.

Sortant de la léthargie, le Vieux prononça :

- Nous avons deux questions à mettre au point. Primo : quels gages allons-nous demander à ces gens ? Secundo, quelles promesses allons-nous leur faire ? La protection de nos agents, je n'en parle pas. C'est mon affaire.

James Cadénac prit de nouveau la parole :

- Comme gages, je propose de demander trois choses : la liste des affiliés clandestins du Parti, le relevé des dépôts d'armes, les codes de la liaison radio avec l'échelon supérieur. En échange, après une période de transition que nous pouvons fixer à douze ou dix-huit mois, nous leur garantissons une affectation dans un secteur de leur choix. Je m'occuperai d'eux pendant la transition.

Le Vieux se tourna vers Giron-Marreste en disant :

- Cela me paraît raisonnable. Qu'en pensez-vous ?

- Oui, en effet, approuva le délégué ministériel.

Coplan eut la certitude que le Vieux avait réglé toute cette histoire avec James Cadénac avant la conférence. Si quelque pépin devait surgir par la suite, personne ne pourrait rien reprocher au Vieux. Il avait la caution morale du ministère.

Après une demi-heure de discussion sur des détails, la conférence prit fin. Giron-Marreste s'en alla, satisfait. Le Vieux lui avait promis une copie de l'enregistrement des paroles échangées autour de la table ; ce document sonore, destiné aux archives du ministère, ferait office de procès-verbal.

Dans le bureau du Vieux, la conversation prit un tour moins académique.

- Voici mon plan de bataille, lança le Vieux en allumant sa bouffarde. Vous, Cadenac, vous restez dans la coulisse. Coplan ne fera appel à vos services qu'en cas d'extrême urgence ; nous établirons un système de liaisons ultra-rapides. Vous, Vautier, vous êtes à la disposition de Coplan pour l'assister et le couvrir. Arrangez-vous ensemble comme vous l'entendez. Premier objectif : vérifier la chaîne qui nous a transmis l'offre de Carlo Picca. Il y a quelque chose qui cloche de ce côté-là et ça me chiffonne.

James Cadénac, se sentant visé, ne put réprimer un bref haussement des épaules.

- Que voulez-vous que j'y fasse ? maugréa-t-il, à la fois vexé et agacé. Je prends des précautions invraisemblables, vous le savez bien. Mais c'est toujours pareil : tôt ou tard, un indicateur veut faire le malin, se fiche dedans et se trahit.

- Je ne vous reproche rien, Cadénac, dit le Vieux. Mais voilà un réseau adverse qui trouve le moyen de nous adresser des offres comme si nous avions une enseigne suspendue au-dessus de notre porte ! Avouez !...

- Vous exagérez, se défendit Cadénac. Les indicateurs ne travaillent jamais à coup sûr. Ils tâtent le terrain, ils lâchent un mot par-ci, un mot par-là, ils sondent, ils fouinent. Si j'ai fini par être informé, c'est simplement parce que mes écoutes sont bien organisées.

- Ouais ! ricana le Vieux. En attendant, c'est contraire au principe même du service. Une cloison est étanche ou elle ne l'est pas. Elle ne l'est plus du moment que des messages passent au travers. Ceci dit, quelle est la conclusion de votre enquête à ce sujet ?

- J'ai remonté la filière jusqu'à un certain Cardelli. C'est un Italien, un baron. Baron Emilio Cardelli... Il doit avoir la soixantaine bien sonnée. Grand, corpulent, bavard, le geste facile et la respiration

assez courte, vous voyez le genre. Il habite à San Remo, du côté de la Via Volta ou de la Via Massa. Il représente diverses firmes pour lesquelles il place, comme grossiste, des liqueurs, du vermouth et du chianti. En réalité, il entretient une clientèle qu'il s'est constituée depuis fort longtemps, et il a deux employées qui s'occupent du reste. Mes investigations se sont arrêtées à cet individu. Pas moyen d'aller au-delà.

Coplan intervint pour déclarer simplement :

- Il y a un raccord qui manque. D'après Carlo Picca, son indicateur s'appelle Aldo Fantini. C'est un jeune ingénieur de Turin. Un gars qui boîte et qui porte des lunettes.

- Connais pas, dit Cadénac, soucieux. Aucun rapport ne mentionne ce personnage.

Le Vieux conclut alors :

- C'est donc par là qu'il faudrait commencer. Nous avons un battement de quelques jours pour tirer cela au clair. Avant de renouer avec Picca, nous devons savoir d'une manière tout à fait précise ce qu'il y a entre ce Baron qui vend du chianti et le boiteux de Turin. A vous de jouer, Coplan.

- Bien, acquiesça Francis. Je me mettrai en route dès demain.

Le Vieux arqua ses sourcils touffus.

- Pourquoi demain ? Pourquoi pas cet après-midi ?

- Parce que je vais travailler toute la nuit avec Vautier. Nous devons préparer nos batteries.

- Soit, grogna le Vieux, pas très convaincu.

Et Coplan, clignant de l’œil vers Vautier, annonça mezzo-voce à ce dernier :

- Je vais retenir une table au Lido.

CHAPITRE VI

Coplan et Vautier, en compagnie de deux jolies blondes au caractère aimable, passèrent une nuit fort agréable. Le Lido, qui se targue d'être le plus beau cabaret du monde, ne déçoit pas ses clients. On y mange pas trop mal, le champagne est correct, les

orchestres ont du dynamisme et de l'entrain, le spectacle est un enchantement. Au reste, les célèbres Blue-bell Girls méritent à elles seules le déplacement. Ces filles superbes, qui dansent à ravir, créent une sorte de miracle auquel personne ne résiste : dans la féerie des projecteurs, elles composent un bouquet de jeunesse, de beauté, de grâce, à mi-chemin entre le rêve et la réalité.

Mais Coplan n'avait pas organisé cette sortie dans l'unique but de se divertir. Ce qu'il avait cherché, c'était l'occasion d'observer René Vautier en liberté. Car, avant de faire équipe avec ce nouveau camarade, il jugeait prudent de prendre un peu sa mesure. Il ne l'avait plus revu depuis l'hiver précédent, alors que Vautier, simple inspecteur à la Police Judiciaire, lui avait apporté une collaboration particulièrement efficace et intelligente. (Voir : « Étau sans pitié »)

Agé de trente-deux-ans, de taille moyenne, bien charpenté en dépit de sa minceur, Vautier avait un visage rond et plat, des cheveux d'un blond presque roux, des yeux gris-vert légèrement bridés, une voix rauque, des gestes mesurés, un sang-froid à toute épreuve. Au premier abord, il semblait distant, effacé, d'une modestie presque voisine de la médiocrité. Il n'était pas très séduisant, d'ailleurs. Mais cette première impression était trompeuse. Pour agir à retardement, le charme de l'ancien inspecteur de la P.J. n'en était pas moins puissant. Vers les deux heures du matin, la compagne de Vautier - une fille qui n'avait pourtant pas froid aux yeux, elle non plus - était complètement subjuguée par son partenaire.

Coplan s'estima fort satisfait de ce petit test. Et, le lendemain, quand il retrouva Vautier pour l'apéritif, au Marignan, il le lui dit en souriant.

Vautier répondit :

- Vous savez, je n'étais pas dupe. Je me doutais bien que vous aviez une idée derrière la tête... D'accord, j'ai encore pas mal à apprendre dans le domaine des mondanités. Et aussi dans la manière d'évoluer parmi les gens. Mais je me suis quand même bien amusé. Surtout après !... Votre blonde a essayé de me faire parler. Les confidences sur l'oreiller... Je suppose qu'elle vous a téléphoné ?

- Oui, avoua Francis, rigolard. Vous lui avez drôlement bourré le crâne, soit dit en passant.

- C'est une collègue du service ?

- Bien entendu ! Nous avons toute une écurie de donzelles de cet acabit. Jolies, distinguées, pas farouches.

Vautier, rêveur, conclut en contemplant son verre de whisky :

- Un examen de ce genre, ça n'a rien de déplaisant. Une seule épreuve vous suffit ?

- Je savais que vous ne m'en voudriez pas. Et maintenant, venons-en aux choses sérieuses.

Comme le Vieux l'a indiqué hier, le premier objectif consiste à découvrir le chaînon qui fait la jonction entre l'indicateur du réseau Picca et l'indicateur qui nous a transmis cette offre. Nommément, le lien qui relie l'ingénieur de Turin, Aldo Fantini, au marchand de vermouth de San Remo, le baron Emilio Cardelli.

- Est-ce indispensable ? Chez nous, à la P.J., nous avions pour principe de ne jamais remuer inutilement les eaux bourbeuses où grouillent les indicateurs.

- Le cas est différent. Nous ne pouvons pas engager des tractations aussi délicates sans éliminer d'abord les risques de fuites. Il ne s'agit pas ici de trouver un criminel, ne l'oubliez pas. Il y a un abîme entre votre ancien métier et vos activités nouvelles. Les affaires policières et le renseignement, ça se ressemble à peu prés comme une souris et une girafe... Une fois que les négociations seront entamées pour de bon, la vie de plusieurs dizaines d'agents sera impliquée dans l'affaire. S'il y a trahison quelque part, c'est le désastre.

- Comment comptez-vous procéder ?

- J'irai d'abord rendre visite à Fantini. Pour nous, c'est la piste la moins compromettante. Connaissez-vous Turin ?

- A peine. J'y suis allé deux ou trois fois, en touriste, mais je n'y ai jamais séjourné.

- Peu importe. Achetez un plan détaillé de la ville. Vous descendrez à l'Hôtel Suisse, Via Sacchi. Moi, je prendrai une chambre au Regina. Le matin, à 10 h précises, et le soir, à 20 h, je m'arrangerai pour passer à la Piazza Vittorio Veneto. Cette place se trouve à quelques Minutes de l'ancien Palais Royal. Dans le

prolongement de la place, il y a un pont qui enjambe le Pô. Et, de l'autre côté, vous verrez des statues. Je fumerai une cigarette devant les statues, puis je me mettrai en route. C'est vu ?

- Oui, c'est noté. Comment dois-je vous contacter pour faire mon rapport ?

- Je dînerai au San Giorgio, le restaurant du Parco Valentino, entre 9 et 10 heures du soir. Éventuellement, déposez-y un message à mon nom. C'est-à-dire, au nom de Pierre Moreau. Nous utiliserons le code 17.

Vautier opina, puis, après un moment de réflexion :

- Vous prévoyez de la bagarre ?

- Non, que diable ! rétorqua Francis. Nous devons passer inaperçus, partout et toujours. Je parie du reste que le Vieux va nous le rappeler, tout à l'heure, avant de nous lâcher. Nous sommes des gentlemen discrets, pas des gangsters.

Sur ces mots, Coplan consulta sa montre.

- Il est temps d'y aller, dit-il.

Il vida son Dubonnet, appela le garçon, régla les consommations.

L'entrevue avec le Vieux fut relativement longue. Comme chaque fois qu'il mettait une nouvelle mission au point, le Vieux se montrait tatillon, scrupuleux à l'extrême, embêtant pour tout dire.

- Ah ! s'exclama-t-il soudain, j'ai reçu des nouvelles d'Anvers. Notre ami Domine, le patron du bar « Moby Dick », nous a fait parvenir les empreintes relevées sur les verres de Carlo Picca et de Diana Veggiani. Nous n'avons rien de semblable au fichier ; nous n'avons donc jamais eu affaire à ces deux personnages. J'ai néanmoins mobilisé Fondane ; comme il est actuellement disponible, je l'ai chargé de s'occuper de cette Diana. Il vérifiera son identité, son curriculum et ses relations. Cela peut servir en temps utile. Si vous avez besoin de lui, il sera au Fiorina jusqu'au 28 au soir.

- Excellente idée, commenta Francis. Rien d'autre à signaler ?

- Non, vous êtes parés. Une voiture vous attend au garage. Un dernier mot : pas de témérité intempestive, pas de scandale, pas de violence.

Il dévisagea Coplan d'un œil plus sévère pour ajouter :

- Et vous, pas trop de fantaisies, hein ? Limitez vos initiatives au strict nécessaire. En outre, efforcez-vous de ne pas mépriser l'aide que je vous procure. Si l'affaire d'Anvers avait mal tourné, je me serais bien gardé de vous tendre la perche. Pourquoi n'avez-vous pas emmené notre ami François Walkens ?

- Vous m'aviez recommandé de l'utiliser à Bruxelles, pas à Anvers.

- Hmm, émit le Vieux. Voilà exactement le genre de subtilité auquel je faisais allusion.

Arrivé à Turin le mercredi vers la fin de la matinée, Coplan, selon son habitude, commença par tâter le terrain en flânant d'un air désœuvré dans les parages de la Via Tiziano.

La pension de famille où habitait l'ingénieur Aldo Fantini occupait un immeuble bourgeois situé presque à l'extrémité de la rue, du côté du chemin de fer. En fait, la Via Tiziano aboutit dans une rue sans issue, la Via Muratori.

De l'autre côté, elle donne dans le Corso Galilei qui longe la rive gauche du Pô.

Le lendemain, s'étant posté à l'angle de la Via Nizza, Coplan aperçut, à 8 h 30 du matin, l'homme auquel il s'intéressait. A vrai dire, le signalement de Fantini aurait fait le bonheur d'un détective amateur. Âgé d'une trentaine d'années, petit, plutôt laid, l'ingénieur pouvait difficilement être confondu avec quelqu'un d'autre. Ses lunettes à monture d'écaille et sa claudication lui enlevaient toute chance de rester anonyme. Il n'était pas antipathique, du reste. Il avait une figure rectangulaire, un nez épais, un menton en galoche, une expression neutre : l'air du brave type serviable, inoffensif.

Enveloppé dans un pardessus de ratine dont il avait relevé le col pour se protéger du vent froid, Fantini, une serviette de cuir dans la main droite, se dirigea en trottinant vers le Corso Dante.

Coplan ne se donna pas la peine de le suivre. Un peu plus tard, au Ponte Vittorio, Francis aborda carrément Vautier et lui dit :

J'ai vu mon homme. J'irai le saluer à la pension de famille, ce soir, à 8 h. Par conséquent, temps libre d'ici là. Arrangez-vous pour

m'accrocher à 8 h moins cinq à l'angle de la via Cellini et du Corso Galilei.

- Entendu.

Ils se séparèrent.

Coplan décida alors de contacter Fondane. Il dut poireauter plus de deux heures dans les environs de l'Hôtel Fiorina. Enfin, vers midi un quart, Fondane, les mains dans les poches de son élégant loden gris, s'amena d'un pas tranquille. Joli garçon, le teint coloré par le vent, les cheveux lustrés, le torse athlétique, Fondane ressemblait de plus en plus à une gravure de mode.

Coplan le croisa au moment où il traversait le square de la Piazza Solferino.

- Buon giorno, amico mio ! lui lança Francis.

- Hé! Como va? enchaîna Fondane, enjoué.

- Va bene, grazie.

- Che posso fare per lei? (Que puis-je faire pour vous)

- Me payer l'apéritif, pour commencer, suggéra Coplan.

- D'accord.

Ils prirent la direction de la place San Carlo.

- Quoi de neuf ? s'enquit Fondane.

- C'est calme, du moins jusqu'à nouvel ordre. Et toi ?

- Rien à signaler. La signorina Veggiani est en voyage, paraît-il. J'ai pu vérifier les renseignements que vous avez donnés au Vieux. Tout est conforme : célibataire, secrétaire sans emploi, domiciliée au Corso Ferruci, n° 417. Date et lieu de naissance, mère française, etc... Tout est rigoureusement exact.

- Tant mieux. Et où voyage-t-elle ?

- Je n'en sais rien. Je pourrais essayer de questionner des voisins, dans la maison où elle habite, mais ça me semble un peu trop scabreux. Je préfère attendre.

- Oui, inutile d'attirer l'attention. Nous avons une semaine et deux jours devant nous.

- Et Fantini ?

- Je compte lui rendre visite ce soir.

Ils prirent l'apéritif ensemble dans un café de la Piazza San Carlo, après quoi ils s'en allèrent chacun de leur côté.

Ce même soir, à 8 h, Coplan franchissait la porte de la pension de famille de la Via Tiziano. Une femme entre deux âges, petite et revêche, vint au-devant de lui.

- Monsieur ? fit-elle en le scrutant sans amabilité.

- Je voudrais parler au signor Aldo Fantini, dit Francis en italien.

- Les pensionnaires sont à table en ce moment.

- Parfait. J'attendrai.

Sans cesser d'examiner le visiteur, la femme l'introduisit dans un petit salon incroyablement triste. La pièce, mal éclairée, n'était même pas chauffée.

- Qui dois-je annoncer ? demanda-t-elle.

- C'est de la part d'un ami.

Trois minutes à peine s'écoulèrent. La porte du salon s'ouvrit et l'ingénieur fit son apparition. Il finissait de mastiquer une bouchée, tout en s'essuyant la bouche au moyen d'une serviette qui aurait mérité d'aller à la lessive.

- Monsieur ?... Vous avez demandé à me voir ?

- Permettez-moi de me présenter, dit Coplan, toujours en italien. Je m'appelle Pierre Moreau et je viens de Nice.

A travers ses grosses lunettes, Fantini étudiait Coplan avec une espèce d'avidité un peu inquiète. Très myope, il avait de lourdes paupières charnues. Il était encore plus laid de près que de loin.

D'un ton un peu hésitant, il demanda :

- De quoi s'agit-il ?

- Nous avons des amis communs, répondit Coplan, laconique. Et j'aimerais bavarder quelques instants avec vous, au sujet d'une affaire dont vous vous êtes occupé.

- Bon, mais pas ici. Je termine mon repas et nous sortirons ensemble. Quelques minutes de patience, je vous prie.

Il disparut, pour revenir cinq minutes plus tard, vêtu de son pardessus de ratine. Le vent d'hiver était glacial maintenant. Marchant côte à côte dans la nuit, ils traversèrent la Piazza Carducci. Dans une petite rue sinistre, qui bordait l'Ospedale Maggiore, Fantini désigna de la main un bistro qui ne payait pas de mine.

- Allons là, proposa-t-il, nous pourrons causer.

Dans le café, il n'y avait guère que trois ou quatre clients, des ouvriers qui se tenaient au comptoir et qui parlaient de football. Le patron et deux de ses clients saluèrent familièrement l'ingénieur en l'appelant par son prénom.

Sur un geste de Fantini, Coplan prit place à une table, tout au fond de la salle. L'ingénieur commanda un café, et Francis la même chose.

- De quoi désirez-vous me parler ? s'enquit enfin l'Italien.

- Comme je vous l'ai dit, nous avons des amis communs et je voudrais vous demander de m'aider à tirer une petite affaire au clair Il s'agit de certaines offres qui ont été faites par votre entremise à d'autres personnes que je connais également.

Coplan, sans s'expliquer davantage, dévisagea Fantini. Ce dernier murmura :

- Je m'excuse, mais je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Et d'abord, quels amis communs avons-nous ?

L'ingénieur tournait vers Coplan un visage inexpressif, un peu idiot presque à force d'innocence.

- Cigarette ? proposa Francis.

- Merci, je ne fume pas.

- Connaissez-vous Carlo Picca ? Diana Veggiani ?

- Non, ces noms ne me disent rien. Il est vrai qu'il y a des tas de gens qui me connaissent, moi ! Je suis secrétaire du syndicat métallurgique, je fais partie de l'Amicale des Ingénieurs, et, de plus, je m'occupe d'un ciné club !

Coplan alluma une cigarette, aspira une bouffée, puis demanda :

- Vous ne connaissez pas le baron Emilio Cardelli, de San Remo ?

- Non.

Un sourire se dessina sur les lèvres de Co-plan.

- En somme, résuma-t-il sur un ton cordial, vous ne voyez pas de quoi je parle ?

- Absolument pas.

- Est-il nécessaire que je me fasse mieux comprendre ?

- A vous de juger.

Coplan s'accouda à la table.

- Écoutez, Fantini, prononça-t-il d'une voix à peine distincte, vous avez raison d'être prudent, on ne l'est jamais assez dans ce genre d'affaires. Mais il y a des limites. Moi, il faut que je sache à quoi m'en tenir. Vous avez fait passer une offre qui intéresse des gens à Paris. A qui avez-vous transmis ces propositions ?

Fantini ôta ses lunettes et se mit à les essuyer avec son mouchoir. Ses gros yeux brouillés se posèrent sur Coplan.

- Vous savez, murmura-t-il évasivement, on parle aux uns et aux autres. Comme je viens de vous le dire, j'ai beaucoup de relations et je vois des tas de gens. Je ne sais plus très bien qui s'est offert pour annoncer les tractations. Si on y tenez vraiment, je ferai des recherches à ce sujet. Où puis-je vous envoyer un message ?

- Je ne reste que trois jours à Turin. Je serai jusqu'à samedi au Regina. Je vous rappelle mon nom : Pierre Moreau. Comme de juste, une indemnité raisonnable récompenserait votre travail de recherche.

- Hmm, Hmm, opina l'ingénieur. Je crois que c'est l'usage, n'est-ce pas ?

- A prendre ou à laisser : deux cent mille lires.

- D'accord.

Coplan sortit de sa poche une liasse de billets. Il en compta vingt, les remit à Fantini et ajouta :

- Le reste, vous l'aurez après.

Sur ce, il se leva et partit.

Plus tard, au restaurant San Giorgio, lorsque Vautier vint le rejoindre, Francis annonça laconiquement :

- J'ai amorcé Fantini et j'espère que ça va créer des remous. Vous aimez les spaghetti ?

CHAPITRE VII

Malgré la présence de Vautier qui surveillait sans relâche les abords de l'hôtel, Coplan se tenait quand même sur ses gardes. Depuis le curieux traquenard qui avait failli le coincer chez le trafiquant anversois, il avait de bonnes raisons de se méfier des

relations de Carlo Picca. En réclamant un délai pour fournir le nom de son correspondant, le petit ingénieur boiteux avait sûrement une idée derrière la tête.

Le lendemain, vers neuf heures du matin, alors qu'il achevait de prendre le petit déjeuner qu'il s'était fait servir dans sa chambre, Francis, confortablement installé dans son lit, fut soudain captivé par un léger bruit à la porte.

Les sourcils froncés, il vit bouger lentement la poignée de lourd métal chromé. Quelqu'un essayait d'entrer en douce dans la chambre, quelqu'un qui oubliait de frapper à la porte ou qui n'avait pas l'habitude de le faire.

Coplan savait qu'il avait mis en place le verrou de sûreté.

Il se leva en silence.

Pieds nus sur le tapis, il s'approcha de l'huis. Au même instant, on frappa trois petits coups secs contre le battant.

Francis se glissa de côté. Ces panneaux de bois, d'une minceur affligeante, ne constituent pas une protection efficace contre une arme à feu.

- Qu'est-ce que c'est ? cria-t-il.

- Scusi, Signor Moreau. Une lettre pour vous. C'est marqué « URGENT » sur l'enveloppe.

- Glissez-la sous la porte.

- Certainement, monsieur.

L'enveloppe blanche, un peu malmenée à cause du tapis, passa néanmoins sous la porte.

- Merci, cria Coplan.

Il ne ramassa le pli que deux minutes plus tard. La lettre, timbrée à Turin même, avait été régulièrement distribuée par la poste et c'était quelqu'un de l'hôtel qui venait de l'apporter.

Elle contenait un demi-feuillet de papier commercial (sans en-tête) sur lequel on avait dactylographié ces deux phrases non signées :

« *Entre 11 heures et minuit, au bar Corsaro, dans la Via Gramsci, à Gênes. Demandez Giuseppe Diovane. Annoncez-vous de la part de Tonio Barroca pour l'affaire qui vous intéresse*. »

Ainsi, non seulement Fantini tenait sa promesse, mais il faisait preuve d'une louable célérité.

Francis, tout en se mettant à sa toilette, médita la réponse de l'ingénieur. Dans un sens, c'était la méthode classique du renseignement indirect, c'est-à-dire non compromettant. Par son message, Fantini montrait bien qu'il pensait à sa sécurité et qu'il avait ses techniques personnelles.

Dès qu'il fut prêt, Coplan sortit.

Il s'en alla à pied vers les statues de la Piazza Vittorio Venetto. Là, après avoir allumé une cigarette, il attendit patiemment que Vautier fasse son apparition.

A la fin, comprenant le sens de cette promenade, Vautier abandonna son rôle d'ange gardien et s'approcha.

Coplan s'enquit d'abord :

- Personne à mes trousses ?

- Non. Je ne me serais pas montré si ç'avait été le cas.

- C'est devenu moins important. Fantini m'a envoyé le renseignement par la poste et nous changeons de décor. J'ai rendez-vous, ce soir, entre 11 h et minuit, avec le nommé Giuseppe Diovane, dans un bar de la Via Gramsci, à Gênes.

- Parfait ! Dites donc, il n'a pas lambiné, Fantini.

- Il a dû poster son message hier soir, avant minuit. C'est un gars expéditif.

- Nous filons à Gênes ?

- Oui. Vous me prendrez au vol, à midi moins le quart, devant le bâtiment de la Poste, Via Alfieri. Je vous expliquerai le reste pendant le voyage.

- Va bene !

La Via Gramsci, quartier général de la pègre gênoise, est une rue inquiétante. Du Palais Doria au Palais San Giorgio, elle décrit un arc de cercle qui longe fidèlement les quais sinistres du vieux port. Une fois la nuit tombée, elle se peuple de truands, de vagabonds et de filles que les bourgeois de la vieille cité ligurienne préfèrent ne pas rencontrer.

La police elle-même, après quelques essais désastreux, a dû se rendre compte qu'il valait mieux renoncer à mettre de l'ordre dans ce

secteur. Avec ses bars interlopes, ses boîtes de nuit, sa faune crapuleuse, la Via Gramsci constitue en quelque sorte un abcès de fixation qui assure la santé du reste de la ville.

Avant de pousser la porte du bar Corsaro, Coplan jeta un rapide coup d’œil à sa montre. Elle marquait 11 h 20. Dans la nuit humide, les rumeurs qui provenaient du port étaient comme assourdies.

Par comparaison avec certains caboulots des ruelles avoisinantes, le Corsaro était presque un bar chic. La façade, remise à neuf, était éclairée par une grosse lampe en forme de boule. La devanture comprenait une large vitrine fermée par un rideau de velours cramoisi ; une porte latérale donnait accès à l'établissement. Sur cette porte vitrée, une tête de corsaire accompagnait le nom du bar peint en lettres d'or.

La salle était relativement petite. Au fond, un comptoir d'acajou. A gauche et à droite, quelques tables. Dans un coin, un jukebox.

Quand Coplan fit son entrée, toutes les têtes se tournèrent vers lui. La musique jouait en sourdine un air à la mode.

Coplan prit place à la première table, près de la porte. Personne ne parut s'intéresser à lui, les regards ne s'étaient d'ailleurs pas attardés plus d'une demi-seconde.

Derrière son comptoir, le patron, un gros type en veston clair, fumait le cigare en bavardant avec deux clients. A une autre table, quatre gars taciturnes jouaient aux cartes. Un garçon en petite veste blanche débouchait une bouteille de gin. En somme, l'endroit était paisible. Trois filles trop maquillées tenaient compagnie aux joueurs de cartes. Elles écoutaient la musique, passives et tranquilles.

Le garçon s'amena, suivi de près par une belle brune sortie d'on ne sait où. Avec toute l'habileté que confèrent l'habitude et l'expérience, la souris se trouva assise à côté de Francis à l'instant précis où le garçon se penchait pour prendre la commande :

- Cinzano-dry, dit Coplan.

- Pour moi, whisky, enchaîna la donzelle.

Imperturbable, le garçon s'inclina en signe d'acquiescement. Puis il s'en alla vers son comptoir.

La femme - elle avait la trentaine dûment sonnée, mais elle avait des yeux admirables et un soutien-gorge de première classe - se

tourna vers Francis, lui décocha un sourire d'alligator et minauda en anglais :

- On se sent tout seul, comme un pauvre petit canard ?

- Doucement, chérie, prononça Coplan en italien. Tu me fais peur, avec ta grande bouche.

- Voyez-vous ça ! riposta-t-elle, enjouée. Joli garçon et grossier avec les dames. C'est pour te rendre heureux, mon mignon, que j'ai une grande bouche.

Elle cligna de l’œil, engageante comme le vice incarné.

- Français, hein ? dit-elle, confidentielle.

- Espagnole, hein ? répliqua-t-il du tac au tac.

- Oh, un connaisseur ! gloussa-t-elle, ravie.

Le garçon vint déposer les deux consommations. Coplan dévisagea la femme et, en la toisant d'un œil narquois, murmura très bas, gentiment :

- Tu me plais, mais je n'ai pas besoin de toi ce soir. Tu vas prendre ton verre et tu vas aller le boire à ma santé où tu voudras. Et si tu veux me faire plaisir, va dire au patron que j'aimerais causer un moment avec le signor Giuseppe Diovane.

Le sourire de la brune se fana subitement.

- O.K.

Elle soupira, se leva, prit son verre. Fataliste comme toutes ses consœurs, elle ne songea ni à protester ni à insister. Elle déposa son whisky sur une table voisine, s'approcha du comptoir et chuchota trois mots au gros type en costume clair. Le bonhomme acquiesça distraitement.

Cinq ou six minutes s'écoulèrent. Coplan vida son verre par petites gorgées, puis, d'un claquement de doigt, appela le garçon.

- Un autre.

- Bien, monsieur.

Il revint avec le verre. Coplan demanda :

- Combien ?

- Mille lires, monsieur... Si monsieur veut bien passer aux toilettes. La porte à droite, derrière le comptoir.

Francis paya ses consommations, but une gorgée, se leva et contourna le comptoir. Au bas d'un escalier d'une dizaine de marches de bois, l'homme au complet clair épiait l'arrivant en faisant

mine de contempler son cigare. Une applique murale éclairait en oblique son lourd visage inexpressif.
- Vous voulez voir Giuseppe Diovane ? demanda le gros en scrutant Francis.
- Oui.
- C'est de la part de qui ?
- Tonio Barroca.
- C'est pour quel genre de conversation ?
- Conversation d'affaires.
- Qui êtes-vous ?
- Moreau. Pierre Moreau... Mais mon nom ne vous dira rien. Je viens de Nice et je m'occupe d'une affaire qui intéresse certains milieux français.
- Bon, je vais vous conduire. Vous permettez ?
Il planta son cigare entre ses lèvres épaisses, puis, de ses deux mains, tâta prestement la poitrine de Francis et les poches de son manteau, tout en mâchonnant d'une voix placide :
- Pas armé, j'espère ?
- Non, pas armé, dit Francis en écartant les pans de son pardessus.
- Parfait. Sortez dans cinq minutes et attendez-moi au coin de l'impasse, à côté du volet de fer. C'est à quelques pas d'ici.
- Compris.
Cinq minutes plus tard, guidé par l'obligeant bonhomme, Coplan prenait la direction du Bacino delle Grazie. Par un dédale de ruelles sordides, ils coupèrent sur le Corso Quadrio. Après avoir franchi une voie ferrée, ils s'engagèrent entre les bâtisses sombres qui longent les bassins de carénage.
Comme coupe-gorge, c'était choisi. Les bâtiments vétustes de l'ancien bassin maritime dressaient dans l'obscurité leurs murailles noires. Parfois, entre les murs, il y avait tout juste la place pour marcher à deux de front. Dans ces ténèbres où stagnaient des odeurs de goudron et de mazout, les lumières du môle Umberto n'arrivaient plus.
Au débouché d'un de ces couloirs, le gros type au cigare marmonna entre ses dents :

- Minute... Restez ici et ne bougez pas. Je vais voir si Giuseppe est là.

Il continua seul. La tache pâle de son costume clair s'effaça à l'angle d'un mur de briques.

Tout à coup, un cri rauque éclata dans le noir et se mua en une sorte de vocifération haletante, désespérée. Deux coups de feu tonnèrent, puis deux autres, suivis d'une longue plainte aiguë.

S'aplatissant contre le mur de briques, Coplan tendit l'oreille. Il y eut deux appels furieux, puis une dernière fusillade, brutale et brève. Coplan, le souffle bloqué, entendit des pas qui galopaient entre les hangars.

Un silence funèbre et angoissant tomba sur le quai.

Après trois ou quatre minutes d'attente, Francis, les nerfs survoltés, se faufila rapidement sur les traces du gros Italien qui lui avait servi de guide. Quelque chose d'imprévu avait dû se passer, mais quoi ? Rester là plus longtemps, c'était sans doute inutile. Et sûrement plus dangereux que de bouger.

Francis arriva soudain dans une espèce de cour pavée, entre deux entrepôts. Devant lui, c'était l'eau croupissante d'un bassin de radoub. Plus à droite, dans un autre bassin, un bateau désarmé montrait sa panse rongée de rouille. Une vague lumière venue du môle éclairait la cour pavée, le quai, l'eau, le bateau en réparation.

Coplan hésitait à poursuivre son exploration. Une bagarre venait de se dérouler dans cette cour ou dans ses parages immédiats. Mais, phénomène bizarre, il n'y avait plus trace de quoi que ce soit. La cour était déserte, le quai silencieux.

Un gémissement ténu fit soudain tressaillir Francis. Opérant un brusque demi-tour, il rebroussa chemin et prit un couloir à gauche. C'est alors qu'il aperçut, à sept ou huit mètres, couchée au pied d'un amoncellement de sable et de gravier, une forme humaine.

Ce n'était pas l'Italien du Corsaro. Le type qui gisait là portait un manteau sombre et une sorte de capuchon autour de la tête. On ne distinguait pas sa face, ni même un bout de sa joue. Il n'était pas mort, mais son gémissement ressemblait à un râle d'agonie.

Après un coup d’œil vers la ruelle et vers les alentours du tas de sable, Francis, plié en deux, rampa vers le blessé. Deux fuseaux pâles formaient contraste avec le gravier sombre : une femme. En

s'effondrant, elle était tombée à plat ventre sur le tas de sable, puis elle avait roulé sur elle-même. Sa jupe s'était retroussée jusqu'à mi-cuisse. La face contre terre, les mains en avant, elle ratissait faiblement, d'un geste spasmodique de ses doigts crispés, le gravier humide

Accroupi près de la malheureuse, Francis épia encore le silence avant d'esquisser le moindre geste. Des hommes avaient pris la fuite, mais peut-être pas tous.

Enfin, rassuré, Coplan posa doucement ses mains sur les épaules de la femme et la retourna. Elle était mourante. Une balle de gros calibre lui avait littéralement troué la gorge. Elle avait les yeux fermés, la bouche tordue par un rictus, les lèvres poissées de salive sanglante. Elle leva les paupières, fixa Francis.

- Fini, haleta-t-elle d'une voix à peine audible... Cigarette... Pîrse... Mar... Martin Pîrse... Mira Mare Remo.

Francis se pencha davantage pour recueillir les mots qui expiraient sur la bouche de la moribonde. Sur le moment même, il douta de ses facultés, se demandant s'il avait des hallucinations provoquées par la tension de cette nuit lugubre. Cette silhouette lui rappelait quelqu'un.

Il arracha d'un geste prompt le carré de soie bleu foncé qui enveloppait la tête de la femme. Pas de doute, c'était bien elle ! C'était la voyageuse qui était assise en face de lui dans le rapide Paris-Bruxelles, la blonde aux yeux bleus, aux formes opulentes.

Elle était à bout de course, c'était visible.

- Cigarette, dit-elle encore... Pîrse... Mir...

Ses dents grincèrent affreusement, ses yeux s'écarquillèrent d'un seul coup et ses prunelles se figèrent, face à face avec la nuit éternelle.

Coplan essaya d'avaler la boule qui lui obstruait la gorge. Des lambeaux d'idées tourbillonnaient dans son cerveau.

Récupérant sa maîtrise, il fouilla en vitesse les poches du manteau de la morte. Il trouva un petit portefeuille en croco noir, un paquet de cigarettes américaines (des Tareyton grand format), des clés de voiture, un briquet en or. Il jeta le tout dans le foulard de soie, glissa le paquet dans la poche de son pardessus et progressa vers le premier mur à sa droite.

Il arriva sans encombres - comme au sortir d'un labyrinthe - à la voie ferrée qu'il avait franchie en venant. De là, il put s'orienter avec certitude vers le Corso Quadrio.

Par quel enchaînement de circonstances cette femme était-elle venue se faire tuer à Gênes ? Quel rôle jouait-elle dans cette histoire insensée ?

Une troisième question se présenta à l'esprit de Francis lorsqu'il déboucha dans la Via Rivoli, en route vers son hôtel : « Comment se fait-il que Vautier, qui devait me pister, soit demeuré dans la coulisse ? »

A cette question-là, Vautier répondit lui-même, une heure plus tard, quand il retrouva (avec un soulagement évident) Coplan au bar de l'Hôtel des Princes.

- Je ne pouvais pas broncher. Au moment où vous êtes sorti du Corsaro pour aller vous poster près d'une impasse, un type en gabardine, puis un autre en pardessus noir, sont venus se placer en sandwich de part et d'autre de la ruelle. Je vous ai vu partir avec un gros zèbre en costume clair, mais pas moyen de vous suivre, les deux chiens de garde fermaient le passage. Ils étaient là pour ça et j'ai pu me rendre compte qu'ils connaissaient leur boulot.

- Nous avons affaire à des gens qui n'ont pas besoin de leçons, conclut Coplan. En attendant, si je n'ai pas trouvé ce que je cherchais, j'ai trouvé quelque chose que je ne cherchais pas. Allons faire un tour, je vous raconterai.

Vautier ne fut pas moins étonné que Coplan lorsqu'il apprit ce qui s'était passé. Et Francis ajouta, pour conclure :

- Cette femme a des papiers au nom de Betty Warfield... Belge d'origine, Américaine par suite de son mariage avec le nommé Herbert Warfield, décédé. Son passeport a été établi à Boston. Aucune indication de domicile dans son portefeuille. Mais, avant de mourir, elle a parlé d'un certain Pîrse, et de San Remo. Je me demande si elle délirait ou si elle m'a reconnu.

Vautier, avec une grimace, grommela sur un ton indécis :

- Elle s'est fait tuer à vingt mètres de vous et elle vous tenait déjà compagnie dans le rapide Paris-Bruxelles. Faut-il en déduire qu'elle était sur la même piste que nous ?

Coplan eut un mouvement d'épaules qui traduisait une sourde irritation :

- Cela fait deux fois qu'un cadavre est balancé en travers de ma route au moment où je vais avoir un contact intéressant. On peut en déduire tellement de choses que ça ne mène plus à rien.

Il resta un moment pensif, puis il reprit :

- Je retournerai ce soir au Corsaro. Quant à vous, inutile de vous déranger : votre présence empêcherait peut-être une autre filature, or je ne détesterais pas avoir quelqu'un du clan adverse sur les talons. D'autre part, le gros type qui m'a servi de cicerone doit avoir une histoire à me raconter... En tout état de cause, je vous passerai un coup de fil à votre hôtel demain matin à huit heures. Entre-temps, vous enverrez un premier rapport au Vieux.

CHAPITRE VIII

Ce même soir, à minuit moins vingt, Coplan poussait derechef la porte vitrée du bar de la Via Gramsci. Dès le premier regard, il fut frappé de voir à quel point tout était pareil : les joueurs de cartes, les filles tranquilles, le garçon en petite veste blanche, la musique jouant en sourdine. On aurait dit une mise en scène réglée une fois pour toutes, comme sur le plateau d'un théâtre.

Une variante, cependant : le malabar en costume clair était absent.

Coplan prit place à la table près de la porte, exactement comme la veille. Et le garçon, imperturbable, vint prendre la commande.

La machine à disques débitait un lamento espagnol chanté par une voix chaude et prenante. Dans cette ambiance feutrée, les habitués tapaient les cartes avec une sérénité sublime. Et sans un mot. De vrais robots.

Après une dizaine de minutes, un des joueurs repoussa sa chaise. Une fille le remplaça aussitôt, car la partie continuait.

Ou bien ces gens se parlaient par signes, ou bien ils connaissaient chacun leur rôle sur le bout des doigts ; ils ne

tournèrent même pas la tête pour suivre des yeux leur copain qui s'approchait calmement de la table de Francis.

C'était un grand type d'une trentaine d'années, glabre, aux yeux noirs, aux pommettes saillantes, aux cheveux d'ébène.

- Buona sera, dit-il en s'asseyant en face de Coplan.

- Bonsoir.

- Vous attendez quelqu'un ?

A son accent, Francis comprit que le gars n'était pas un Gênois, mais un Sicilien.

- Le patron n'est pas là, ce soir ?

- Non, dit le type. Je vois que vous avez pu vous en sortir sans pépin, hier soir.

- Vous êtes au courant ?

- Hmm, grogna l'Italien avec un bref hochement de tête affirmatif. Vous vouliez voir Giuseppe, je crois ?

- Oui.

- De la part de Tonio Barroca ?

- Oui, répéta Francis.

- Par où êtes-vous filé quand ils ont commencé à se canarder ?

- Je me suis couché par terre et j'ai laissé passer l'orage. Quand le calme est revenu, je me suis débiné à toute allure et j'ai remonté le Corso Quadrio.

- C'est ce que vous aviez de mieux à faire, approuva le Sicilien.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis Coplan demanda :

- Que s'est-il passé, au juste ?

- Vous n'avez pas eu de pot. Il y avait une tordue qui surveillait le coin, et Rico est tombé nez à nez avec elle. Elle à tiré, Rico a riposté.

- Une femme ?

- Ouais ! Une grosse blonde... Rico ne l'a pas ratée, seulement elle lui a quand même logé deux pruneaux dans la barbaque.

- Mort ?

- Non, mais mal en point. Giuseppe et les copains l'ont emmené dare-dare dans la planque. Une heure plus tard, quand le secteur était de nouveau propre, ils ont ramassé la blonde pour examiner la question... Zéro. Pas de papiers, rien. Elle se servait d'un flingue américain, modèle 56, donc d'origine.

- Comment s'est-elle trouvée là, cette emmerdeuse ?

L'homme étira les coins de sa bouche en signe de perplexité.

- Un de nos amis venait d'arriver et l'homme de guet l'avait conduit jusqu'à Giuseppe. La souris devait être sur les talons de notre copain.

- Et mon entrevue avec Giuseppe, c'est pour quand ?

- Remise à plus tard. Giuseppe ne veut plus de visites. Revenez dans trois semaines, on verra ce qu'on peut faire.

- Il faut que je le voie, articula Francis, la mine sombre. Je n'aurai pas de sitôt l'occasion de revenir à Gênes.

- Rien à faire, dit l'Italien, catégorique. C'est la deuxième fois que nous avons une alerte sérieuse en l'espace de huit jours. Les ordres de Giuseppe sont formels : tout le monde en veilleuse pendant deux semaines au minimum... C'est tellement urgent, votre affaire ?

- Oui, plutôt.

- Quel rayon ?

- Tonio Barroca m'a recommandé la plus absolue discrétion.

Les lèvres minces du Sicilien s'étirèrent en une sorte de grimace qui devait être un sourire.

- Vous ne me vexez pas, dit-il, je sais que c'est la règle. Mais ne me prenez tout de même pas pour un corniaud : Tonio Barroca, c'est le mot de passe. C'est pas un gars.

- Pourquoi me posez-vous des questions, alors ?

- Revenez dans trois semaines. D'ici là, tenez-vous à l'écart du Vieux Port. Pour le cas où vous ne le sauriez pas, je vous signale que Giuseppe est à cheval sur la discipline.

- Bon, je reviendrai.

- A rivederci.

Le type cligna de l’œil, se leva et alla reprendre sa partie.

Coplan s'en alla quelques minutes plus tard. Il était tombé sur un bec, ça ne faisait pas un pli. La piste s'interrompait d'une façon abrupte et, désormais, la seule façon de gagner un peu de temps consistait à examiner en vitesse le problème de Betty Warfield, la capiteuse blonde abattue par le tenancier du Corsaro.

Le lendemain, à 9 h du matin, Coplan prenait la route de San Remo au volant de sa voiture.

Vautier, installé à côté de lui, ne cachait pas sa satisfaction. Tout au long de la nuit, il s'était fait un sang d'encre, et il avait dû se tenir à quatre pour ne pas enfreindre la consigne imposée par Coplan.

A la sortie de Gênes, l'ex-inspecteur se décontracta et se mit à siffloter. Francis lui jeta de biais un regard amusé :

- Le moral est bon ?

- Excellent, merci, dit Vautier. La vérité, c'est que je n'en menais pas large de vous savoir au Q.G. du gang Diovane.

- Faudra vous habituer, mon vieux. Neuf fois sur dix, nous ne traitons qu'avec des fripouilles. Et c'est toujours instructif.

- Vous avez du neuf ?

- Peut-être. Il paraît que la Belgo-Américaine s'est fait bousiller au moment où elle suivait la piste d'un acolyte de Giuseppe Diovane. Or, cette femme a voyagé entre Paris et Bruxelles en même temps que Carlo Picca, que Diana et que Varanic.

- En même temps que vous aussi.

- D'accord, mais je n'arrive pas à croire qu'elle se trouvait dans ce train pour moi. Primo, elle se serait montrée plus discrète. Secundo, comment aurait-elle pu savoir ? La veille de mon départ pour Bruxelles, j'ignorais encore tout de cette affaire.

- Et maintenant ?

- Nous allons essayer de tirer quelque chose de concret des vagues paroles prononcées par cette femme avant de mourir. Si j'ai bien saisi, elle parlait d'un certain Pîrse, Hôtel Miramare, à San Remo.

Dès qu'ils eurent dépassé Varazze, le décor et les conditions atmosphériques changèrent presque sans transition. Le soleil se mit à briller dans un ciel très bleu, la température devint quasi printanière, des fleurs multicolores égayèrent avec profusion le paysage. La célèbre Riviera dei Fiori se montrait digne de son nom et de sa prestigieuse réputation.

De temps à autre, une échappée vers la gauche découvrait une perspective sur la mer dont les eaux bleues scintillaient jusqu'à l'horizon.

Entre Albenga et Alassio, ils s'arrêtèrent pour enlever leur manteau et le balancer sur le siège arrière. C'est Vautier qui pilota pour terminer l'étape.

A San Remo, il y avait foule. Les touristes et les villégiaturistes de la saison d'hiver étaient arrivés. La promenade du Corso Imperatrice était aussi encombrée de monde que les Champs-Élysées par un matin de plein été.

- Continuez tout droit, indiqua Francis à Vautier. Vous prendrez l'avenue sur la gauche, à mi-chemin dans le Corso Matuzia. Le Miramar se trouve juste devant la plage. Tâchez de vous garer pas trop loin et arrangez-vous pour avoir l'entrée de l'hôtel dans votre champ de vision. Si je dois patienter, je vous ferai comprendre par signes ce qui se passe. En cas de séparation, ralliement au bar du Grand Hôtel, à 13 heures, 17 heures ou 22 heures.

- D'accord.

La voiture stoppa à quelques mètres de l'entrée de la spiaggia. Comme personne ne se baigne en décembre, l'installation balnéaire était déserte. Coplan traversa l'avenue et pénétra délibérément dans l'hôtel.

Plusieurs personnes se trouvaient dans le hall : des arrivants, des clients qui attendaient un autocar, d'autres encore qui lisaient leur courrier ou le journal du matin.

A la réception, Francis demanda d'un air affairé :

- Monsieur Pîrse est-il là ?

L'employé, un peu surpris, jeta un regard bref et incisif sur Coplan et dit en pointant son index :

- Mais... oui. Monsieur Pîrse est près de vous, justement.

Coplan se retourna pour suivre la direction indiquée par l'employé. A moins de deux pas du comptoir, un homme d'environ cinquante-cinq ans, vêtu avec élégance, les yeux levés au-dessus de la gazette qu'il tenait dépliée dans ses deux mains, observait Francis. De toute évidence, l'inconnu avait entendu la question posée par Coplan au réceptionnaire.

- Monsieur Pîrse ? prononça Francis en s'avançant vers l'intéressé.

- Oui, acquiesça posément celui-ci en repliant son journal. Monsieur Coplan, je crois ?

Francis, plutôt estomaqué par cet accueil inattendu, ne laissa rien paraître de son étonnement. Éludant la question de son interlocuteur, il dit d'un ton neutre :

- Pourrais-je vous parler dans un lieu plus discret ?

- Certainement... Je reviens dans une minute...

Il pivota sur ses talons et se dirigea vers l'escalier qu'il monta sans se presser.

Coplan, qui était aussi sûr de sa mémoire des visages que de sa mémoire des mots, avait la conviction absolue qu'il n'avait jamais vu cet homme. Du reste, l'individu n'avait rien du personnage anonyme qu'on oublie dès qu'on cesse de le regarder. De taille moyenne, les tempes argentées, les sourcils broussailleux et mêlés de poils blancs, il avait des yeux bizarres : ronds, enfoncés dans les orbites et d'un bleu incroyablement pâle, comme délavé. Des yeux qui semblent immobiles, qui ne livrent rien, et qui vous vrillent impitoyablement. Dans son complet couleur mastic, il donnait une impression d'autorité que ni sa taille ni sa stature étroite ne justifiaient : mais il se tenait fort droit, avec ce rien de raideur qui caractérise l'officier en civil.

Il réapparut, descendit l'escalier, entraîna Coplan vers la sortie :

- Ma voiture est deux pas, dit-il. Si cela ne vous dérange pas, nous ferons une promenade vers San Pietro.

Il ajouta plus bas, une fois franchie la porte :

- Ces chambres d'hôtel, ce n'est jamais d'une discrétion garantie.

Il parlait un français teinté d'accent anglo-saxon, mais correct et facile quant au vocabulaire.

Coplan, d'un geste imperceptible de la main derrière le dos, signifia à Vautier de ne pas insister et de se retirer. La voiture de Pîrse était un luxueux coupé sport Chevrolet, carrossé en deux tons ; vert Nil et noir.

Il s'installa au volant et invita Francis à prendre place à côté de lui.

Le coupé démarra voluptueusement, comme poussé par la main d'une femme amoureuse. Tous ses chromes étincelant dans le soleil, il traversa le Corso Imperatrice et, par une succession de nobles avenues, gagna les collines fleuries.

Coplan, taciturne, se creusait le ciboulot pour savoir par quel moyen ce quinquagénaire aux tempes argentées avait réussi à percer le secret de son identité réelle.

- J'avoue que je ne m'attendais pas à votre visite, Mister Coplan.

- Et moi, je ne m'attendais pas à être reconnu, répondit Francis. A ma connaissance, nous ne nous sommes jamais vus.

- Exact. Et je comprends votre perplexité.

Coplan crut que le bonhomme allait s'expliquer, mais il n'en fut rien. Et le silence se prolongea.

Enfin, après avoir longé des jardins pleins de mimosas, Pîrse appuya sur l'accélérateur. Cinq minutes plus tard, le coupé s'arrêtait doucement à l'entrée du petit bourg de San Pietro. De là-haut, la vue sur San Remo était splendide.

- Marchons un peu, proposa l'homme.

Ils descendirent de voiture. Puis, tandis qu'ils s'engageaient dans un sentier désert, il reprit :

- Quel est le motif de votre visite, Mister Coplan ?

Francis répondit sans hésiter :

- J'aimerais savoir, d'abord, comment il se fait que vous me connaissez.

- O.K. Mettons au point nos positions respectives... Vous vous trouviez, le 14 au matin, dans le rapide Paris-Bruxelles-Amsterdam. D'accord ?

- Oui. Et alors ?

- Une de mes amies vous a aperçu et s'est installée dans votre compartiment. Poussée par une inspiration dont je vous expliquerai l'origine, elle vous a photographié.

- Avec un briquet en or, je suis au courant. Mais pourquoi ?

- J'y arrive. Cette charmante personne... Il se tourna vers Francis et demanda négligemment :

- Vous vous souvenez d'elle, j'imagine ?

- Parfaitement. Blonde, bien faite, élégante, des yeux d'un bleu gris.

- C'est cela. Cette charmante personne, en vous voyant, a eu la sensation trés nette qu'elle avait déjà rencontré votre figure quelque part. Disons, dans un fichier... La réponse m'est parvenue hier de Washington, avec un rapport élogieux sur vous, Mister Coplan. Vous

avez rendu un grand service au Pentagone dans une affaire de machines électroniques. Le capitaine Spalding a beaucoup d'admiration pour vous. (Voir : « Lignes de force »)

- Cette fois, j'ai compris, dit Coplan. Et ceci m'autorise peut-être à vous demander ce que Betty Warfield faisait dans le Paris-Bruxelles ?

Un sourire de bon ton vint adoucir les lèvres sévères de l'Américain :

- Un point pour vous, Mister Coplan. Il y a très peu de gens qui connaissent le nom de Mrs. Warfield. Et je pense que rien ne nous empêche à présent de jouer cartes sur table, n'est-ce pas ?

- D'accord.

- Ouvrez le feu, dans ce cas.

- J'étais sur la piste d'un trafiquant d'armes, mentit Coplan. Un courtier d'Anvers qui fournissait, pour le compte d'un réseau soviétique, des mitrailleuses F.N. destinées aux groupes rebelles de certaines de nos possessions d'Afrique.

- Ah ! fit Pîrse, visiblement satisfait. Votre réponse me donne la solution d'un petit problème que nous n'avions pas pu résoudre... Anvers !... Betty Warfield était dans le sillage d'un agent soviétique ; mais le bonhomme, arrivé à Bruxelles, a réussi à la semer.

L'occasion était belle, Coplan la saisit au vol. Il questionna :

- Cet espion communiste, n'a t-il pas un nom qui commence par la lettre V ?

- Varanic, oui. Ernesto Varanic.

Coplan formula alors une autre question, déterminante celle-là :

- Pouvez-vous me relater en quelques mots comment Betty Warfield est tombée sur la piste de Varanic. Pour moi, c'est capital.

- Oh ! c'est simple. Nous avons ici, à San Remo, un de nos indicateurs dont les agissements ont fait naître certains soupçons. Je suis venu tout exprès avec Mrs. Warfield pour observer d'un peu plus près le travail de ce collaborateur... Après quelques recoupements, nous avons acquis la preuve que cet individu mange à plusieurs râteliers.

- Agent double ?

- Non, c'est démodé. De nos jours, les agents qui ont de l'ambition ne sont plus doubles, ils sont quadruples. Je ne vous

apprends rien, je suppose ? Bref, sans l'avoir voulu, le sympathique Baron Emilio Cardelli nous a permis de démasquer Ernesto Varanic, un redoutable chef de zone, recruteur, agitateur patenté, propagandiste et collecteur d'informations.

Coplan sentit se décontracter sa poitrine. L'Américain venait de mettre le point final au problème des indicateurs : c'était le baron Cardelli en personne qui avait servi de lien inter-réseaux.

- Mais alors, objecta cependant Francis, Cardelli ne joue que sur deux tableaux, et non sur quatre ?

- Minute ! L'ineffable baron est également, vous devez le savoir, indicateur à la solde du S.R. français, zone Méditerranée. Ainsi qu'au service des gens de la S.I.M. (S.I.M. Deuxième Bureau italien. (Servizio informazione militare)). Cela fait bien quatre : France, Italie, Russie et U.S.A. Bien entendu, il prend des précautions fantastiques. Cet homme, si j'ose ainsi m'exprimer, est un véritable filtre de précision : il a des mailles calculées au centième de millimètre. Par exemple, de lui à Varanic, il y a au moins trois échelons, entre autres à Turin et à Gênes. Betty Warfield s'occupe en ce moment de Gênes.

Coplan s'arrêta.

- Désolé de vous l'apprendre, mais vous ne reverrez plus Betty Warfield.

L'Américain rapprocha ses sourcils. Ses traits se durcirent.

- Vous dites ?

- Elle a été abattue à Gênes, dans le Porto Vecchio, il y a deux nuits, par un acolyte du nommé Giuseppe Diovane. J'ai pu recueillir ses dernières paroles et ceci vous explique comment je suis arrivé jusqu'à vous.

Le visage énergique de l'Américain avait pâli.

- C'est une effroyable nouvelle, articula-t-il.

Ils se remirent à marcher, en silence, le front penché.

Un tiraillement à peine perceptible des lèvres de l'Américain trahissait son désarroi. Il avait probablement été autre chose pour Betty Warfield qu'un chef froid et calculateur.

Coplan reprit à mi-voix :

- Vous serait-il possible de me ménager une rencontre avec le baron Cardelli ?

- Oui, naturellement. Par l'intermédiaire d'un de nos agents d'ici.
- Ça me rendrait service.
- J'arrangerai cela avant la fin de la journée. Appelez-moi vers 5 h au Miramar.
- Merci, dit Coplan. Autre chose. En ce qui concerne les assassins de Betty Warfield, ne brusquez rien.
L'Américain lui décocha un regard oblique.
- Patientez, murmura Francis. Cardelli est une pièce essentielle de mon échiquier. Ne frappez pas avant d'avoir eu de mes nouvelles. Vous ne le regretterez pas.
- Okay.
- Je passerai à votre hôtel vers 5 h pour vous remettre les objets que j'ai trouvés sur le corps de votre collaboratrice.
Les yeux de l'Américain acquirent un éclat métallique.
- Quels objets ? fit-il, abrupt.
- Son portefeuille, le fameux briquet, des clés...
L'Américain hésita un quart de seconde, puis :
- Vous n'avez pas mis la main sur un paquet de cigarettes ? Des Tareyton grand format.
- Non. Elle a effectivement prononcé deux fois le mot « cigarettes » avant de mourir, mais j'ai cru qu'elle délirait.
- Dommage que vous n'ayez pas compris. Son dernier rapport devait se trouver dans son paquet de Tareyton, et elle m'avait annoncé un renseignement de premier ordre.
- On a dû le lui faucher, dit Coplan.

CHAPITRE IX

Coplan quitta l'Américain au coin de la Via Borea et descendit à pied jusqu'à la Piazza Colombo. Une foule animée allait et venait sous le magnifique soleil ; des voyageurs, chargés de valises, s'engouffraient dans les cinq ou six grands autocars bleus en stationnement. On sentait l'imminence de la fête de Noël, bien que la température fût plutôt évocatrice d'un 15 août à Paris...

En jetant un coup d'œil sur la carte de l'Américain, Coplan constata que celui-ci se nommé en réalité Martin Pearse.

Après avoir acheté un journal au kiosque érigé au milieu de la place, Coplan entra dans un café. Par téléphone, il réserva une chambre au Grand-Hôtel et annonça son arrivée.

A midi quarante, il s'installait à l'une des tables du bar. On venait tout juste de lui servir son Cinzano-dry quand Vautier s'amena.

- Mille excuses, mon vieux, lui dit Coplan, mais je ne vous offre pas l'apéro. Nous n'avons pas le temps. Venez, je vous emmène.

Il appela le garçon, paya et sorti avec Vautier.

Empruntant l'inévitable Corso Imperatrice, ils se dirigèrent vers la Via Roma. La jolie fontaine, avec ses grands palmiers et ses jets d'eau, sauvait quelque peu la beauté poétique de cette large avenue où trop de buildings blancs rappelaient le modernisme d'un siècle sans douceur.

- Où allons-nous ? s'enquit Vautier.

- Nous asseoir à la fontaine, comme deux touristes. J'ai beaucoup de choses à vous dire. Et je vous livrerai tout de suite ma conclusion : notre mission est pratiquement terminée.

- Ah ? Comment cela ?

- L'affaire est pourrie jusqu'à la moelle. Cardelli, notre indicateur, est de mèche avec Varanic. Vous voyez le topo ?

- Mais... c'est incroyable ! fit Vautier, interloqué.

- Et pourtant vrai, enchaîna Francis.

Ils allèrent s'asseoir sur la pierre ronde, au bord de la vasque de la fontaine. Coplan raconta alors tout ce qu'il avait appris au cours de son entrevue avec Martin Pearse.

- Et maintenant, commenta-t-il, nous avons plusieurs tâches urgentes à accomplir. Vous irez à Menton pour expédier au Vieux un télégramme en code. Demandez réponse dans les vingt-quatre heures. Si mes prévisions sont justes, l'affaire Carlo Picca n'ira pas plus loin. Moi, à 5 h, je revois Martin Pearse. J'ai pris une chambre au Grand-Hôtel ; vous pourrez me contacter là quand vous voudrez.

- Vous avez l'intention de vous montrer au baron Cardelli ?

- Et comment ! Maintenant que j'ai la preuve formelle de sa duplicité, il m'intéresse mille fois plus qu'auparavant. Car s'il n'est plus question de négocier le recrutement du réseau Picca, il nous

reste quand même un projet à réaliser : balayer tout ce gang qui infecte notre secteur « Méditerranée ».

Le paquet de cigarettes de Betty Warfield contenait, en fait, deux rapports distincts.

D'une part, des notes griffonnées à la hâte et constituant une sorte de compte rendu elliptique relatif à quatre journées de filatures entre San Remo, Imperia et Gênes ; d'autre part, un croquis topographique sommaire où des croix indiquaient l'emplacement présumé du centre opérationnel d'Ernesto Varanic.

Hautement instructifs, ces deux documents établis par l'espionne américaine pouvaient servir de base à un plan d'attaque.

Coplan, habitué à lire entre les lignes, reconstitua fort aisément les démarches accomplies par Betty Warfield. De San Remo, l'amie de Martin Pearse avait retrouvé, en pistant le baron Cardelli, la liaison Varanic. Varanic l'avait ensuite conduite à Imperia, dans une vieille maison solitaire située à l'ouest du Porto di Oneglia, sur la rive gauche du torente Impero, le cours d'eau qui descend de la montagne et se jette dans la mer entre les deux ports qui forment la ville.

Infatigable et téméraire, Betty Warfield avait repris la piste de Varanic après avoir passé une nuit dans un hôtel du Corso Garibaldi. Elle était arrivée ainsi à Turin, puis, le jour suivant, à Gênes. Le rapport s'arrêtait là. Mais Coplan savait le reste. Varanic, en se rendant chez Giuseppe Diovane, avait provoqué sans le vouloir la mort brutale de la femme qui le filait.

Coplan grava dans sa mémoire ces précieux renseignements, expédia les deux feuillets à Paris, puis fit disparaître le paquet de Tareyton et son contenu.

Un peu avant 5 h, il était au Miramar où Martin Pearse l'attendait dans le hall. Ils partirent de nouveau en promenade dans la campagne de l’arrière-pays. Coplan restitua à l'Américain les objets ayant appartenu à Betty Warfield.

Pearse annonça alors :

- Tout est arrangé avec Cardelli. Comme convenu, vous êtes un citoyen français, mais vous opérez pour les U.S.A. en qualité d'agent de la C.I.A. Vous vous appelez Moreau, vous venez de la part de Pat Mitchell. Le but de votre visite : nous avions besoin de certains tuyaux sur des personnalités de San Remo et de Turin. Par conséquent, Pat Mitchell a estimé que le procédé le plus sûr et le plus expéditif était de vous envoyer directement chez notre ami Cardelli. Dans la mesure du possible, ne commettez pas de bévue ; le bonhomme est rusé, méfiant, subtil comme un Latin de vieille race.

- Car il est de vieille race ?

- Oui. Les barons Cardelli ont joué, jadis, un rôle important en Italie. La famille était originaire de Bologne. Cardelli est le dernier rameau d'un arbre généalogique fort respectable.

- Désolant. C'est la dernière branche et elle est pourrie.

- Mais c'est quand même un grand seigneur, vous verrez. Je suppose que le vermouth et le chianti ne lui rapportaient pas assez pour soutenir son fastueux train de vie... Ah, je, précise : vous êtes invité à dîner ! Il vous attend à 9 h.

- Bigre ! Il fait bien de choses.

- Il a beaucoup de considération pour ses amis américains. Et, naturellement, il ne se doute pas que nous avons découvert la portée exacte de ses activités clandestines.

- Je manœuvrerai avec prudence, promit Francis.

Pearse opina. Puis, après un silence :

- Nous avons récupéré la Dodge de Betty ; elle se trouvait à Gênes, près du port. La police a alerté notre consulat. Quant au corps de la malheureuse, rien. Je présume que des hommes de Varanic ont eu soin de faire disparaître le cadavre.

Il se quittèrent de nouveau à l'entrée de la ville, et Coplan se rendit dans les boutiques de la Via Matteoti pour faire quelques achats indispensables : une chemise neuve, des chaussures, des chaussettes foncées.

Il avait une allure nettement plus élégante quand, un peu après 9 h du soir, il sonna à la porte du baron Emilio Cardelli, dans la Via Dura deali Abruzzi. L'immeuble, imposant et noble, était entouré d'un joli jardin où se dressaient quatre palmiers majestueux. Un

domestique en gilet rayé vint ouvrir l'huis. On ne se serait jamais cru chez un marchand de vin. Le valet, un costaud qui avait une tête de catcheur et des muscles de fort des Halles, inclina simplement le front quand le visiteur cita son nom.

- Monsieur le baron attend monsieur, dit-il en prenant le manteau de Coplan.

Il guida Francis à travers une antichambre qui faisait penser à une salle de musée : murs lambrissés, vitrines remplies de bibelots rares, portraits d'ancêtres.

- Bonsoir, cher monsieur ! s'écria Cardelli en se précipitant au devant de Coplan, les deux mains tendues.

C'était un colosse, ce baron. Un peu pachydermique, à vrai dire. Torse épais, cou de taureau, grandes mains, grands pieds, il était impressionnant comme l'est inévitablement toute masse de chair compacte qui se déplace. Sa tête, cependant, n'était pas inintéressante : il y avait une espèce de dignité dans ses traits alourdis et même dans ses bajoues bleutées par un poil de barbe rasé de frais. Ses yeux, d'un gris de fer, démentaient l'effet chaleureux de la voix et du geste.

Comme on pouvait s'y attendre, le vermouth qui fut servi en guise d'apéritif était de bonne qualité.

Ils passèrent dans la salle à manger et il se mirent à table.

- Si vous le permettez, dit le baron avec une cordialité de bon aloi, nous ferons le service nous-mêmes. Cela nous laissera le loisir de parler plus librement.

Le domestique déposa sur la table une entrée composée de pâtes légères et d’œufs en omelette. Coplan mit la conversation sur l'histoire de San Remo et des anciennes provinces de la Ligurie.

Cardelli parla de ses ancêtres. Mais, très vite, Francis comprit que ce baron était probablement un imposteur : il y avait des erreurs flagrantes dans sa connaissance du passé. Il y en avait aussi dans ses manières. La vieille aristocratie italienne, la plus raffinée du globe, a conservé des préceptes que les initiés observent toujours scrupuleusement. Un vrai baron se serait évanoui en voyant de quelle manière Cardelli attaquait son omelette, le couteau d'une main, la fourchette de l'autre.

Après le repas, ils passèrent au fumoir, vaste pièce aux murs décorés de tapisseries. Alors, le baron aborda les affaires sérieuses.

- Vous vouliez des renseignements sur qui, cher monsieur ? demanda-t-il en dardant son regard froid sur Francis.

- Sur vous, répondit Coplan, souriant.

- Sur moi ?

- Oui, sur vous.

Cardelli, qui était en train de remplir deux verres de cognac, acheva en silence cette petite besogne, s'approcha de son invité (confortablement installé dans un fauteuil du dix-huitième siècle) et lui tendit l'un des verres. Puis, d'un ton affable :

- Expliquez-vous, cher monsieur.

- Voici, commença Francis, imperturbable. En réalité, je ne suis pas un ami de Pat Mitchell. Je suis un agent français du secteur Méditerranée. Nous avons reçu, par votre entremise, des propositions émanant d'un réseau soviétique opérant dans la zone Turin-Gênes. Vous me suivez ?

Les bajoues du baron paraissaient moins mollasses à présent ; on eût dit qu'elles se pétrifiaient insensiblement, mystérieusement, comme de l'intérieur.

- Continuez, je vous écoute, articula-t-il.

- Avant d'aller plus avant dans cette affaire, je veux savoir le nom de celui qui dirige le réseau de Carlo Picca. Pouvez-vous me fournir ce renseignement ?

- Oui. C'est un dénommé Mario Gregori.

Coplan but une gorgée de cognac, puis, un peu narquois :

- Vous venez de faire une jolie gaffe, baron. Logiquement, vous ne deviez pas connaître les gens dont je parle, puisque vous avez transmis une offre et un rendez-vous strictement anonymes.

- Où voulez-vous en venir ?

- Tout à fait entre nous, baron, reconnaissez que vous êtes un remarquable salaud, pas vrai ?

En disant ces mots, Francis s'était levé. Il déposa son verre sur la table.

Cardelli, un automatique dans le poing droit, prononça d'une voix sèche :

- Les mains en l'air ! Et pas de gestes inconsidérés, c'est un conseil.

- Vous êtes bien susceptible, ricana Coplan qui leva néanmoins ses deux bras avec docilité.

- A votre âge, maugréa l'Italien, vous devriez savoir qu'il y a des facéties qui ne sont pas de mise en certaines circonstances.

Il éleva légèrement la voix pour commander à la cantonade :

- Massimo ! J'ai besoin de toi.

La porte du fumoir s'ouvrit presque aussitôt, et le domestique à la gueule de brute apparut. Des micros reliaient évidemment cette pièce à celle où le valet-garde du corps se tenait.

- Fouille-le, ordonna le baron.

En un tournemain, Francis fut délesté de tout ce que contenaient ses poches. Cardelli, sans cesser de le tenir en joue avec son automatique, s'approcha de la table, ramassa le passeport de Coplan, l'ouvrit d'une seule main et lut à haute voix :

- MOREAU, Pierre, Sylvestre. Né à Dijon, le 5 avril 1919... Inspecteur d'administration. Domicile : Paris, rue Claude-Bernard, 196 ter.

Il jeta le passeport sur la table, dévisagea Coplan.

- Vous avez pris des risques énormes, monsieur Moreau. Que vouliez-vous donc savoir exactement ?

- Deux choses que Paris estime fort importantes. Primo : le rôle que vous jouez dans l'affaire Picca. Secundo : le lien entre vous et Varanic. Cela nous est assez égal d'avoir affaire à un agent double, triple ou même quadruple ; mais pas de tomber dans un piège combiné par vos soins au profit d'une organisation adverse.

- Vous êtes satisfait, maintenant ?

- Eh bien... pas tout à fait. J'ai élucidé en partie le premier point, mais le second reste à tirer au clair. Et vous avez déjà deviné, j'en suis convaincu, l'intérêt majeur de ce second point. En fait, notre attitude dépend de la nature réelle de vos relations avec Ernesto Varanic.

Cardelli affectait un calme olympien, mais Coplan n'était pas dupe. L'Italien était tendu à l'extrême, inquiet, en proie à une incertitude intérieure. Son souffle d'obèse était oppressé, les muscles de son cou épais tressaillaient.

- Mon cher monsieur, ricanât-il d'un ton agressif, je mène mon jeu comme je l'entends et les appréciations d'autrui ne m'intéressent absolument pas. Je traite avec Varanic comme je traite avec tout le monde, c'est-à-dire selon mes idées personnelles et pour la sauvegarde de mes intérêts à moi.

Coplan qui refusait délibérément de tenir compte de l'hostilité du baron et de la menace que constituait l'automatique braqué sur sa poitrine, répondit :

- Dois-je comprendre, Cardelli, que vous n'avez pas révélé à Varanic les projets de Carlo Picca et de ses proches collaborateurs ?

Et il ajouta, avec une vivacité pressante :

- Soyez sincère... Votre peau est plus menacée que la mienne, croyez-moi.

- Pourquoi l'aurais-je fait ? grogna Cardelli, sarcastique. Pour être gratifié d'une balle dans la nuque ? Varanic est dans la situation d'un homme qui flaire les approches de la faillite et il est en train de perdre pied. Mais moi, je suis lucide. Il y a plus de dix ans que je nage entre ces requins, monsieur Moreau !

- Vous êtes un homme intelligent, baron Cardelli, émit Francis avec une bonhomie presque cordiale. Cette mise au point nous permet de reprendre nos relations comme par le passé, ce qui est préférable pour vous comme pour moi.

Ce disant, il baissa les bras avec un grand naturel. Mais Cardelli éructa d'une voix pleine de colère :

- Les mains en l'air !

Coplan obtempéra. Cardelli était frémissant. Ses gros doigts frôlaient dangereusement la détente de l'automatique.

- Vous savez trop de choses, monsieur Moreau, dit-il sombrement. Et vous ne me laissez pas le choix.

- Vous perdez la tête, Cardelli. Je ne suis pas votre ennemi, réfléchissez.

- Ennemi ou ami, riposta le baron, vous êtes de trop ! J'ai toujours travaillé seul, et c'est grâce à cela que je suis encore vivant.

S'adressant à son domestique :

- Massimo ! Va devant et ouvre les portes ! A Coplan :

- Suivez cet homme

Ils sortirent du fumoir en file indienne, débouchèrent dans un vestibule richement décoré, passèrent une porte, puis une deuxième, longèrent un couloir dallé de pierres. Le valet ouvrait la marche, allumait les lumières. Cardelli venait en dernière position, l'automatique pointé dans le dos de Coplan.

CHAPITRE X

Escorté par le baron et par le soi-disant domestique, Coplan fut conduit dans le sous-sol de la vieille demeure aristocratique.

Après avoir traversé deux caves assez vastes, ils arrivèrent dans une sorte de réduit qui n'avait guère plus de deux mètres sur trois. Une plaque de métal perforée de trous minuscules fermait l'unique soupirail.

- Avancez, intima le valet à Francis en lui cédant le passage.

Coplan ne bougea pas. Les bras toujours levés, les dents serrées, il fixait d'un œil impénétrable le spectacle qui s'offrait à sa vue. Des sacs de ciment durci avaient été empilés contre le mur du fond de la petite cave, jusqu'à un demi-mètre de hauteur. Sur ces sacs, allongé comme un sinistre mannequin, le cadavre d'un homme dont les chevilles et les poignets étaient entravés au moyen de cordes, gisait, la face tournée vers les voûtes du plafond poussiéreux.

Coplan avait reconnu instantanément Aldo Fantini, l'ingénieur de Turin. La mort de l'indicateur boiteux devait remonter à plus de vingt-quatre heures. Sous la maigre clarté de l'ampoule, les joues cireuses et les lèvres noirâtres de Fantini n'était pas belles à voir.

Coplan se retourna et regarda Cardelli. Ce dernier articula sèchement :

- Retournez-vous et avancez. Les meilleurs plaisanteries sont les plus courtes, cher monsieur Moreau.

- Vous perdez les pédales, Cardelli, prononça Francis sans esquisser le moindre geste.

- Les gens trop curieux, les gens qui se dressent sur ma route ou qui ne jouent pas dans mes cartes, voilà ce qui leur arrive. Vous ne

sortirez pas vivant de cette maison.

- Vous non plus, je le crains, riposta Coplan. Vous faites une erreur grave, Cardelli. C'est peut-être la première, c'est sûrement la dernière. Avant de m'abattre, allez plutôt jeter un coup d'œil dans l'avenue. Vous pourrez apercevoir deux voitures qui stationnent de part et d'autre de la grille d'entrée. Huit hommes devant votre maison et autant qui surveillent les issues postérieures du jardin. Même à la grenade ou à la mitraillette, vous ne franchirez pas ce barrage.

Une grimace crispa les lèvres charnues de Cardelli. Coplan continua sur le même ton froid :

- Je suis votre unique chance de salut, croyez-moi ! Tous les hommes sont mortels. Et nous autres, agents secrets, nous sommes sans aucun doute plus mortels que quiconque. C'est même contagieux. Si vous me liquidez, vous n'avez plus une heure à vivre.

Cardelli était ébranlé. Des lueurs d'angoisse passaient dans son regard. Coplan reprit :

- En venant ici, j'ai pris certains précautions. Mettez-vous à ma place ! Mais j'ai misé aussi sur votre sang-froid.

Cardelli se tourna vers son acolyte.

- Massimo, monte le premier et inspecte l'avenue.

- Oui, grommela l'autre d'un air qui étonna Coplan.

Avant de s'éloigner, le valet ajouta en dévisageant le baron :

- Pas de bêtises, hein ! Il y a des exceptions à toutes les règles. S'il dit vrai, nous avons intérêt à revoir la question.

De toute évidence, les rapports entre Cardelli et son serviteur n'étaient pas ce que les apparences laissaient croire. Francis, désignant le domestique qui s'en allait d'un pas rapide, fit remarquer au baron :

- Votre associé me paraît plus avisé que vous.

Puis, montrant d'un hochement de tête le cadavre de Fantini :

- Pourquoi diable avez-vous tué cet homme?

- J'ai toujours eu soin d'éliminer les éléments suspects.

- Méfiez-vous. C'est la pente savonneuse. De cadavre en cadavre, vous ne man...

Francis se tut brusquement et regarda d'un air effaré quelque chose qui venait de se produire dans la deuxième cave, derrière

Cardelli. Celui-ci, par un réflexe instinctif, se retourna. D'une prodigieuse détente de ses muscles bandés, Coplan bondit sur Cardelli. Le baron encaissa simultanément un terrible coup de rotule à l'endroit le plus sensible de son corps et un coup de tête au creux de l'estomac. Les mains de Francis, pareilles à des mâchoires d'acier, avaient bloqué net les doigts de son adversaire, empêchant celui-ci d'appuyer sur la détente de l'automatique.

Coplan exécuta un croc-en-jambe et donna un rude coup d'épaule dans le plexus de son antagoniste. Cardelli s'écroula. L'automatique tomba mollement par terre. Cardelli, colosse aux pieds d'argile, était bel et bien dans les pommes ! L'Italien, cruellement touché aux parties génitales, avait perdu le souffle sur-le-champ.

Sans s'attarder, Coplan ramassa en vitesse l'automatique et fila promptement vers l'escalier du rez-de-chassée. En prenant pied dans le couloir de l'office, il entendit le pseudo-valet qui refermait à toute volée la porte de l'une des chambres de l'étage. Le malabar en gilet rayé devait être furibond. Même un œil de lynx n'aurait pu repérer les voitures auxquelles Francis avait fait allusion, voitures qui n'avaient jamais existé que dans son imagination.

Le domestique venait de descendre les cinq ou six premières marches de l'escalier de la cave quand il encaissa sur l'occiput un coup de crosse qui aurait assommé un bœuf. Il ouvrit la bouche, laissa échapper une plainte rauque, vacilla en papillotant des yeux, puis, d'une seule masse, dégringola en avant jusque dans la cave.

Coplan, emporté par la force de son élan, trébucha et alla rejoindre sa victime. Il se releva prestement et il se trouva à moins d'un mètre de Cardelli qui arrivait péniblement vers l'escalier.

Le baron, le buste légèrement plié, la main gauche crispé entre ses cuisses puissantes, le visage décomposé par la souffrance, tenait dans son poing droit une barre de fer qu'il avait sans doute trouvée dans l'une des pièces du sous-sol.

L'automatique - que Francis avait été obligé de lâcher pour se recevoir sans casse sur les deux mains ouvertes - était allé valser dans les pieds de Cardelli. A cause de sa corpulence, à cause de ses soixante ans aussi, le baron ne put faire assez vite le mouvement de flexion qui lui aurait permis de saisir l'arme. Coplan,

plongeant comme un gardien de but, se catapulta entre les jambes de l'italien. Mais au lieu d'agripper le revolver, il cogna de la paume contre la crosse, envoyant derechef le pistolet à plus de deux mètres. Cardelli se redressa, fit tournoyer sa barre de fer. D'une contorsion désespérée, Francis s'enroula autour des mollets de son adversaire. La barre de fer s'abattit dans le vide, et Cardelli tomba sur les genoux, écrasant Francis sous son poids.

Trente secondes durant, les deux hommes, enchevêtrés l'un à l'autre, se secouèrent avec rage. On aurait dit une pieuvre monstrueuse en proie à des convulsions. Cardelli haletait bruyamment. Coplan, aplati sous cette masse de chair, suffoquait, se débattait. Il eut une sueur froide en voyant bouger les pieds du domestique. Si celui-là sortait de son coma, c'était la fin de tout.

A bout de ressource, ne pouvant ni se dégager ni récupérer son second souffle afin de réaliser une autre prise, Coplan rassembla ce qui lui restait de force nerveuse et joua son va-tout. Les muscles tendus à craquer, il souleva Cardelli ; centimètre par centimètre, il parvint à hisser d'un demi-mètre cette masse de plus de cent kilos de viande qu'il lâcha brusquement en joignant ses deux poings à peu prés à hauteur du bas ventre du baron. Ce deuxième choc dans une région déjà meurtrie sonna le glas du colosse. Un râle, jailli de sa gorge, se brisa dans une espèce de sanglot de bête blessée. Cardelli, inerte, resta pantelant, les bras en croix.

Francis le repoussa, s'élança vers l'automatique, le saisit et, se retournant, tira au jugé sur le domestique ressuscité. La détonation sourde fit vibrer l'air confiné de la cave. Le valet, atteint en pleine poitrine, s'affaissa lentement en tournoyant sur lui-même.

Cette fois, la bataille était terminée. Cardelli, la face verdâtre, était évanoui. Le nommé Massimo agonisait, une balle dans le cœur.

Coplan, vaguement abruti malgré tout, s'accorda une pause de quelques minutes. Ensuite, toujours prévoyant, il alla délier les poignets et les chevilles d'Aldo Fantini et il se servit des cordes pour ligoter le baron. Le domestique avait un couteau à cran d'arrêt dans la poche de son pantalon ; Francis s'empara de l'arme, bien que cette précaution fût nettement superflue.

Tout en réglant de la sorte la situation de ses deux victimes, Coplan avait déjà élaboré son plan pour la suite des opérations. Il remonta au rez-de-chaussée. Le téléphone se trouvait dans une pièce attenante au fumoir, un bureau-bibliothèque aux murs tapissés de livres à reliures de cuir.

Coplan décrocha, forma un numéro.

- Passez-moi Mister Pearse, je vous prie, fit-il un peu essoufflé.

- Un instant, dit la téléphoniste du Miramar.

Il y eut un déclic, puis l'écho d'une sonnerie intérieure. Enfin, la voix sèche de l'Américain résonna :

- Martin Pearse. Qui parle ?

- Moreau. Bonsoir, cher ami.

- Ah, c'est vous !

- Écoutez, Pearse. Je me trouve en ce moment chez un de mes correspondants et nous avons une petite discussion professionnelle. Vous savez, il s'agit de ce monsieur que vous connaissez. Nous aurions besoin de votre avis et même de vos conseils.

- Est-ce urgent ?

- Très.

- Je vous demande dix minutes de patience. Il coupa sans autre commentaire.

Douze minutes plus tard, une voiture - qui n'était pas le coupé de Pearse - se rangeait doucement devant la grille. Coplan faisait le guet. Il alla au-devant des arrivants. Quatre gaillards en pardessus de tweed débarquèrent d'une Ford munie de plaques italiennes. Pearse descendit le dernier de la Ford, s'avança vers le perron.

Sans un mot, les cinq hommes et Coplan pénétrèrent dans la vénérable maison du baron Cardelli. La lourde porte de chêne se referma.

- Alors ? questionna Pearse.

- Les choses n'ont pas très bien tourné, dit Francis. Cardelli, assez énervé, m'a forcé la main et... je me suis trouvé en état de légitime défense.

- Mort ?

- Non... Venez voir... Ils m'avaient emmené dans la cave pour m'exécuter.

- Vous vouliez tenter votre chance, bougonna Pearse. Si vous m'aviez laissé agir, j'aurais opéré d'une façon moins dangereuse et plus directe. J'avais d'ailleurs mobilisé une équipe...

Il désigna les quatre hommes qui l'accompagnaient, mais il ne fit pas les présentations.

Ils descendirent dans le sous-sol. Pearse affronta sans sourciller le spectacle qui l'attendait.

- Qui ? fit-il devant le cadavre de Fantini.

- Un nommé Fantini, expliqua brièvement Francis. Ingénieur à Turin, indicateur au service de Varanic.

- C'est Cardelli qui l'a abattu ?

- Oui, dit Coplan.

- Pourquoi ?

- Il m'a affirmé que c'était par mesure de sécurité. Il y a de drôles de choses qui se passent pour le moment autour de Varanic et de ses complices. Ils ont la gâchette facile. Pour un oui ou pour un non, ils tuent. Et leurs associés ne sont pas plus à l'abri que leurs ennemis. En principe, Van Bommel et Fantini étaient pourtant du bon côté de la barricade.

- C'est général, émit Pearse. Depuis quelques mois, les réseaux russes traversent une crise aiguë. D'un bout à l'autre de l'Europe, ce malaise mystérieux ébranle les organisations les plus solides. Et quand un réseau se décompose, ça provoque des réactions en chaîne.

Tout en parlant, Martin Pearse était retourné prés du corps de Cardelli. Le baron, la bouche ouverte, les yeux clos, était toujours inconscient.

Sans un mot, Prease prit dans la poche de son manteau un revolver muni d'un silencieux. Puis, d'un geste un peu solennel, il se pencha, appuya le canon de son arme entre les deux yeux de Cardelli, actionna la détente.

Il y eut un « plof » assourdi. La tête de Cardelli tressauta.

- Je suis heureux d'avoir pu te venger, Betty, murmura Pearse à mi-voix.

Il se redressa, promena son regard pâle sur les autres hommes qui assistaient, passifs, à la scène.

- Nous les évacuerons tous ensemble, dit-il simplement.

Puis à Coplan :

- Nous allons nous occuper de Varanic aussi. En gardant deux hommes ici en permanence, nous pourrons peut-être le cueillir comme une fleur. Il était très lié avec Cardelli, paraît-il. Vous feriez mieux de rentrer discrètement à votre hôtel, mister Moreau.

- Merci pour le coup de main, dit Coplan.

- C'est la moindre des choses.

- Si je ne vous revois plus, mes compliments au capitaine Spalding.

- Je n'y manquerai pas.

Coplan quitta San Remo le lendemain à midi. Appelé à Menton par télégramme, il fut accueilli par Vautier. Ce dernier annonça :

- Nous filons à Nice immédiatement.

- De nouveau ?

- Réunion chez James Cadénac. Et vous, votre entrevue avec Cardelli ?

- Très instructive ! Cardelli, en réalité, n'a roulé personne. Mais tout le monde s'est trompé à son sujet. C'est une question de point de vue, tout bonnement.

Ils montèrent dans la voiture qui démarra.

Vautier conduisait. Coplan reprit le fil de son discours :

- C'est une question de point de vue, disais-je et je m'explique. Cardelli se considérait en quelque sorte comme un agent autonome ; il travaillait indifféremment pour les uns et pour les autres, mais sans mélanger les pions. Comme ces champions du jeu d'échecs qui mènent plusieurs parties à la fois. Tout le monde croit - et je l'ai cru moi-même - que Cardelli était de mèche avec Varanic dans l'affaire du réseau Picca. C'est une erreur : Cardelli n'a jamais été de mèche avec personne.

- Dans ce cas, souligna Vautier, les offres de Carlo Picca restent valables.

- Jusqu'à preuve du contraire, oui. Reste à savoir si l'affaire n'est pas véreuse d'un autre côté. Cardelli connaissait le fond du problème ; toutefois, il était trop prudent pour se mêler d'une

combine en cours de réalisation. J'ai la conviction qu'il n'a rien dévoilé. Il réservait sans doute ses chances pour plus tard.

- Et s'il intervient avant la conclusion de l'accord ?

- Impossible : il est, mort cette nuit, liquidé par un de ses employeurs. Et Coplan relata brièvement, pour l'édification de Vautier, les événements qui avaient marqué sa visite chez le baron.

Vautier, qui suivait son idée, répéta en guise de conclusion :

- Le marché offert par Picca demeure intéressant, c'est l'essentiel.

- Oui... A propos, pourquoi sommes-nous convoqués chez Cadénac ?

- Je n'en sais rien. Je suppose que c'est la réponse à mon rapport télégraphique.

A vrai dire, Coplan ne fut pas tellement surpris de se trouver en présence du Vieux qui fumait sa pipe tout en devisant amicalement avec Cadénac, au domicile niçois de ce dernier. Ce qui l'étonna davantage, ce fut de rencontrer là, toujours dynamique et souriant, le séduisant Fondane.

- C'est la réunion du Conseil de Famille ? s'exclama Fondane, enjoué.

- Oui, dit le Vieux. J'ai profité de l'occasion pour venir passer ce dimanche prés de vous. A Paris, il pleut. C'est la saison idéale pour descendre sur la Côte.

Cadénac intervint :

- Installez-vous, messieurs. Cognac, gin, whisky ?

Chacun fit son choix, chacun se mit à l'aise. Les fauteuils formèrent le demi-cercle devant le Vieux. Coplan, qui n'avait pas eu le temps de déjeuner, se rattrapa sur le cognac.

- Allez-y modérément, bougonna le Vieux. Vous avez des tas de choses à nous expliquer et ça n'arrange rien si vous êtes sous l'emprise de l'alcool.

Coplan, abîmé dans une rêverie opportune, contemplait les larmes que le cognac déposait sur le verre qu'il réchauffait amoureusement dans sa paume.

Le Vieux poursuivit :

- Ce n'est pas la première fois que je me consacre à une opération comme celle-ci. Des agents qui changent de camp, cela se produit plus souvent qu'on ne le pense. Parfois, c'est une opération fructueuse. Parfois, c'est une source de déboires. De toute façon, aucun service digne de ce nom ne se dérobe quand on lui fait des propositions de ce genre car les meilleurs éléments sont généralement ceux qui viennent d'un camp adverse. Bien entendu, ce n'est pas aussi simple à régler que le transfert d'un champion de football qui change d'équipe. Rien n'est simple dans notre spécialité. Mais, quoi qu'il arrive, nous pousserons l'affaire Picca jusqu'à ses limites extrêmes.

Personne ne fit la moindre objection.

- Et maintenant, reprit le Vieux en s'adressant à Coplan, à vous de parler. Pourquoi êtes vous tout à coup si pessimiste ?

- Pessimiste, je l'étais, dit Coplan. Mais je le suis un peu moins depuis mon entrevue de cette nuit avec feu le baron Emilio Cardelli.

Posément, avec une grande clarté et un sens averti de l'essentiel, Francis donna un compte rendu détaillé de tous les événements auxquels il avait été mêlé depuis son arrivée à Turin, le mercredi précédent.

Le Vieux, Cadénac, Fondane et Vautier écoutaient et suivaient le déroulement de ce récit avec une attention concentrée.

Lorsque Coplan se tut, le Vieux prononça d'un ton pénétré :

- Eh bien, vous avez déblayé le terrain, vous avez rassemblé des informations significatives, tout cela est parfait. Mais cela ne suffit pas.

Coplan reprit :

- En principe, nous sommes à cinq jours de mon rendez-vous avec Diana Veggiani. C'est elle qui doit organiser le contact avec le véritable chef de ce réseau. Seulement, il y a un fait nouveau : nous le connaissons, leur chef. Du moins, nous savons son nom : il s'appelle Mario Gregori. Nous pourrions mettre ce renseignement à profit.

Il leva les yeux vers Fondane.

- Diana est-elle toujours en voyage ?

- Non. Ce matin, elle était chez elle, à Turin.

Le Vieux, allant droit au but comme d'habitude, dit en s'adressant à Francis :

- Votre idée n'est pas mauvaise, en effet. Faites donc une visite de courtoisie à cette jeune femme. La mort de Cardelli va probablement délier les langues.

La Traction du Service, pilotée par Fondane cette fois, arriva à Turin à la tombée du jour, le lundi. Fondane traversa la ville, gagna directement la Piazza Bernini et gara sa voiture dans une petite rue voisine.

- C'est à huit cents mètres, dit-il. Venez, je vais vous faire voir.

Ils débouchèrent dans une large artère, la Via Ferrucci.

- C'est au 417, précisa Fondane. Il s'agit d'un vieil immeuble que le propriétaire a retapé tant bien que mal pour faire des locations meublées. Diana occupe trois pièces au second étage, porte de gauche. Il y a plusieurs chambres à louer dans la boutique, mais j'ai vu que la pancarte stipule que seules les personnes célibataires, sans enfants ni chiens, sont admises dans la maison. Voilà..., c'est bien là-bas..., la façade grise. Et la souris est justement chez elle, il y a de la lumière.

- Bon, restez dans les parages, dit Coplan. Et soyez patient, ce sera peut-être long.

Il s'avança vers le 417. La porte d'entrée, une de ces anciennes portes bourgeoises à deux battants, n'était pas fermée. Les locataires trouvaient plus commode, évidemment, de laisser la porte à demi ouverte. Dans les nouveaux buildings locatifs, l’accès reste toujours libre ; les occupants du 417 imitaient les immeubles modernes.

Coplan pénétra dans le vestibule. La cage d'escalier était chichement éclairée, mais on y voyait quand même à peu prés clair. Il monta les deux étages.

Au moment où il inspectait le palier du second, il perçut un bruit de pas dans l'appartement de Diana. Très vite, il s'élança derechef dans l'escalier et grimpa à mi-chemin du troisième étage. En se penchant au-dessus de la rampe, il put garder le palier du second

dans son champ de vision. Il vit apparaître Diana, en peignoir bleu, les cheveux en liberté sur les épaules, un léger vêtement rose dans les mains.

Sans se douter le moins du monde qu'elle était observée d'en haut, la belle Italienne traversa le palier, frappa deux petits coups à la porte de l'appartement d'en face. Une femme en robe de jersey gris - moins jeune que Diana, mais assez jolie elle aussi - vint ouvrir, poussa un petit cri joyeux, puis :

- Tu es incorrigible ! Il est presque 6 h et tu es encore en peignoir !

Diana montra le vêtement rose qu'elle tenait dans les doigts et expliqua quelque chose que Coplan ne put saisir.

- Mais oui, naturellement ! dit la voisine en riant. Entre un moment.

Diana entra derrière la femme en gris. Coplan hésita une demi-seconde.

Il descendit sur la pointe des pieds, poussa la porte entrouverte, pénétra dans l'appartement de Diana et, après un rapide regard à la ronde, alla se poster dans un coin de la chambre, entre une grande armoire et le mur.

Quelques minutes s’écoulèrent. Enfin, Diana revint chez elle et referma la porte du palier. En chantonnant, elle s'amena dans la chambre, jeta sur le lit un mignon slip rose à dentelles, quitta ses souliers pour des babouches et se débarrassa de son peignoir. Elle était nue, splendidement nue, et elle paraissait de fort bonne humeur.

Tournant le dos vers l'armoire derrière laquelle Francis se tenait dissimulé, elle s'affaira - toujours en chantonnant la même rengaine à la mode - devant une commode dont elle ouvrit successivement les quatre tiroirs.

Observer les gens à leur insu, c'est généralement très instructif. En l'occurrence, ce l'était doublement. Diana, vue de dos, dans le simple appareil de sa beauté, valait le dérangement. Chose bizarre, elle avait l'air plus jeune ainsi, plus fragile pour ainsi dire. Son insouciance presque candide était aux antipodes des allures énigmatiques que Coplan lui avait vues à Anvers.

Ayant terminé son choix, l'Italienne déposa sur le lit un chemisier blanc, un soutien-gorge et une boîte contenant des bas de soie. Puis, assise sur le bord du lit, elle entreprit la délicate besogne qui consiste à mettre (sans accident) des bas aux mailles ultra fines.

Il y a des moments où l'indiscrétion professionnelle - obligatoire en principe - devient de l'indécence caractérisée. Coplan pouvait, de sa cachette, observer Diana qui se trouvait de profil par rapport à lui. La tête penchée, absorbée par son travail, elle ressemblait à une nymphe dans une clairière. Ses cheveux noirs retombaient autour de son visage. La lumière du lustre, perpendiculaire, soulignait la finesse, la matité de sa peau brune. Elle avait des seins superbes, fermes et haut placés, qui dardaient leur pointe orgueilleuse. Sa taille flexible, ses hanches rondes, ses cuisses fuselées, tout était parfait. Des ombres chaudes modelaient sa chair... Au vrai, avec sa crinière en liberté et sa sombre parure intime, elle évoquait davantage une Vénus phocéenne qu'une Eve florentine.

Elle se redressa, ajusta la couture de ses bas derrière ses mollets, les attacha à une minuscule ceinture rose nouée autour de sa taille, enfila le slip à dentelles, agrafa son soutien-gorge et mit le chemisier.

Assez satisfaite d'elle-même, elle glissa de nouveau ses pieds dans ses babouches de paille et s'avança vers l'armoire.

Elle s'arrêta net, clouée de stupeur. Coplan, avec un sourire suave, sortit de son coin en arrangeant sa cravate.

- Une petite surprise, dit-il, aimable.

Elle ne sembla pas apprécier beaucoup la plaisanterie. Les sourcils froncés, la prunelle farouche, elle articula :

Depuis quand êtes-vous là ? Comment êtes-vous entré ?

- J'arrive à l'instant, et je suis entré par la porte.

Elle le dévisageait avec arrogance, vexée naturellement à l'idée d'avoir été surprise en pleine intimité vestimentaire.

- Vous avez l'habitude d'entrer chez les gens sans frapper ?

Au lieu de répondre, il fit un pas en avant. Et, alors qu'elle ne s'attendait à rien, il lui balança brusquement un marron sur la joue gauche.

- J'entre d'abord, dit-il, je frappe ensuite. Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu que Varanic était de mèche avec un de nos

indicateurs ?

CHAPITRE XI

Diana, en dépit du caractère totalement imprévu de la scène, avait encaissé sans sourciller la gifle sonore que Coplan venait de lui envoyer.

Et Coplan, une fois de plus, admira le sang-froid, l'aplomb peu banal de la fille. Elle était interloquée, certes, mais elle n'avait pas peur.

- Dites donc, maugréa-t-elle d'une voix sourde, ça vous prend souvent ?

- Nous étions d'accord pour nous faire confiance mutuellement, non ?

Diana ne répondit pas. Immobile, inquiète, elle fixait Coplan sans le regarder vraiment. Elle secoua sa tête d'un mouvement nerveux, chassant ses cheveux qui voltigèrent sur ses épaules nues.

- Une minute, dit-elle d'un ton désemparé. Je passe ma jupe et je suis à vous. C'est très grave, ce que vous racontez là... Je me demande même si vous réalisez pleinement ce que cela signifie pour nous.

Elle ouvrit l'armoire, prit une jupe noire, la passa par-dessus sa tête et l'ajusta autour de ses hanches. Se dirigeant vers le cabinet de toilette contigu, elle disparut, pour revenir deux minutes après, la mine toujours angoissée mais avec quelque chose de résolu dans l'attitude. Elle avait remplacé ses babouches par des souliers dont les hauts talons accentuaient la cambrure de ses reins.

- Venez par ici, dit-elle. Nous serons mieux que dans ma chambre.

Il la suivit dans un petit living dont l'ameublement vieillot avait été corrigé par quelques touches plus personnelles, à la fois féminines et luxueuses. Elle lui désigna un fauteuil, prit place sur le divan du cosy, puis tendue et dévisageant Francis avec intensité :

- Vous prétendez que Varanic serait en contact avec un indicateur du S.R. français ?

- Oui.
- Comment s'appelle-t-il ?
- Cardelli.
- Connais pas. Mais vous devez vous tromper. C'est absolument impossible.

Elle se reprit aussitôt, et, pour atténuer cette affirmation un peu trop véhémente, elle prononça sur un ton radouci, vaguement incrédule en fait :

- Naturellement, il se peut que vos informations soient exactes. Mais en partie seulement. Car il y a quelque chose qui cloche dans ce que vous dites. On voit bien que vous ne connaissez pas Varanic ! S'il avait eu vent de nos projets, il aurait réagi instantanément. Et de cela, je suis tout à fait sûre.

Elle devenait de nouveau fougueuse.

- Ernesto est une brute, un bandit aux instincts de tueur. Je serais déjà morte, et Carlo et Mario aussi, s'il savait ce que nous avons mis en route. N'oubliez pas que c'est un Slave. Il est né à Trieste, mais c'est un Slave. Et il a été formé à l'ancienne école du stalinisme de choc. Ce n'est pas du tout le type sournois qui combine des manœuvres à longue échéance ou qui laisse mijoter des complots. Rappelez-vous l'affaire de Van Bommel, à Anvers. Le gros Petrus n'a même pas eu le temps de rouler Ernesto !

Coplan n'était pas mécontent d'entendre ces paroles qui confirmaient ses propres déductions et les confidences de Cardelli en personne. Toutefois, s'il avait mené l'entretien de cette manière, c'était aussi pour atteindre d'autres objectifs.

Prenant une voix moins revêche, il dit soudain :

- Écoutez, Diana, nous avons intérêt à jouer cartes sur table, n'est-ce pas ?
- Pour notre part, nous somme réguliers depuis le début.
- Admettons. Vous avez assisté à ma conversation avec Carlo Picca. Par conséquent, vous devez vous souvenir qu'il m'a cité un nom, le nom d'un ingénieur de Turin qui a été votre intermédiaire et qui...
- Oui, coupa-t-elle, Fantini. Aldo Fantini.
- Eh bien, une filière va de Fantini à un certain Giuseppe Diovane, de Gênes.

- Diovane est un trafiquant d'armes. Il a travaillé pour nous et je crois même qu'il a encore plusieurs affaires en route.

- Bon. Suivez-moi attentivement. Je remontais votre filière depuis Fantini quand je suis tombé sur ceci : Giuseppe Diovane opère non seulement pour le compte de Varanic mais aussi pour le compte du Baron Cardelli, notre indicateur. Et détail surprenant, j'ai trouvé le cadavre de Fantini dans la cave de Cardelli.

Diana se leva avec brusquerie. Les bras croisés, elle se mit à déambuler dans la petite pièce.

Son cerveau travaillait à tout casser, on le voyait à sa mine grave et concentrée. Elle se posta subitement devant Coplan et déclara, catégorique :

- Je n'ai pas la moindre idée de ce que tout cela peut cacher, mais je vous répète : non, c'est impossible ! Varanic n'est pas au courant. Il a rencontré notre chef de cellule avant-hier. Si Ernesto avait été informé de notre prise de contact avec le S.R. français, nous serions déjà liquidés à l'heure qu'il est. TOUS.

- Il nous attend peut-être au tournant ?

- Oh, ça ne lui ressemble pas, croyez-moi !

Il y eut un long silence. Elle se remit à tourner dans le living comme une lionne énervée. A la fin, avec un soupir résigné, Coplan murmura :

- Qui vivra verra. Laissons cela de côté provisoirement. Et passons au chapitre suivant. Mais venez vous asseoir d'abord.

Elle obtempéra avec docilité. Il reprit :

- Cette histoire d'indicateurs n'était pas le seul motif de ma visite. En réalité, je vous apporte l'accord officiel de mes chefs. Nous sommes prêts à marcher avec vous.

Elle redressa le buste, ses yeux se mirent à briller. Francis poursuivit :

- Il y a cependant un « mais ». Il y a toujours un « mais »... En esquissant un sourire, il continua :

- Je voudrais vous poser deux questions. A vous personnellement, Diana.

- Je vous écoute, acquiesça t-elle, un peu sur la défensive déjà.

- Première question : puisque mes supérieurs ont pris leur décision, et puisque cette décision est positive, révélez-nous le nom

de votre chef.

- Et la deuxième question ?

Elle le fixait avec une sorte de raideur dans le maintien, comme si elle entendait manifester son entière indépendance.

Il dit :

- Deuxième question : êtes-vous prête à m'organiser une rencontre avec votre chef de cellule, avant le jour convenu, sans en informer Carlo Picca ?

- En somme, vous êtes d'accord sur notre offre, mais vous êtes plus méfiants que jamais.

Elle avait fait cette remarque d'un ton acerbe. Il secoua la tête.

- Non, vous ne me comprenez pas. Cette fois, ce n'est plus de la méfiance. Je prends les précautions d'usage pour VOUS protéger. Ce que vous allez faire ressemble à cet exercice acrobatique qu'on appelle le saut de la mort. Je vais essayer de jouer pour vous le rôle de filet.

Elle hésita dix secondes.

- Bien, décida-t-elle, je prends cela sur moi. Je ne sais pas ce qui me pousse à vous faire confiance à ce point, mais tant pis. Mon chef de cellule s'appelle Mario Grégori.

- Où habit-t-il ?

- A San Remo.

- Pouvez-vous le contacter directement afin de me ménager un rendez-vous avec lui ?

- Quand ?

- Le plus rapidement possible.

- Je dois le retrouver en ville, à 7 h 15. C'est d'ailleurs pour cela que je m'habillais. Nous comptions passer la soirée ensemble à Savona. Il possède une petite maison à Savona, au bord de la mer... C'est Noël, ce soir.

Il prit un air ébahi :

- Bon Dieu, c'est vrai ! Je n'y pensais pas !

Elle proposa tout à coup :

- Voulez-vous venir avec nous ?

- A Savona ?

- Oui

- Vous n'y pensez pas ! J'attendrai bien vingt-quatre heures de plus, rien ne brûle. Mario Gregori est-il seulement votre chef, ou davantage ?

- Mon amant ?

- Je ne voulais pas le dire.

Elle eut un sourire.

- Non, Mario n'est pas mon amant, c'est mon demi-frère. Ma mère s'est mariée deux fois, et deux fois avec des Italiens. Mario est de onze ans mon aîné. C'est un garçon merveilleux, vous verrez.

- Vous en parlez très amoureusement, je vous assure.

- Et pourquoi ne serais-je pas amoureuse de lui ? On dit que le cœur a ses raisons. Quand une femme n'a ni mari ni amant... Mario m'a fait entrer dans son réseau quand j'avais quinze ans. Il m'a défendu de me fiancer et il a toujours veillé sur moi comme un mari jaloux. Naturellement, il avait des motifs valables : dans notre métier, l'amour est fatalement une source de dangers graves. Vous êtes marié, vous ?

- Non. Mais... ça n'empêche pas les sentiments...

- Oh, je n'ai pas fait vœu de chasteté, moi non plus

Avec une franchise qui lui allait à ravir, elle ajouta en le regardant d'un œil malicieux :

- Qui sait ? Peut-être serons-nous de très bons amis, vous et moi, quand je travaillerai à vos côtés ?

- En effet, qui sait ?... Ah, à propos, vous m'aviez promis une confidence, je crois ? Rappelez-vous, au « Moby Dick », à Anvers, quand nous attendions l'arrivée de Carlo.

Elle se souvenait. Elle opina et murmura :

- C'était cela que je voulais vous dire, justement : que mon chef, Mario Gregori, est mon demi-frère. Et ceci aussi, qui vous expliquera bien des choses : je n'ai jamais partagé complètement les convictions politiques de Mario. Je suis pour le peuple, bien sûr, et je n'ai aucune sympathie pour les réactionnaires capitalistes. Mais sans doute ai-je hérité de ma mère un fonds religieux qui m'est resté.

Elle demeura songeuse un moment. Puis :

- Noël, par exemple. Elle s'ébroua :

- Bon, où en étais-je ? Ah, oui. Quand Mario a commencé à flancher, quand il a réalisé petit à petit que son idéal ne coïncidait plus avec la ligne sinueuse du Parti, ni surtout avec les actions répressives de l'Armée Rouge dans les pays communistes de l'Est, j'ai compris que je pouvais l'influencer. Nous avions souvent des conversations, lui et moi. En définitive, c'est moi qui lui ai suggéré de plaquer le Parti et de changer de camp. Comme nous sommes des demi-Français, choisir la France n'avait rien d'illogique.

- J'ai l'impression que vous êtes tenace quand vous avez une idée derrière la tête, non ?

- Oui, probablement.

Elle eut encore un sourire, et Coplan admira ses dents éblouissantes. Elle dit sur un ton d'excuse :

- Mais tout ceci nous écarte de notre sujet. Vous n'avez pas répondu à mon invitation. Il se leva.

- Détrompez-vous : je l'accepte. Où puis-je vous retrouver vers 9 h ?

- Je passerai vous prendre au bar du Majestic.

- Entendu.

Il se dirigea vers la porte.

Diana avait fait preuve d'un fair-play indiscutable. En donnant le nom de Mario Gregori, elle ne pouvait se douter que Francis connaissait déjà ce nom.

Remontant la Via Ferruci, Coplan se dirigea d'un pas tranquille vers la Piazza Bernini. Arrivé au carrefour, il tourna dans le Corso Francia.

Pour être discrets, Fondane et Vautier l'étaient incontestablement A vrai dire, ils étaient invisibles. Coplan alluma une cigarette, attendit quelques minutes. Mais en vain.

Il s'écarta de la grande artère illuminée, enfila une petite rue, puis une autre, et il arriva ainsi à l'endroit où Fondane avait garé la Traction. La voiture n'était plus là.

Du même pas tranquille, Francis reprit la direction du Corso Francia. Ensuite, descendant vers la gare de la Piazza Suza, il mit le

cap sur l'Hôtel Fiorina.

Cette promenade nocturne lui prit environ une demi-heure. Il pénétra dans le hall de l'hôtel, regarda sa montre, passa au bar.

- Scotch, commanda-t-il en s'installant sur un des tabourets, au comptoir.

Le barman venait de lui servir son scotch quand le haut-parleur annonça :

- On demande le Signor Moreau au téléphone. Francis leva la main et fit claquer ses doigts.

- Où est la cabine ?

- Là-bas, monsieur, dit le barman en indiquant de l'index la cabine.

- Merci.

Comme prévu, c'était Fondane.

- Vous avez un ange à vos talons, annonça-t-il, laconique.

- Oui, j'avais compris, acquiesça Coplan. Je vais aller me balader du côté de la gare de triage. Prenez vos dispositions.

- O.K.

Cinq minutes plus tard, Francis sortait du Fiorina et traversait le square de la Piazza Solferino. Sans se retourner, il continua tout droit jusqu'à l'hôpital Umberto. Là, bifurquant sur la gauche, il retrouva la Via Bonna dans laquelle il s'engagea.

La rue était sombre. Derrière la palissade du chemin de fer, des trains de marchandises étaient en formation.

Arrivé aux abords immédiats de l'immense gare de triage, Coplan s'arrêta un fois de plus pour allumer une cigarette. Ce signal, Fondane et Vautier le comprendraient. En outre, ils se rendraient mieux compte des distances respectives.

Avec une hâte subite, Francis repartit et pressa le pas. Il s'enfonça alors dans l'obscurité très dense des rues sans nom qui bordent le terrain de dégagement des voies de garage. L'homme qui le suivait depuis la maison de Diana accéléra son allure lui aussi, persuadé que son gibier cherchait à le semer.

Fondane et Vautier, très attentifs, se lancèrent à l'attaque. Renonçant aux ruses qu'ils avaient déployées pour pister l'inconnu, ils le rattrapèrent progressivement. Et, soudain, Coplan fit un brusque demi-tour.

L'inconnu, déconcerté, stoppa net et se colla contre le mur. Il aperçut alors Fondane et Vautier qui s'amenaient.

CHAPITRE XII

A cause de l'obscurité, Coplan ne distinguait que très vaguement la silhouette de l'homme qu'il avait traîné derrière lui pendant près d'une heure. Pourtant, il avait pu voir, l'espace d'une seconde - au moment où il s'était retourné brusquement - que le type en question était une longue perche aux épaules étroites et voûtées, et qu'il portait un manteau sombre dont il avait relevé le col. Impossible de discerner son visage. Il était coiffé d'un feutre dont il avait rabattu le bord sur ses yeux.

Pour l'instant, aplati contre la muraille d'une interminable bâtisse plate et sans fenêtres un entrepôt pour les marchandises en consigne,l'inconnu se confondait littéralement avec les ténèbres. La rue était déserte. Par-ci, par-là, un pâle reflet de clarté accrochait le relief irrégulier du pavé. On entendait les rumeurs assourdies de la gare : des cahots lourds de wagons qui s'entrechoquent, des coups de trompette, le roulement des convois en formation, des chuintements de locomotives.

Coplan, qui avait continué à s'approcher de l'inconnu, cessa de progresser lorsqu'il aperçut de nouveau avec une certaine netteté la ligne sombre du manteau qui formait une barre verticale contre le mur. L'homme était immobile, comme changé en statue. Sans doute venait-il de comprendre qu'il était fait comme un rat.

En rasant le mur, Francis diminua encore d'un mètre l'écart qui le séparait de l'inconnu. Son œil aiguisé repéra, plus loin que l'homme au chapeau, Fondane et Vautier qui s'approchaient également en longeant la muraille.

Coplan n'avait qu'une idée : capturer cet homme vivant.

Tout à coup, l'ombre trapue de Vautier, se détachant soudain de la muraille, fila en diagonale vers la palissade qui marquait la limite des voies ferrées, de l'autre côté de la rue. Coplan ne put réprimer

une grimace de réprobation. Vautier avait tort de s'exposer à découvert.

L'homme aux abois avait-il prévu que la tenaille allait se refermer sur lui de trois côtés à la fois ? Sans doute. Jaillissant comme une flèche, il fonça en oblique vers la palissade. Emporté par un élan fantastique, il traversa la rue en trois foulées démesurées, passa à moins de cinq mètres de Coplan, exécuta un bond de côté pour éviter Vautier qui s'était rué à sa rencontre, se projeta en l'air, agrippa le bord supérieur des planches, fit un prodigieux rétablissement et s'envoya sans coup férir par-dessus la clôture.

En moins d'une seconde, Coplan, Fondane et Vautier prirent le même chemin.

L'inconnu avait dû atterrir avec plus de violence qu'il ne l'aurait souhaité. Coplan le vit qui se remettait debout, ramassait son chapeau de feutre et s'enfuyait vers la droite, c'est-à-dire en s'éloignant le plus possible des lumières de la gare de triage.

La chasse s'organisa instantanément. Fondane, le mieux placé par rapport à la direction empruntée par le fuyard, décrivit à toute allure un vaste demi cercle qui l'amena derechef sur l'itinéraire d'échappée de l'inconnu. Celui-ci, s'en avisant, bifurqua sur la gauche. Mais, par là, Francis et Vautier pouvaient lui couper la retraite avec un maximum de chances.

Pendant quelques minutes, ce fut un véritable chassé-croisé. Le type au manteau sombre cherchait désespérément une trajectoire de salut. Enjambant des rails, sautant de traverse en traverse, se dissimulant derrière des wagons à l'arrêt, il essayait de dérouter ses adversaires. S'il n'avait pas eu affaire à trois hommes aguerris et solidement entraînés, il s'en serait sûrement tiré, car il était rapide et rusé.

Vautier, incorrigible, risqua de nouveau une pointe offensive. L'inconnu vit la menace et bifurqua une fois de plus, mais sur la gauche. Puis, avec l'espoir de forcer ce blocus, il se lança tout droit vers la palissade. Coplan fonça. Mais le fugitif battit en retraite. Le chapeau dans la main droite, les pans de son manteau voltigeant autour de ses longues jambes, il galopa en zigzags désordonnés, se souciant seulement d'échapper à celui de ses poursuivants qui le talonnait de plus près.

Il y eut alors une trêve assez étrange. Un groupe de cinq ou six cheminots arrivait de la gare. Les silhouettes se découpaient confusément sur le fond éclairé, à gauche.

Coplan, Fondane, Vautier et l'inconnu restèrent immobiles tous les quatre, comme s'ils obéissaient à un même objectif : ne pas alerter le personnel de la gare.

Tandis que les ouvriers s'éloignaient, l'inconnu rampait doucement derrière un wagon-frigo. Et la chasse reprit de plus belle, bien que le type commençât à s'essouffler visiblement.

En se retournant pour calculer ses chances, il trébucha sur le ballast, continua à quatre pattes, abandonna son chapeau, se redressa enfin et se remit à courir, au hasard eût-on dit. C'était la fin. Fondane, Coplan et Vautier convergeaient vers leur proie. Traqué, coincé dans l'étau, affolé, l'inconnu tenta de grimper sur un wagon plat chargé de machines recouvertes de bâches noires ; mais il réalisa que ses adversaires avaient vu son geste, et, sautant sur la voie, il s'éloigna en reculant.

Un hurlement sauvage éclata de la poitrine de Vautier, couvrant presque le grondement des trains en manœuvre. Vautier, d'où il se trouvait, avait pu voir ce que les autres ne voyaient pas. Une rame de wagons-citernes, poussée à reculons par une locomotive fort éloignée - le convoi devait être aussi long que tout le terrain de dégagement - arrivait à bonne allure en direction du fuyard. Celui-ci, impressionné par le cri de Vautier - et croyant qu'il s'agissait d'un mot d'ordre destiné aux deux autres adversaires - tourna la tête vers la droite, entendit le roulement du train, se trompa sur la position exacte du convoi, changea de voie. Ce fut sa perte. Les rails enchevêtrés devaient former une dentelle hallucinante devant ses yeux : il sauta trop tard. Le butoir du wagon-citerne lui percuta les reins, le projeta d'une poussée impitoyable en avant et l'écrasa comme un insecte contre le butoir de l'autre wagon de la rame en formation.

Une clameur d'agonie monta, se brisa aussitôt.

Coplan, dans le tumulte des chocs sourds qui se répercutaient sans fin tout au long du convoi, n'avait rien entendu. Il ne comprit pas d'emblée ce que Vautier, haletant, lui gueulait à l'oreille. Fondane arriva à son tour.

Ils restèrent un instant sur place, déconcertés. Enfin, le train s'immobilisa complètement.

- Attention, une équipe, chuchota Fondane.

- Filez ! ordonna Coplan, je vous rejoins dans la rue.

Plié en deux, il disparut entre les wagons-citernes.

L'inconnu au manteau sombre avait peu souffert. Son grand corps désarticulé, traîné pendant plus de quinze mètres entre les butoirs d'acier, avait été littéralement pilonné avant de tomber sur les rails où il avait encore été sectionné à plusieurs reprises. Les débris qui jalonnaient le ballast n'avaient plus rien d'humain.

Francis, les dents serrées, déplaça en hâte quelques-uns des morceaux déchiquetés du cadavre : ce n'étaient que lambeaux de chair et de tissus, affreusement poissés de sang, de poussière.

Il dut renoncer. Les voix s'approchaient. Les cheminots allaient faire une drôle de tête, pour sûr, quand ils manipuleraient les chaînes d'accrochage du wagon-citerne.

Coplan était en rogne contre la fatalité.

- Quelques secondes de plus seulement, rageait-il encore un quart d'heure plus tard. Je suis sûr que le portefeuille de ce type nous aurait rendu un service inestimable.

- Ce n'est pas prouvé, objecta Fondane. Ce n'est pas la première fois qu'un gars chargé d'une filature oublie ses papiers d'identité chez lui.

Ils marchaient d'un pas rapide, remontant vers le centre par les quartiers les moins fréquentés de la ville. Coplan, la mine sombre, cachait ses mains dans le fond de ses poches. Il les avait essuyées tant bien que mal à son mouchoir, mais elles étaient encore collantes du sang de l'homme écrabouillé.

Il raconta brièvement à ses collègues son entretien avec l'Italienne et le rendez-vous qu'il avait avec elle et avec Mario Gregori. Puis, s'adressant à Fondane :

- Comment avez-vous repéré ce type qui m'a pris en chasse ?

- Le plus naturellement du monde. Quand vous êtes entré au 417, nous nous sommes séparés, Vautier et moi, pour exécuter l'approche classique, chacun de notre côté. Nous nous sommes tout de suite aperçus qu'un promeneur aux allures bizarres faisait les cent pas sur le trottoir d'en face. J'ai contourné le bloc de maisons

pour rejoindre Vautier, après quoi je suis allé changer la Traction de place. Comme ça vous étiez averti automatiquement. Quand vous êtes sorti, le gars vous a accroché sans hésiter.

Coplan bougonna :

- Dommage qu'il ait emporté son incognito dans la tombe. Si nous avions pu le faire parler...

Vautier, sortant de son mutisme, fit remarquer :

- Son attitude pacifique est assez révélatrice, vous ne trouvez pas ? Il n'a pas tenté une seule fois de nous tirer dessus. Coplan en profita pour ricaner :

- Vous avez beaucoup de cran, Vautier, mais ce que vous avez fait n'est pas à recommander. Vous formiez une cible trop vulnérable, contre la palissade.

- Je voulais le provoquer, reconnut Vautier.

Vous ne ferez pas de vieux os si vous continuez ce petit jeu. Heureusement pour vous, ce type n'avait peut-être pas de pétard.

Fondane intervint :

- Ou alors, c'est qu'il avait des ordres précis : filer les visiteurs du 417 mais rester dans la coulisse. Simple mission d'information en quelque sorte. Qu'est-ce qu'on fait, Vautier et moi, pendant que vous passez la soirée avec l'Italienne et son frangin ?

- Vous êtes libres. Tout ce que je vous demande, c'est de me prendre demain matin, à 11 h, à la sortie de Savona. Si je connaissais mieux la ville, je vous donnerais un rendez-vous plus précis. Mais comme je ne m'y suis jamais arrêté.

- Oh, on vous retrouvera, soyez sans crainte, promit Fondane.

- Si vous avez envie de vous amuser un brin, vous avez le temps d'arriver à Monte-Carlo, avant le baiser de minuit. C'est Noël, ce soir.

- Faites-nous confiance ! Rien de spécial à consigner dans mon rapport au Vieux ?

- Si ! Les résultats de ma visite chez Diana et son invitation amicale.

- O. K.

Vautier proposa soudain :

- Pourquoi ne pas nous séparer ici, tout de suite ? Notre corrida dans la gare de triage a peut-être été remarquée ?

Coplan haussa les épaules :

- M'en fous ! grogna-t-il. Je vous accompagne jusqu'à la bagnole. J'ai besoin d'un bon automatique.

CHAPITRE XIII

Coplan arriva au bar du Majestic avec quelques minutes de retard. Il avait dû se démener comme un beau diable pour se procurer une chemise neuve, une autre cravate, prendre un bain et faire cirer ses chaussures. Enfin, il était parfaitement présentable et toute trace de la chasse à l'homme dans la gare de triage avait disparu.

Il s'excusa en s'asseyant sur un tabouret, à côté de Diana qui attendait d'un air aimable et confiant.

- Je me suis trompé de chemin, dit-il. Je connais mal Turin et j'ai confondu les hôtels.

- Rien de grave, minauda-t-elle, vous n'avez même pas cinq minutes de retard. Non, ne commandez rien, nous partons.

Il fit le geste de payer, mais elle l'arrêta :

- C'est fait. Venez.

Elle était très en beauté. Légèrement maquillée, peignée avec soin, enveloppée dans un ravissant manteau beige, elle était encore plus impressionnante que dans l'intimité de sa chambre à coucher. Il y avait dans sa démarche et dans son regard quelque chose d'énigmatique qui ajoutait un charme de plus à sa personnalité.

Elle s'arrêta près d'une Fiat garée non loin du Majestic.

- Montez,dit-elle.

Elle s’installa au volant, lui sur le siège arrière. Il avait une préférence instinctive pour la banquette arrière quand il voyageait dans une voiture inconnue.

Quelques instants plus tard, la Fiat se rangeait le long du trottoir, dans le Corso Dante. Diana descendit promptement de la voiture, cédant le volant à un robuste gaillard vêtu d'un pardessus en poil de chameau.

Diana, en s'asseyant à l'arrière, près de Coplan, lui dit :

- C'est Mario. Nous ferons les présentations à l'arrivée.

Tandis que la Fiat démarrait, le nommé Mario, se retournant, lança par-dessus son épaule :

- Heureux de vous connaître, Moreau. A vrai, dire, j'ai l'impression de vous connaître depuis un bon moment. Diana et Carlo m'ont beaucoup parlé de vous. En bien, du reste.

- Le contraire m'aurait étonné, répondit Francis, très sobre.

Il n'avait fait qu'entrevoir la figure de Mario Gregori, mais ce visage le décevait. Pourquoi ? Il n'aurait su le dire clairement. Il s'attendait à quelque chose de plus énergique, de plus authentiquement viril.

Gregori avait une large carrure, des membres puissamment sculptés, une forte nuque d'athlète. Ce qui emballait moins Coplan, c'était sa physionomie. Une belle bouche bien dessinée, des sourcils réguliers, des yeux en amande, un menton rond, bref un joli garçon, un peu boudeur.

Le voyage dura une heure et demie. A part quelques propos d'une banalité voulue, ils échangèrent fort peu de paroles.

Quand ils arrivèrent à Savona, Gregori demanda à Coplan :

- Vous êtes déjà venu ?

- Non.

- C'est très industriel. Un des principaux centres sidérurgiques de l'Italie du Nord.

Ils dépassèrent une gare, passèrent devant une cathédrale, puis, en suivant toujours la même avenue, atteignirent le port.

- Cette tour, expliqua Gregori sans se retourner, c'est la Tour Pancaldo. Elle vous servira de point de repère si vous revenez seul chez moi.

Par un dédale de rues, ils débouchèrent sur une placette où la Fiat stoppa.

- Nous ferons le reste à pied, dit Gregori

Coplan et Diana débarquèrent, et Gregori ferma soigneusement la voiture à clé.

Ils marchèrent encore une dizaine de minutes.

- Vous teniez à me rencontrer en l'absence de Carlo ? s'inquit Gregori.

- Oui, dit Coplan.

- Pourquoi ?

- Une idée comme ça.
- Si vous avez des soupçons à l'égard de Carlo, vous faites fausse route. C'est la loyauté en personne. Et, de plus, il hait Varanic.
- Je ne soupçonne personne en particulier, fit observer Francis. Je vous raconterai un jour l'histoire d'un agent secret nommé Wendel.
Gregori et Diana regardèrent Francis. Ils ne voyaient pas ce qu'il avait voulu dire. Mais ils n'insistèrent pas et Coplan jugea inutile de s'expliquer.
- C'est là-bas, dit enfin Gregori en désignant de la main une maisonnette blanche, bâtie au bord de l'eau.
- Vous êtes tranquille dans cette bicoque, dit Coplan. Pas de voisins, pas de circulation, la mer à dix mètres.
- C'est pour cela que je l'ai achetée. C'est une ancienne maison de pêcheur que j'ai restaurée et modernisée. J'ai un accès direct sur la mer.
Une clôture en treillis entourait la maison solitaire.
- Venez plus près de moi, dit Gregori à mi-voix. Pour prendre les clés, il y a un truc. Regardez : en passant le bras et en poussant vers vous, le double fond de la boîte-aux-lettres coulisse... Vous glissez la main, comme ceci, et vous trouvez les deux clés cachées derrière une planchette.
Il ramena deux petites clés chromées, les montra à Francis, les remit en place et repoussa le fond coulissant de la boîte-aux-lettres.
- Allez-y, essayez, dit-il.
Coplan dut tâtonner plusieurs fois avant d'attraper le mouvement. La double cachette était bien combinée.
- C'est moi qui l'ai fabriquée, expliqua Gregori. Avant de vendre des voitures d'occasion, j'étais mécanicien.
- Pourquoi deux clés ?
- Vous allez voir.
Ils franchirent la porte de fer de l'enclos, traversèrent un jardinet, arrivèrent devant la maison.
Gregori expliqua d'un ton confidentiel.
- Cette clé-ci, avec la lettre N gravée sur la tige, c'est pour ouvrir les deux portes : celle du jardin et celle de la maison. Avec l'autre

clé, il faut donner trois tours dans la serrure inférieure. C'est pour désarmer le dispositif de sûreté.

- Quel dispositif ?

- Une armature électrique reliée au coffre qui se trouve dans la cave. Si on pénètre dans la maison par effraction soit par la porte soit par une des fenêtres, un détonateur explose et tout vole en l'air. De plus, une bombe incendiaire détruit les archives et l'émetteur.

- Et qui est au courant du dispositif ?

- Diana et moi. Et vous. Personne d'autre.

Ils pénétrèrent dans la maison. Elle se composait de trois pièces carrées qui se suivaient latéralement. La porte d'entrée donnait dans la cuisine-salle à manger. A gauche, il y avait une chambre avec deux larges divans et une armoire. A droite de la salle à manger centrale, il y avait une pièce de débarras remplie d'instruments de pêche.

- Les archives du réseau, l'émetteur, le labo de photographie sont dans la cave, commenta Gregori. J'ai également un canot à moteur monté sur un berceau à roues. De la cave, le canot descend directement dans la flotte. Je vous montrerai.

Diana demanda :

- Je prépare le dîner tout de suite ?

- Oui, répondit Gregori. Je vais bavarder avec Moreau dans la chambre.

Ils laissèrent Diana dans la cuisine, aux prises avec le réchaud et les victuailles du repas de Noël.

En passant dans la chambre, Coplan dit :

- Vous avez sérieusement restauré la bicoque. Je vois que vous avez même le téléphone.

- C'est mon P.C. personnel, et je n'ai pas regardé à la dépense, forcément.

Il ôta son manteau, l'accrocha à une patère. Coplan l'imita. Puis, tandis que Gregori s'installait sur l'un des deux divans, Coplan alluma une cigarette.

- Asseyez-vous là, dit Gregori, montrant l'autre divan, nous serons plus à l'aise pour causer... Inutile de vous dire que je suis très curieux de prendre connaissance des conditions du S.R. français. Mais plaçons tout de suite la discussion sur un plan de parfaite

égalité. Je ne suis pas un tripoteur qui cherche à monnayer son engagement et celui de ses collaborateurs.

- Cela va de soi, acquiesça Francis en s'asseyant en face de l'Italien. Ce marché ne nous intéresse que dans la mesure où vous êtes décidé à travailler avec nous au même titre que tous nos autres agents réguliers.

- Que pense-t-on, à Paris, de ce changement d'orientation politique qui nous incite à servir la France au lieu du Parti ?

- Il y a d'autres réseaux dans votre cas. Les nouvelles tendances du Kremlin ne suffisent pas à résorber la crise qui sévit parmi tes organisations communistes occidentales. Même la promesse d'autonomie tactique des P.C. nationaux ne dissipe pas ce malaise qui est quasi général. Mais l'aspect purement politique du problème n'est pas de mon ressort.

- Oui, c'est très différent, bien sûr. Vous n'êtes pas au service d'une Cause, vous. Vous êtes un agent au service d'un pays. Moi, j'ai suivi le chemin inverse. Il ajouta, sombrement :

- Un chemin en dents de scie, je vous assure.

- Voyons les questions techniques que nous avons à résoudre, Gregori, commença Francis sur un ton plus ferme. Je vous rappelle les termes de notre accord : vous nous apportez les listes, les relevés de dépôts d'armes, et les liaisons-radio avec les instances supérieures de votre organisation. En échange, vous êtes incorporés au S.R. français aux conditions normales des agents réguliers. Vous passerez une période de transition de quelques mois, puis vous aurez l'affectation qui répondra à vos capacités.

Gregori opina. Coplan poursuivit :

- Selon les déclarations de Carlo Picca, votre réseau comprend deux sections : l'information et l'agitation-propagande. Combien d'hommes emmenez-vous ?

- Nous serons six au total. Tous le reste du réseau sera laissé dans l'ignorance et nous pourrons exploiter leur rendement pendant la transition.

- Parfait. Qui sont les six ? Vous, Picca, Diana...

- Luigi Verdi, Enrico Rassati, et Dino Magglione. Je vous les présenterai plus tard, quand ce sera le moment. Ils sont tous

d'accord. Ce sont des membres clandestins du Parti, comme Carlo et comme moi. Et ils en ont marre, eux aussi.

- Comment voyez-vous le transfert ?

- J'ai tout mis au point. J'ai ici, dans mon coffre-fort, une partie des listes et le relevé des arsenaux de mon secteur. L'opération décisive, ce sera l'élimination de Varanic. C'est par là que je commencerai.

- Comment ?

- Je le contacterai, comme d'habitude, par un appel radio envoyé d'ici-même. Puis, sous le prétexte de lui remettre un rapport, j'irai le rejoindre dans son repaire à Imperia. Je l'exécuterai avec l'aide de Carlo et nous nous arrangerons pour faire disparaître son cadavre. Sa mort nous permettra d'inventorier ses archives et d'emporter le plus d'informations possible. Avant que sa disparition ne soit signalée à l'échelon supérieur, nous aurons mis nos affaires en ordre et nous serons prêts à changer de camp.

- Pas mal combiné, approuva Francis. Quand fixerez-vous le jour J ?

- Le 29. Mais je compte sur votre présence, ici, dès jeudi, pour que vous participiez à la synchronisation des opérations.

- D'accord.

- Si cela ne vous vexe pas, j'aimerais remettre moi-même le butin à mon futur chef de zone chez vous. Je crois que c'est régulier ?

- Comme vous voudrez.

Gregori se leva, s'étira, puis, d'un air rêveur :

- On a beau dire, ça fait un drôle d'effet de passer d'un camp à l'autre. Dans notre métier, changer de patron, ça donne un peu le vertige.

- Vous ne regrettez rien, j’espère ?

- Je regrette mes illusions, oui ! Mais je suppose que c'est ça, la vie ? On donne le meilleur de soi-même à un idéal, et on s'aperçoit un beau jour que cet idéal n'était qu'un mirage.

Se levant à son tour, Coplan prononça d'un ton mesuré :

- Méfiez-vous de votre nostalgie, Gregori. Pour des gens de notre espèce, il n'y a ni passé, ni avenir, ni regrets. Avant de faire le grand saut, réfléchissez.

Un sourire mélancolique se dessina sur la bouche de l'Italien :

- N'ayez crainte, dit-il, nous ferons le plongeon avec tout le cran nécessaire.

- Ce n'est pas un plongeon, corrigea Francis. C'est un voyage vers d'autres horizons, un changement de cap. La vie continue.

Gregori enchaîna :

- Un voyage sans billet de retour, je le sais. Allons voir maintenant ce que fabrique Diana, j'ai faim.

Avant de passer dans la pièce voisine, il dit encore en regardant Coplan d'un œil où se lisait une sorte d'ironie un peu triste :

- Ma sœur a beaucoup de sympathie pour vous, Moreau. Carlo aussi, du reste. Et moi aussi, cela va sans dire. Je souhaite que tout aille bien pour nous tous.

Coplan hésitait à poser la question qui lui brûlait les lèvres. Mais il la posa quand même.

- Dites-moi, Gregori, êtes-vous absolument sûr de la loyauté des hommes que vous prenez avec vous ?

- Oui, naturellement ! Je risque ma peau dans cette aventure, ne l'oubliez pas.

- Varanic a peut-être un mouchard au sein même de votre équipe ?

- Non, c'est impossible. Je sais que vous avez des inquiétudes à ce sujet, Diana m'a parlé de cette histoire de Fantini. Mais j'ai encore étudié la question. Même s'il y avait une combine entre Varanic et certains indicateurs appartenant à divers réseaux plus ou moins en concurrence, notre opération est restée secrète. Je connais depuis de longues années Ernesto Varanic : ce n'est pas le type qui attend ses adversaires au tournant. Il fonce et il tue.

Coplan objecta encore :

- Et s'il y avait d'autres ennemis qui vous guettent pour vous liquider ? Les Américains ont pas mal d'agents dans la région. D'autre part, qui sait si le C.S. italien ne tourne pas autour de vous depuis belle lurette ? (C.S.: Contro-Spionnagio)

- Non, soyez sans crainte, j'ai pris mes précautions. Le seul danger réel, c'est Ernesto Varanic. C'est d'ailleurs pour cette raison que nous devons l'éliminer en premier lieu. Pour le reste, ça marchera sans pépin.

Francis n'en était pas tellement sûr.

- Va bene, acquiesça-t-il sans souffler mot de la filature dont il avait été l'objet en sortant de chez Diana.

La nuit de Noël se termina vers deux heures du matin. A l'aube, Gregori s'en alla pour s'occuper de certaines affaires qui l'appelaient à Gênes.

Coplan n'avait pour ainsi dire pas fermé l'oeil. Par décence, il s'était couché tout habillé sur un lit de camp installé dans la remise aux outils.

Mais, une fois Gregori parti, Francis se leva et il rejoignit Diana dans la chambre. En un tournemain, il se déshabilla, posa son automatique contre le pied du divan et se glissa sous les draps à côté de la belle Italienne.

Diana ne dormait pas. Coplan lui chuchota :

- Je m'excuse, mais j'avais froid.

Il prit la fille dans ses bras, et elle ne protesta pas. Il eut même la conviction, dans la minute qui suivit, qu'elle attendait cela depuis un bon moment déjà.

A vrai dire, il y pensait depuis longtemps, lui aussi.

Quand il quitta la maisonnette, vers 10 h, l'idée lui vint à l'esprit que son réveillon n'avait pas manqué de charme. Ni d'utilité.

Pour monter vers la ville, il effectua plusieurs détours. Fondane et Vautier, comme convenu, avaient arrêté la Traction à l'entrée de Savona et faisaient le guet pour cueillir Coplan au passage.

Les trois Français filèrent dare-dare vers Menton. Le soir même, Coplan prenait l'avion Nice-Paris.

Avant le jour J - et puisque les événements accordaient un sursis de quarante-huit heures - le Vieux tenait à mettre lui-même au point, avec Coplan, le dossier Gregori.

CHAPITRE XIV

Le jeudi suivant, vers 5 h de l’après-midi, Coplan, Fondane et Vautier franchissaient la frontiére à bord de la Traction et prenaient la direction de San Remo. Fondane était au volant.

Chose inhabituelle, les trois Français étaient d'humeur sombre. Même Fondane, silencieux et grave, semblait avoir perdu sa gouaille coutumière.

Par surcroît, le temps s'était mis à bouder. Un ciel morne pesait sur la Riviera, éteignant de sa grisaille mélancolique les couleurs de l'hiver méditerranéen.

Fondane fit une courte halte à Vintimille, simplement pour débarquer Coplan. Ce dernier avait rendez-vous dans la petite cité avec James Cadénac. En effet, afin d'avoir les coudées franches, Coplan avait eu l'idée de mobiliser à son usage personnel une voiture munie de plaques italiennes. Par la même occasion, il troqua son identité d'emprunt contre un nom moins compromettant. C'est avec des papiers qui faisaient de lui un industriel turinois, nommé Silvio Barberi, qu'il reprit la route.

Fondane et Vautier s'intallèrent à l'hôtel Acqui, l'un des principaux établissements de Savona, dans la via Paleocapa. Coplan se rendit seul à la maisonnette de Mario Gregori où on l'attendait.

En raison des circonstances, Gregori avait convoqué son premier lieutenant. C'est avec plaisir que Francis serra la main de Carlo Picca qu'il n'avait plus revu depuis Anvers.

- Bientôt l'heure H, dit Carlo de sa voix rude et sèche. Nous nous demandions si vous alliez venir ou pas.

- Suis-je en retard ? s'étonna Coplan.

- Non. Mais Mario avait l'impression que vous n'aviez pas fort confiance.

Coplan, haussant les épaules, prononça d'un ton neutre :

- C'eût été une raison de plus pour me faire revenir ici.

Diana était là aussi, bien entendu. Elle portait une robe fort modeste, bleue avec des motifs jaunes, qui lui donnait une allure un peu provinciale. Mais, par un bizarre contraste, cette extrême simplicité rendait plus excitant son joli corps admirablement moulé. Elle avait les yeux brillants et un air heureux.

Une fiasque de chianti avait été débouchée. Diana servit à boire.

- Le vin est tiré, commenta Gregori avec un sourire plein de lassitude et d'amertume. Il leva son verre.

- A notre santé à tous... et à notre réussite.

Ils trinquèrent.

Gregori, en plus de son sourire désenchanté, avait les yeux tristes. Son expression était celle d'un homme qui se sent un peu absent à lui-même. Carlo Picca, taciturne comme à l'ordinaire, paraissait tendu, soucieux, secrètement préoccupé.

Ils firent un effort pour bavarder, mais le cœur n'y était pas. Enfin, vers 7 h moins le quart, Gregori dit en soupirant :

- Je crois que c'est le moment de contacter Ernesto. Venez.

Ils descendirent au sous-sol. Les trois caves reproduisaient, à peu de chose prés, la disposition des pièces du rez-de-chaussée. Il y régnait un ordre impeccable, bien que la maçonnerie fût des plus primitives. La première pièce avait été aménagée en laboratoire photographique ; la seconde était une espèce d'atelier de bricoleur ; la troisième abritait un canot à moteur soigneusement entretenu, monté sur un berceau à roues caoutchoutées.

Gregori ouvrit le coffre-fort qui se trouvait dans un coin de l'atelier.

- Vous connaissez ces postes ? Demanda-t-il à Francis en prenant sur la première étagère du coffre une mallette d'acier mat.

- Oui, opina Coplan.

Gregori déposa la mallette sur une table basse, brancha l'antenne mobile, alluma le contact. Puis, saisissant un tabouret, il s'installa devant l'émetteur-récepteur dont il coiffa le casque d'écoute.

Carlo Picca, les mains dans les poches, fumait en silence. Il était vêtu d'un costume clair à fines rayures noires, ce qui ne cadrait guère avec son allure fruste.

Il grommela soudain en s'adressant à Gregori :

- Si Ernesto ne veut pas nous recevoir ce soir, qu'est-ce qu'on fait ?

- Il nous recevra, affirma Gregori. J'ai préparé mon amorce.

- Il se tient à carreau ces temps-ci, insista Carlo. Il a même dit à Enrico que tous les contacts étaient remis à quinzaine.

- Fais-moi confiance, prophétisa Mario. J'ai inventé une histoire qui l'intéressera.

Il consulta sa montre et se mit à l'œuvre. Pendant plusieurs minutes, ses appels demeurèrent sans réponse. Nullement découragé, il s'arrêta un instant, alluma une cigarette et recommença ses appels. Les autres l'observaient d'un œil anxieux.

Soudain, le regard de Gregori s'éclaira. De toute évidence, Varanic venait d'établir le contact depuis son antre d'Imperia. Effectivement, Gregori se mit à débiter à mi-voix, dans le minuscule micro de l'émetteur, les chiffres et les lettres de son indicatif.

Après les vérifications de contrôle, le dialogue s'engagea. Coplan admira la rapidité, la sobriété de cette conversation par les ondes ultra-courtes. L'entretien, strictement anonyme, aurait découragé les meilleurs spécialistes de la détection.

- Ce soir, 21, dit Gregori avcc assurance. Affaire T.I.

- Secteur ? questionna Varanic.

- A.A. Marché unique. Dernier jour.

- Provenance ?

- Belgique via Paris. Impossible prolonger option. Réponse exigée avant minuit.

- Entendu 21, accepta le Yougoslave. Il coupa la communication. Gregori fit de même. Puis, levant les yeux vers Coplan :

- J'étais sûr qu'il marcherait. Le trafic d'armes est son activité favorite. Or, comme vous le savez, les délais sont toujours très réduits dans ce domaine ; les intermédiaires font des offres qui ne sont valables que deux ou trois jours. Des options plus longues seraient terriblement dangereuses.

Coplan enchaîna :

- Et vous lui avez dit que c'était le dernier jour, si j'ai bien compris ?

- Oui. Mais il ne se doute sûrement pas que c'est SON dernier jour ! ricana Gregori.

De nouveau, comme si c'était un tic nerveux, il jeta un rapide coup d'œil à sa montre.

- Nous partirons dans une demi-heure, dit-il

Coplan demanda :

- Quand serez-vous de retour ?

- Un peu avant minuit.

Il ajouta :

- Du moins, si tout se passe bien.

- Comment avez-vous organisé votre expédition ?

- Aussitôt que je me trouverai dans le bureau de Varanic, je m'arrangerai pour l'abattre d'une balle dans la nuque. Mario, de son côté, se chargera des deux hommes qui gardent l'entrée secrète du P. C. d'Ernesto. Nous disposerons alors d'une bonne heure pour rassembler les documents, les listes, les codes. Carlo ramènera tout dans ma Fiat, et moi je reviendrai avec le canot.

- Et moi ? Qu'est-ce que je fais pendant ce temps ?

- Rien. Vous attendez notre retour.

- Parfait. Mais si vous n'êtes pas rentrés à minuit ?

- Nous serons rentrés.

Coplan, tout en se caressant le menton, objecta d'un ton assez détaché :

- Dans une affaire comme celle-là, un imprévu peut survenir. Il faut toujours compter avec les impondérables. Si vous me donniez quelques tuyaux, je pourrais venir à la rescousse, le cas échéant.

Carlo Picca intervint pour appuyer cette idée.

- C'est évident, déclara-t-il, abrupt. Je l'ai déjà dit à Mario : il faut que vous puissiez nous donner un coup de main en cas de besoin. Ce serait trop bête de gâcher toute l'histoire par un excès d'optimisme.

Mais Gregori hésitait.

- S'il y a un pépin, maugréa-t-il en dévisageant Francis, votre intervention n'arrangera rien.

- Pas sûr ! riposta Coplan. Varanic, attaqué par surprise, peut perdre la direction des opérations. Et j'estime que ça me laisse une grosse chance de vous être utile.

- Et de sauver l'affaire, qui sait ? approuva Carlo Picca, entièrement d'accord avec Coplan.

Diana plaida également en faveur de la proposition de Francis.

- Soit, acquiesça finalement Gregori. Je vais vous dessiner un plan détaillé du repaire de Varanic. Le seul accès, une fois que Varanic est dans la place, est par la mer... Remontons là-haut, nous serons mieux qu'ici.

Coplan connaissait déjà, grâce aux papiers qu'il avait trouvés dans le paquet de cigarettes de l'espionne Betty Warfield, la disposition géographique du repaire de Varanic. Ces indications trop vagues furent complétées par le croquis et les explications de Gregori. En fait, la maison occupée par le Yougoslave était une petite forteresse ; les pièces d'habitation, situées du côté de la façade principale, étaient protégées par un réseau électrique pratiquement infranchissable. Par contre, tout le côté postérieur de la bâtisse, renforcé par des travaux de bétonnage, accueillait aisément les visiteurs venant par la mer. Encore fallait-il connaître l'endroit précis où l'on devait accoster contre le ponton de bois qui faisait partie de la propriété. Toute erreur à l'arrivée déclenchait l'alarme.

Gregori, à peine rassuré, s'enquit :

- Est-ce que vous vous sentez capable de manier un canot ou une barque avec suffisamment de précision, même la nuit ?

- J'ai passé quelques années dans la marine, répondit Francis.

- Oh, ça ne prouve rien ! répliqua Gregori. Il faut avoir l'habitude de cet endroit. Vous avez d'une part le môle de Porto di Oneglia, ici. Vous avez d'autre part les remous du Torrente Impero qui vient se jeter dans la baie. Pour remonter jusqu'au ponton, vous devez prendre la côte en biais et décrire un arc de cercle, comme ceci, compte tenu de la force du courant.

- Question de main, assura Coplan. Je sentirai bien comment je dois manœuvrer.

Carlo Picca marmonna :

- Vous ne devrez probablement pas faire cette promenade, vu que nous avons quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de réussir notre expédition. Mais ça ne coûte rien de prévoir aussi la centième chance.

- Évidemment, opina Francis. Il faut espérer le meilleur et prévoir le pire.

Gregori, consultant derechef sa montre, dit à Picca :

- Nous pouvons nous mettre en route, Carlo. Sors la mitraillette. Je vais m'occuper du canot.

Se tournant vers Diana :

- Tu peux partir, toi aussi. Tiens, prends les clés de la Fiat.

Cinq minutes plus tard, Gregori et son lieutenant, à bord du canot à moteur, s'éloignaient du rivage en direction d'Imperia.

Diana, coiffée d'un béret beige, un foulard noir noué autour du cou, s'en alla à son tour.

Coplan, demeuré seul dans la maisonnette, attendit un quart d'heure avant de filer lui aussi. L'idée d'attendre passivement dans la bicoque ne lui plaisait pas le moins du monde.

Utilisant les deux clés spéciales, il ferma les portes et brancha le dispositif de sûreté. Ensuite, sans se presser, il remonta vers la Via Paleocapa.

D'un café proche de la gare, il passa un coup de fil à Fondane.

- Silvio Barberi, annonça-t-il. J'aimerais vous rencontrer le plus vite possible, cher ami.

- Bien. Où êtes-vous ?

- Vous me trouverez, dans dix minutes, aux environs de San Giovanni Battista. Venez par là, en compagnie de votre associé.

- Avec des échantillons ?

- Excellente idée.

Fondane et Vautier étaient sur les dents. Les longues heures d'attente qui leur étaient imposées n'étaient pas de nature à calmer leur anxiété. Ce qui les torturait surtout, c'était de rester dans l'expectative.

Ils se retrouvèrent devant l'église San Giovanni Battista, et ils continuèrent leur balade le long de la Via Paleocapa.

- On vous écoute, dit Fondane.

- Gregori et Picca sont en route pour aller liquider Varanic dans son antre, annonça Coplan.

Vautier questionna :

- Et la fille ?

- Partie en voiture, à Imperia. Gregori reviendra par la mer, tandis que Carlo et Diana reviendront par la route. Ce serait une erreur que de ramener les archives dans le canot. Une vedette de la douane peut arraisonner par hasard un navigateur nocturne.

Ils marchèrent en silence, puis Fondane demanda de nouveau :

- A votre avis, qu'est-ce qui va arriver ?

- Je n'en sais rien. Mais ce que je sais, c'est que depuis Anvers un partenaire invisible truque les cartes.

Vautier grommela :
- Selon vous, qui est-ce ?
Coplan répondit d'une voix songeuse :
- A Séoul, pendant la guerre de Corée, le meilleur agent de Moscou est tombé dans un traquenard monté contre lui par d'autres agents du Kremlin (Authentique). Ici, nous avons l'embarras du choix : ce peut être un membre du groupe ou un type du S.R. américain, ou encore le C.S. Italien.
En soupirant, il ajouta :
- Si seulement nous avions pu identifier le gars qui s'est fait écrabouiller dans la gare de triage, à Turin.
Vautier, positif, ramena a discussion sur un plan pratique et immédiat :
- A quelle heure devez-vous retrouver votre monde ?
- Aux environs de minuit.
- Chez Gregori ?
- Oui.
- Eh bien, emmenez-nous, plutôt que de nous laisser glander dans nos chambres d'hôtel...
Si un ennui surgissait du côté de chez Varanic, deux hommes de renfort ne seraient pas superflus.
Coplan accepta.
A 11 h moins quelques minutes, ils arrivèrent à la maisonnette de Gregori. La nuit était trés noire. Un vent léger s'était levé sur les collines et soufflait vers la mer, balayant de son souffle humide les buissons qui s'agitaient dans un perpétuel bruissement.
A minuit, ni Diana ni Gregori ni Carlo n'étaient revenus. Coplan et ses collègues commencèrent à échanger des regards perplexes, empreints d'anxiété. Il n'y avait pas lieu de s'étonner outre mesure d'un retard de quelques minutes mais, dans les circonstances actuelles, la moindre entorse aux prévisions pouvait donner prise aux suppositions les plus pessimistes.
A minuit et demi, Coplan se demanda s'il n'allait pas filer à son tour chez Varanic pour voir ce qui se passait. Question de meubler le temps, Vautier astiquait son pistolet avec application. Fondane grillait cigarette sur cigarette.

Enfin, un bruit de pas fit tressaillir Coplan et ses compagnons. Francis fit un signe à Fondane et à Vautier, les invitant à se placer en retrait de la porte, puis il ouvrit.

C'était Diana. Pâle, les traits crispés, elle jeta à Francis :

- Mario n'est pas rentré ?

Elle eut un haut-le-corps en apercevant soudain Fondane et Vautier qui sortaient de l'ombre.

- Des amis, dit Coplan. Non, Mario n'est pas encore là. Vous êtes seule ?

Elle ôta son béret et son foulard, les lança d'un geste nerveux sur une chaise.

- C'est la catastrophe, annonça-t-elle d'une voix blanche. Carlo ne s'est pas présenté au rendez-vous. Ou bien ils sont prisonniers, ou bien ils sont morts.

- Pas de conclusions prématurées, coupa Coplan. Combien de temps avez-vous attendu Carlo ?

- Dix minutes de plus que je ne devais. Ses instructions étaient formelles : passé minuit, je devais revenir ici pour vous mettre au courant.

Un lourd silence s'installa dans la pièce. Francis allait décider de partir quand Diana reprit :

- Et ce n'est pas tout. J'avais acheté un journal avant d'aller au rendez-vous, et voici ce que j'y ai trouvé.

Elle se mit à lire, d'une voix saccadée, un peu haletante :

« *Turin, 27 décembre. Des ouvriers de la gare de triage ont découvert sur la voie ferrée le corps affreusement déchiqueté du nommé Luigi Verdi, réparateur de machines à écrire, domicilié à San Remo. Les policiers chargés de l'enquête ne s'expliquent pas la présence de cet homme en cet endroit ni les circonstances de ce tragique accident. La thèse d'un suicide est peu vraisemblable, si l'on en croit les voisins et l'employeur de l'ifortunée victime. L'enquête continue*... »

- Et alors ? fit Coplan, sourcils froncés. En quoi cela nous concerne-t-il ?

Diana rejeta le journal et prononça, la gorge serrée :

- Luigi Verdi était un de nos hommes. Normalement, il aurait dû rester chez lui tous les soirs jusqu'au 30 de ce mois.

CHAPITRE XV

Impassibles, les trois Français parvinrent à contenir leur stupeur. Ainsi donc, le grand type qui s'était fait écrabouiller entre deux wagons appartenait au réseau de Gregori !

Le cerveau de Coplan fonctionnait à toute vitesse. Si ce type, en qui Gregori avait pleine confiance, avait trouvé la mort à l'issue d'une filature que ne lui avait certes pas imposée Mario lui-même, c'est qu'il avait opéré pour le compte de quelqu'un d'autre. Pour Varanic en personne, vraisemblablement. Et si cette hypothèse était juste, Gregori et Carlo étaient flambés. Diana l'avait échappé belle.

Coplan s'adressa à Fondane ;

- Tu vas évacuer dare-dare, avec l'aide de Diana, les archives qui sont contenues dans le coffre de la bicoque ici. Nous pouvons être attaqués d'un instant à l'autre. Il y a neuf chances sur dix pour que nous arrivions trop tard chez Varanic, mais il faut risquer le paquet.

En parlant, il ramassa son briquet et ses cigarettes, glissa son pistolet dans son holster. Ses ordres avaient mis de l'électricité dans l'air. Fondane, perdant subitement sa nonchalance, attrapa Diana par le bras et dit :

- Où est-il, ce coffre ?

- En bas. Je vais vous montrer. Grouillez-vous tous les deux, insista Coplan en ouvrant la porte. Rendez-vous à l'aube, à l'hôtel Acqui, à Savona. Plus la peine de finasser. Ce coup-ci, c'est tout ou rien. Vautier sur ses talons, Coplan allait sortir mais il se ravisa et ajouta :

- Alertez nos amis du secteur pour qu'ils viennent prendre livraison des documents à l'hôtel. Ils se chargeront de leur faire passer la frontière. Diana, la clé de la Fiat ?

La jeune femme lui jeta un regard angoissé, puis elle déposa dans le creux de sa main la clé de contact de la voiture.

- Sauvez Mario, pria-t-elle d'une voix à peine audible.

Coplan la fixa une seconde, puis il lui tourna le dos et s'enfonça dans la nuit.

La mer était relativement calme. Le vent charriait depuis les collines une humidité pénétrante, froide comme la neige qui couvrait les sommets.

A Alassio, Coplan et Vautier s'étaient embarqués dans un canot à moteur appartenant à Cadénac. Dès que Francis eut mis le cap sur Imperia, des embruns fouettèrent le visage des deux hommes.

Mal à l'aise, Vautier demanda :

- Vous allez attaquer le Q.G. de Varanic comme ça, de plein front ?

Les deux mains accrochés à la barre et les veux fouillant l'obscurité, Coplan répondit :

- On m'a indiqué l'endroit précis où il fallait accoster. Mais ça m'étonnerait qu'il y ait encore quelqu'un dans la baraque. Varanic n'est pas fou. S'il est au courant de ce que manigançaient Gregori et Picca, il leur aura réglé leur compte et aura décampé à toute allure. Son principal objectif doit être de récupérer les archives entreposées chez Gregori, car si elles tombent entre nos mains, pas un seul de ses agents n'en réchappera.

Avisant le môle de Porto di Oneglia, Francis fit décrire un large virage à l'embarcation de manière à se rapprocher de la côte comme l'avait préconisé Gregori. Dix minutes plus tard, il découvrit le ponton livrant accès à la villa du Yougoslave.

Prenant un relèvement sommaire, il coupa le moteur au moment où il estima pouvoir s'abandonner au flux pour atteindre le point de débarquement.

Malgré l'obscurité, la coque blanche du canot devait être visible du rivage. Coplan et Vautier se baissèrent à l'abri du bordage, le pistolet à la main.

- L'endroit est plutôt calme, souffla Vautier dont le regard se promenait sur la façade de la mystérieuse bâtisse.

Aucune lumière ne brillait aux fenêtres.

Une rafale de mitraillette, courte et sèche, crépita soudain du ponton. Une gerbe de balles passa dix centimètres au-dessus de la tête des arrivants et provoqua l'éclosion d'une multitude de geysers.

Les armes de Coplan et de Vautier tonnèrent simultanément, visant le tireur couché, trahi par les flammes sorties du canon de la mitraillette. Celle-ci entra de nouveau en action, mais d'une manière spasmodique, et aucun projectile ne frappa le canot. L'homme avait dû rouler sur lui-même car le dard de feu traçait un arc de cercle en pointillé. Un lourd « plof » succéda à la fusillade et un silence absolu coiffa toute la scène.

- Ils avaient laissé un type de garde, articula Francis, les lèvres sèches. Pourvu qu'il n'y en ait pas d'autre.

Lentement, le canot continua à dériver vers le débarcadère. Le bruissement du ressac renaquit.

- Le macchabée remonte à la surface, signala Vautier, le doigt toujours crispé sur la gâchette. On le repêche ?

- Sûr, dit Coplan, les yeux rivés sur le ponton. Mais attendez que nous ayons pris pied là-dessus.

Il put enfin agripper le rebord du plancher et se hisser sur la plate-forme. Il s'installa à plat ventre, son revolver braqué sur l'encadrement de la porte de la villa. La pétarade ne semblait pas avoir provoqué du remue-ménage à l'intérieur.

Détournant la tête une seconde, Coplan dit à son collègue :

- Allez-y. Retirez le type de la flotte avant que les vagues ne l'écrasent sur les rochers. Je vous attends.

Vautier s'empara de la godille qui gisait au fond du canot et manœuvra pour s'approcher du corps inerte flottant sur la mer. Il planta solidement ses doigts dans la veste de l'homme inconscient et, par deux saccades successives, il le fit basculer à l'intérieur du canot. A première vue, on ne pouvait distinguer l'endroit où les balles l'avaient touché, l'eau de mer ayant dilué le sang coulant de ses blessures.

- Nom de Dieu ! lâcha soudain Vautier dans un soupir, les yeux écarquillés par la contemplation du visage livide du tireur.

- Qu'est-ce qu'il y a ? s’enquit Coplan, le front barré de rides.

- Le gars qui nous a reçus si gentiment, vous savez qui c'est ?

- Non.

- Carlo Picca !

N'en croyant pas ses oreilles, Francis s'aida de ses coudes pour jeter un coup d’œil dans le canot. Vautier ne s'était pas trompé :

l'homme qui les avait arrosés d'une rafale de mitraillette était bien Picca... Picca qui savait que Coplan viendrait à la rescousse si Gregori et lui ne rejoignaient pas leur P.C. à l'heure convenue.

Coplan éprouva une sorte de vertige. Cette affaire prenait une tournure de mauvais rêve. Il n'y avait donc personne de régulier dans cette satanée combine ?

- Il n'est pas mort, déclara Vautier. Son cœur bat encore.

- On s'occupera de lui plus tard, dit Francis. Montez et suivez-moi.

Debout, mais ramassé sur lui-même, il courut vers la villa, enfonça la porte d'un coup de talon et se plaqua contre le mur. La tête de Vautier émergea au bout du ponton, puis son buste.

Coplan s'engagea dans le couloir. L'obscurité était si dense qu'on ne voyait pas à trois pas. Une calme impressionnant régnait dans l'immeuble.

Persuadé que les autres occupants avaient quitté les lieux, Francis alluma une fine lampe torche, mince comme un crayon... Une lueur bleutée découpa un cercle de clarté dans les ténèbres, révélant un local qui avait l'aspect d'une cave.

La cave n'était pas vide.

- Merde, un cimetière..., proféra Vautier en regardant par-dessus l'épaule de Coplan.

Ce dernier, figé sur place, promenait son faisceau lumineux sur quatre corps étendus par terre au milieu de flaques de sang.

- Ils étaient bien partis, mais plus loin que je ne le pensais, prononça Francis entre ses dents. Une belle hécatombe...

Un des cadavres, face contre le sol, était ligoté et bâillonné alors que les autres ne portaient pas d'entraves. Coplan sentit son cœur se crisper en reconnaissant les vêtements de Mario Gregori. En deux enjambées, il fut près du frère de Diana. Il l'empoigna par le bras et le rejeta sur le dos. Il eut un mouvement de recul quant il vit un regard vivant dans les deux yeux braqués sur lui.

Passant sa lampe à Vautier médusé, il défit aussitôt le bâillon et les liens de Gregori. Ankylosé, ce dernier se redressa au prix d'un effort pénible.

- Désormais, je croirai aux miracles, marmonna-t-il, le souffle court. Comment avez-vous pu arriver jusqu'ici ?

- Question secondaire, jeta Coplan. Qui sont ces individus ?

D'un signe du menton, il désignait les trois cadavres recroquevillés.

- Varanic et ses deux gardes du corps.

- Qui les a liquidés ?

- Carlo et moi, comme prévu.

- Mais alors, qui vous a ficelé, vous ?

- Carlo.

Gregori répondait mécaniquement, comme un homme qui renonce à comprendre et qui est prêt à admettre les plus effarantes contradictions.

En dépit de l'incohérence apparente des événements, Coplan ne perdit pas de vue l'un de ses principaux objectifs.

- Où sont les documents que vous deviez ramener à Savona ? demanda-t-il d'un ton sec à Mario.

- Dans une des pièces du haut. Carlo m'a assommé alors que je les emballais.

- Allons les chercher.

Sans plus s'occuper des trois Yougoslaves défunts, il s'effaça pour laisser passer Mario. Celui-ci avança d'une démarche titubante vers l'escalier de pierre qui menait au rez-de-chaussée. Vautier et Francis lui emboîtèrent le pas, les nerfs à vif.

Gregori les conduisit dans un bureau dont la fenêtre large et basse s'ouvrait sur la mer. Les meubles avaient été vidés à la hâte, des tiroirs retournés gisaient sur les tapis. Sur le bureau même, trois classeurs étaient empilés. Mario les montra, une expression stupide peinte sur ses traits. Coplan dit à Vautier :

- Prenez-les. Et filons d'ici en vitesse avant que la police ne fourre son nez dans tout ceci.

Une aube blafarde et triste commençait à poindre quand les trois hommes s’embarquèrent dans le canot. Un léger brouillard planait à ras de l'eau. Étendu les bras en croix, Carlo Picca n'avait pas repris conscience.

- Il est foutu, jugea Vautier tandis que Coplan mettait le moteur en marche. S'il réchappe de ses blessures, la pneumonie l'emportera.

- Il ne mourra pas de ça non plus, grinça Francis en actionnant la barre. Nous allons le balancer à la flotte dès que nous serons plus au large.

L'ex-inspecteur haussa les sourcils.

- Vous n'allez pas essayer de le sauver ? Un brin de conversation avec lui éclaircirait pas mal de choses.

- Pas la peine, dit Coplan. Au point où nous en sommes, il n'a plus rien à nous apprendre. Vous ne vous figurez tout de même pas que je vais ramener un moribond dans le port de Savona ?

Quarante-huit heures plus tard, une véritable conférence se tint dans le bureau du Vieux, à Paris. Coplan, Fondane, Vautier, James Cadénac formaient cercle autour de la table de travail du Vieux.

Sur ce meuble s'entassaient les papiers récoltés dans les deux centres d'espionnage de la Riviera italienne. Ils formaient le bilan tangible de l'opération entreprise quelque dix jours auparavant.

A demi caché par les classeurs, le Vieux ouvrit les débats en s'adressant à Coplan :

- J'ai feuilleté tout ceci, renifla-t-il en tapotant les papiers avec le tuyau de sa pipe. Bien que la plupart des informations contenues là-dedans ne soient pas ignorées de nous, il y a quelques renseignements de premier ordre dont notre ami Cadénac va faire son profit. Notamment cette histoire d'arsenaux secrets établis à deux pas de notre frontière pour alimenter une éventuelle révolution. Intéressant, ça... Mais, dites-moi, pourquoi tous ces gens se sont-ils entre-tués à notre bénéfice ? Ce Carlo Picca vous avait fait bonne impression, si je ne m'abuse ?

Il y avait une légère trace de sarcasme dans le ton du Vieux.

- Cette impression n'est pas encore modifiée à l'heure actuelle, affirma Coplan avec une rude assurance. Je persiste à tenir Picca pour un adversaire digne d'estime. Je le considère même comme l'élément le plus intéressant du réseau Varanic. Il s'en est fallu de peu qu'il nous batte à plate couture.

Le Vieux eut une mimique étonnée. Coplan reprit :

- J’espère que chacun d'entre nous aurait agi de même s'il s'était trouvé dans la situation de Picca. Cet homme avait un idéal, une fidélité inébranlable envers une cause. Toute sa vie, il s'est sacrifié pour cette cause, et il n'était pas de ceux qui changent leur fusil d'épaule quand une nouvelle politique remplace l'ancienne. Il croyait aveuglément au triomphe final du communisme, et certaines variations apportées aux méthodes ne ruinaient pas sa foi. A un moment donné, il s'est senti sur un radeau en dérive. Il avait découvert que son chef Varanic n'était qu'un bandit véreux, un trafiquant servant plusieurs maîtres à la fois. Pire : le chef et des membres de sa propre cellule voulaient changer de camp en livrant tous les secrets de l'organisation clandestine d'Italie du Nord. Ils sont cinq, autour de lui, qui ont perdu la foi, mais Carlo Picca ne se laisse pas abattre. Il décide d'utiliser les circonstances pour vider la plaie et, comble d'audace, pour nous jouer un très vilain tour. Sa tactique est simple : il feint de marcher dans la combine pour mieux la torpiller.

Coplan, au milieu d'un silence complet, tira ses Gitanes de sa poche, alluma une cigarette à son briquet, puis continua :

- Il commence par descendre Van Bommel, à Anvers. Cet honorable commerçant est l'un des multiples intermédiaires de Varanic pour des affaires douteuses qui n'ont rien à voir avec la Cause. Simultanément, il entretient le contact avec moi. Notre enquête sur le baron Cardelli ne le gêne pas, au contraire : il compte sur nous pour le débarrasser de cet indicateur qui constitue un autre agent de liaison entre Varanic et les Américains. Dès que les pourparlers de Mario avec le 2ème Bureau entrent dans leur phase décisive, Picca dispose ses batteries. Il colle Luigi Verdi à mes talons pour identifier les agents qui opèrent en liaison avec moi. Malheureusement, l'affaire tourne mal. Comme je le presse de nous fournir les garanties convenues, il risque le tout pour le tout. Sauver les archives devient son principal objectif. Sans le savoir, je vais au devant de ses projets en proposant d'aller chez Varanic si Gregori et lui ne sont pas rentrés à minuit. Notez que si je ne l'avais pas fait, cela ne changeait rien. Au lieu de m'attendre dans la villa du bord de mer, il aurait rappliqué à Savona pour me liquider avec Diana dans le P.C. de Mario.

Coplan toussota. Ses yeux gris se posèrent sur ses collègues, puis sur son chef. Personne ne songea à lui poser une question.

- La suite, vous la connaissez. Chez Varanic, Picca se fait aider par Mario pour descendre les trois Yougoslaves et pour rassembler les documents. Ensuite, il assomme Mario et le ligote, espérant encore se servir de lui pour nous attirer, Diana et moi, dans le guêpier qu'il nous prépare. Le seul défaut de sa combine, c'est qu'il a omis un détail technique : on rate immanquablement sa cible, à la mitraillette, quand on tire couché sur une cible qui se trouve en contre-bas. Il aurait dû attendre cinq secondes de plus...

Vautier s'éclaircit la gorge et murmura d'une voix mal assurée :

- Question de point de vue. Pour ma part, je ne regrette pas cette petite erreur de jugement...

Venant après la tension qui avait régné dans la pièce au cours des dernières minutes, cette réplique eut le don d'alléger l'atmosphère. Fondane et Cadénac sourirent, le Vieux se pinça les lévres.

- On dirait presque, Coplan, que vous déplorez l'échec du plan de Carlo Picca ? déclara le Vieux, mi-figue, mi-raisin.

L'interpellé se détendit.

- Je n'irai pas jusque-là mais je déplore que cela se doit terminé de cette façon-là. Si nous avions pu nous saisir de Luigi Verdi, dans la gare de triage, les choses auraient évolué autrement. Nous aurions pris Varanic vivant, de même que Carlo, et leur confrontation nous aurait édifié sur bien des points que ne mentionnent pas les papiers qui sont devant vous. Entre autres, sur certaines connivences suspectes entre des agents du Kremlin et divers S.R. occidentaux...

Le Vieux abattit sa main à plat sur la table.

- Cessez d'employer le conditionnel. Les choses sont ce qu'elles sont, peu importe ce qu'elles auraient pu être. Et nous n'avons pas lieu de nous plaindre de la tournure que les événements ont prise.

Dans la bouche du Vieux, une telle phrase équivalait à de chaudes félicitations. Vautier se sentit parcouru par une sensation agréable ; Fondane jeta un coup d'œil indifférent par la fenêtre et Coplan écrasa sans vergogne son mégot sous sa semelle, au pied de sa chaise.

- Que comptez-vous faire de Diana et de Gregori ? questionna-t-il. Leurs deux collègues qui avaient l'intention de les suivre ont provisoirement disparu de la circulation. Ils attendent un signe de leur ancien chef de cellule.

Pendant quelques secondes, on n'entendit que le tic-tac de la pendule. Le front baissé, le Vieux réfléchissait.

- J'ai pour habitude de tenir mes engagements, finit-il par déclarer. Les conditions que nous avions imposées ont été remplies. J'aurai bientôt l'occasion de mettre nos nouvelles recrues à l'épreuve.

Coplan comprit que son rôle se terminait là. Une nuance presque imperceptible dans le ton du Vieux lui avait fait deviner que la nouvelle carrière de Diana et de Mario serait brève.

Un transfuge est plus dangereux à utiliser qu'un agent double.

FIN